





7. 10. 369



La RENOMMEE eleve le Portrait de S^r EUVREMOND dans les
nues, soutenu par L'INDUSTRIE et L'ERUDITION montre le grand
Genie de ce S^r avant a L'HISTOIRE, pour en conserver la Memoire
a la Posterite.

ŒUVRES DE MONSIEUR DE SAINT EVREMOND,

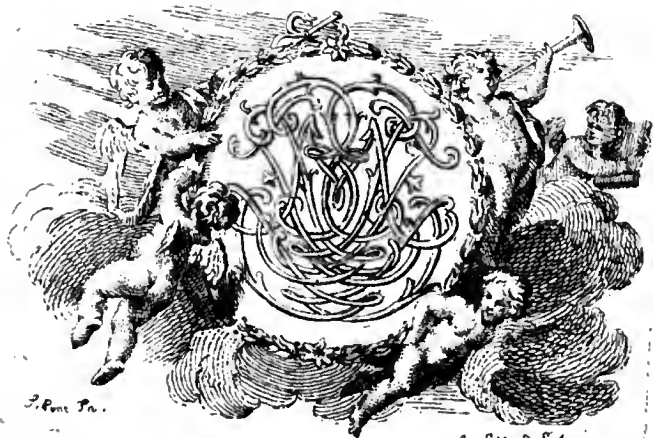
AVEC
LA VIE DE L'AUTEUR:

*Par Monsieur DES MAIZEAUX, Membre
de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce:

TOME SECOND.



M. DCC. XL.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE TOME SECOND

RÉFLEXIONS sur les divers Génies du Peuple Romain , dans les divers temps de la République,

page 1

CHAP. I. De l'Origine fabuleuse des Romains , & de leur Génie sous les premiers Rois. ibid.

CHAP. II. Du Génie des premiers Romains dans les commencemens de la République. 9

CHAP. III. Des premières Guerres des Romains. 12

CHAP. IV. Contre l'opinion de Tite-Live sur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains. 15

CHAP. V. Le Génie des Romains dans le temps que Pyrrhus leur fit la Guerre. 22

CHAP. VI. De la première Guerre de Carthage. 31

CHAP. VII. De la seconde Guerre Punique. 37

CHAP. VIII. Du Génie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage. 59

CHAP. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. 73,

74, 75

CHAP. XVI. D'Auguste , de son Gouvernement , & de son Génie. 75

CHAP. XVII. De Tibère & de son Génie. 93

Jugement sur César & sur Alexandre. 103

Sonnet. Qu'avez-vous plus, Destins, à me faire endurer, &c. 120

Tome II,

*

TABLE DES PIÈCES.

A Madame ***. Stances. <i>Il me souvient de mes plaisirs, &c.</i>	ibid.
Sur la complaisance que les Femmes ont en leur Beauté.	122
Jugement sur Seneque, Plutarque & Pétrone.	127
La Matrone d'Ephese.	150
Conversation du Maréchal d'Hocquincourt avec le Pere Canaye.	156
Conversation de M. d'Aubigny avec M. de Saint-Evremond.	169
Sir Politick Would-be, Comédie à la manière des Anglois.	175
Le Prophete Irlandois. Nouvelle.	319
Lettre à M. le Maréchal de Grammont.	336
A Madame de Comminges, sur ce qu'elle dit un jour à M. d'Aubigny, qu'elle aimeroit mieux avoir été Hélène, que d'être une Beauté médiocre. <i>Stances.</i>	337
A M. le Chevalier de Grammont.	340
Sur la mort de la belle Marion de Lorme. <i>Stances.</i>	342
Lettre à M. le Marquis de Créqui.	344
Lettre à M. le Marquis de Lionne, qui m'avoit fait dire de lui envoyer une Lettre qu'il pût montrer au Roi.	350
Idée de la Femme, qui ne se trouve point, & qui ne se trouvera jamais.	ibid.
Lettre à M. le Comte de Lionne.	359
Au même.	364
Au même.	367
Au même.	369
Observations sur Salluste & sur Tacite.	373
Dissertation sur la Tragédie de Racine, intitulée <i>Alexandre le Grand.</i>	383

Fin de la Table des Pièces du Tome second,



RÉFLÉXIONS

SUR LES DIVERS GÉNIES DU PEUPLE ROMAIN;

Dans les differens temps de la République.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Origine fabuleuse des Romains , & de
leur Génie sous les premiers Rois.*



L est de l'origine des Peuples , comme des Généalogies des particuliers: on ne peut souffrir des commencemens bas & obscurs. Ceux-ci , vont à la chimère; ceux-là , donnent dans les fables. Les hommes sont naturellement défe-

Tome II.

A

ctueux & naturellement vains. Parmi eux les Fondateurs des Etats, les Législateurs, les Conquérans, peu satisfaits de la condition humaine, dont ils connoissoient les foiblesses & les défauts, ont cherché bien souvent hors d'elle les causes de leur mérite; & de-là vient que les anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu, dont ils se disoient descendus, ou dont ils reconnoissoient une protection particuliere. Quelques-uns ont fait semblant d'en être persuadés, pour persuader les autres, & se sont servis ingénieusement d'une tromperie avantageuse, qui donnoit de la vénération pour leur personne, & de la soumission pour leur puissance.

Il y en a eu qui s'en sont flattés sérieusement. Le mépris qu'ils faisoient des hommes, & l'opinion présomptueuse qu'ils avoient de leurs grandes qualités, leur a fait chercher chimériquement une origine différente de la nôtre; mais il est arrivé plus souvent que les Peuples, pour se faire honneur, & par un esprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien servis, ont donné cours à cette sorte de Fables.

Les Romains n'ont pas été exemts de cette vanité. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à Vénus par Enée conducteur des Troyens en Italie; ils ont rafraîchi leur alliance avec les Dieux par la fabuleuse nais-

DE SAINT-EVREMOND. 3

sance de Romulus, qu'ils ont cru fils du Dieu Mars, & qu'ils ont fait Dieu lui-même après sa mort. Son successeur Numa n'eut rien de divin en sa race; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particulière avec la Déesse Egerie, & ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses cérémonies. Enfin les Destins n'eurent autre soin que de fonder Rome, si on les en croit. Jusques-là qu'une providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses Rois aux différens besoins de son peuple.

Je hai les admirations fondées sur des contrées, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les Romains, que c'est leur faire tort que de les vouloir favoriser par des fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'est les servir. Dans ce dessein, il m'a pris envie de les considérer par eux-mêmes, sans aucun assujettissement à des folles opinions laissées & reçues. Le travail seroit ennuyeux, si j'entrois exactement dans toutes les particularités; mais je ne m'amuserai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de suivre le génie de quelques temps mémorables, & l'esprit différent dont on a vu Rome diversément animée.

Les Rois ont eu si peu de part à la grandeur du Peuple Romain, qu'ils ne m'obligent

A ij

pas à des considérations fort particulieres. C'est avec raison que les Historiens ont nommé leurs régnes, *l'enfance de Rome* ; car elle n'a eu sous eux qu'un très - foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu , il suffira de savoir que sept Rois , au bout de deux cens tant d'années , n'ont pas laissé un Etat beaucoup plus grand que celui de Parme ou de Mantoue. Une seule bataille gagnée aujourd'hui en des lieux serrés , donneroit plus d'étendue.

Pour ces talens divers & singuliers qu'on attribue à chacun par une mystérieuse providence , il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vû le successeur avoir les qualités de celui qui l'avoit précédé. L'un ambitieux & agissant , a mis tout le mérite dans la guerre : l'autre qui aimoit naturellement le repos , s'est crû le plus grand politique du monde , de se conserver dans la paix. Celui-là faisoit de la justice sa principale vertu : celui-ci n'a eu de zèle que pour ce qui regarde la Religion. Ainsi , chacun a suivi son naturel , & s'est plû dans l'exercice de son talent ; & il est ridicule de faire une espece de miracle d'une chose si ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au Peuple Romain , qu'on lui doit imputer , à mon avis , le peu d'accroissement qu'a eu Rome

DE SAINT-EVREMOND. 5

sous les Rois: car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette différence de génie, qui fait quitter bien souvent le véritable intérêt qu'on n'entend point, par un nouvel esprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces institutions nouvelles auroient toutes leur utilité, il arrive de la diversité des applications, que diverses choses sont bien commencées, sans pouvoir être heureusement achevées.

La disposition étoit toute entière à la guerre sous Romulus. On ne fit autre chose sous Numa, que d'établir des Pontifes & des Prêtres. Tullus Hostilius eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux, pour les tourner à la discipline militaire. Cette discipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit Ancus se porter aux commodités & aux embellissemens de la Ville. Le premier Tarquin, pour donner plus de dignité au Sénat, & plus de majesté à l'Empire, inventa les ornemens, & donna les marques de distinction. Le soin principal de Servius fut de connoître exactement le bien des Romains, & de les diviser par Tribus selon leurs facultés, pour contribuer avec justice & proportion aux nécessités publiques. » Tarquin le Superbe, dit Florus, » rendit un grand service à son pays, quand » il donna lieu, par sa tyrannie, à l'établissement

A iij

de la République (1). C'est le discours d'un Romain , qui pour être né sous des Empereurs , ne laissa pas de préférer la liberté à l'Empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la République , sans admirer la manière dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois , il est certain que chacun a eu son talent particulier ; mais pas un d'eux n'eut une capacité assez étendue. Il falloit à Rome de ces grands Rois qui savent embrasser toutes choses par une suffisance universelle. Elle n'auroit pas eu besoin d'emprunter de differens Princes les diverses institutions qu'un même auroit pû faire aisément durant sa vie.

Le regne de Tarquin est connu de tout le monde , aussi-bien que l'établissement de la liberté. L'orgueil , la cruauté , l'avarice étoient ses qualités principales. Il manquoit d'habileté à conduire sa tyrannie. Pour définir sa conduite en peu de mots , il ne savoit ni gouverner selon les loix , ni régner contre.

Dans un état si violent pour le Peuple , & si mal sûr pour le Prince , on n'attendoit qu'une occasion pour se mettre en liberté , quand

(1) *Postremo , Superbi illius importuna dominatio nonnihil , immò vel plurimum profuit. Sic enim effectum est ut agitatus injuriis populus cupiditate libertatis incenderetur.* FLORUS, Epitome rerum Romanarum , Lib. I. cap. 8.

DE SAINT-EVREMOND. 7

La mort de la misérable Lucrece la fit naître. Cette Prude farouche à elle-même, ne put se pardonner le crime d'un autre : elle se tua de ses propres mains, après avoir été violée par Sextus (1), & remit en mourant la vengeance de son honneur à Brutus & à Collatin. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si long-temps, & jusques alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la conspiration des esprits à venger Lucrece. Le peuple à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre Sextus de la mort que Lucrece se donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même ; & comme il arrive dans la plupart des choses funestes, la pitié se mêlant à l'indignation, chacun augmentoit l'horreur du crime par la compassion qu'on avoit de cette grande vertu si malheureuse.

Vous voyez dans Tite-Live jusqu'aux moindres particularités de l'emportement & de la conduite des Romains (2) : mélange bizarre de fureur & de sagesse ordinaire dans les grandes révolutions, où la violence produit les mêmes effets que la vertu héroïque, quand la discipline l'accompagne. Il est certain que

(1) Fils aîné de Tarquin le-Superbe. Voyez l'Article de LUCRECE dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(2) TITE-LIVE, Liv. I. Chap. 59.

Brutus se servit admirablement des dispositions du peuple (1) : mais de le bien définir , c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une République admirée de tout le monde , en a fait admirer le fondateur , sans examiner beaucoup ses actions. Tout ce qui paroît extraordinaire , paroît grand , si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paroît fou , quand l'événement est contraire. Il faudroit avoir été de son siècle , & même l'avoir pratiqué , pour savoir s'il fit mourir ses enfans par le mouvement d'une vertu héroïque , ou par la dureté d'une humeur farouche & dénaturée.

Je croirois, pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde dissimulation dont il usa sous le regne de Tarquin , me le persuade , aussi-bien que son adresse à faire chasser Collatinus du Consulat. Il peut bien être que les sentimens de la liberté lui firent oublier ceux de la nature. Il peut être aussi que sa propre sûreté prévalût sur toutes choses ; & que dans ce dur & triste choix de se perdre ou de perdre les siens , un intérêt si pressant l'emporta sur le salut de sa famille. Qui fait si l'ambition ne s'y trouva pas mêlée ? Collatinus se ruina pour favoriser ses neveux : celui-ci se rendit maître du public par

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle , l'Article , BRUTUS , (*Lucius Junius.*)

DE SAINT-EVREMONT. 3

la punition rigoureuse de ses enfans. Ce qu'on peut dire de fort assuré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche : c'étoit le génie du temps. Un naturel aussi sauvage que libre produisit alors, & a produit fort long-tems depuis, des vertus mal entendues.

CHAPITRE II.

Du Génie des premiers Romains dans les commencemens de la République.

DANS les premiers temps de la République, on étoit furieux de liberté & de bien public : l'amour du pays ne faisoit rien aux mouvemens de la nature. Le zèle du Citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une justice farouche, le pere faisoit mourir son propre fils, pour avoir fait une belle action qu'il n'avoit pas commandée : tantôt on se devoit soi-même, par une superstition aussi cruelle que ridicule ; comme si le but de la Société étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger & plus à notre aise. La vaillance avoit je ne sai quoi de féroce, & l'opiniâtreté des combats tenoit lieu de science dans la guerre. Les conquêtes n'avoient encore rien de noble : ce n'étoit point

un esprit de superiorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au-dessus des autres. A proprement parler, les Romains étoient des voisins fâcheux & violens, qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs maisons, & labourer, la force à la main, les champs des autres.

Souvent le Consul victorieux n'étoit pas de meilleur condition que le peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du butin a coûté la vie : le partage des dépouilles a causé le bannissement : on a refusé d'aller à la guerre sous certains chefs ; on n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La sédition se prenoit aisément pour un effet de la liberté, qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux Magistrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choisis.

Le génie de ce peuple étoit rustique comme farouche. Les Dictateurs se tiroient quelquefois de la charrue, qu'ils reprenoient quand l'expédition étoit achevée ; moins par le choix d'une condition tranquille & innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte. Pour cette frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables, mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne desiroit point les richesses qu'on ne connoissoit pas : on se con-

DE SAINT-EVREMOND.

tenoit de peu pour ne rien imaginer de plus : on se passoit des plaisirs dont on n'avoit pas l'idée. Cependant à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces vieux Romains pour les premières gens de l'Univers ; car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs actions, soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands ouvrages, soit que les neveux glorieux en tout, aient voulu que leurs ancêtres eussent les vertus quand ils n'avoient pas les grandeurs.

Je fais bien qu'on peut alleguer certaines actions d'une vertu si belle & si pure, qu'elles serviront d'exemples dans tous les siècles : mais ces actions étoient faites par des particuliers qui ne se ressentoient en rien du génie de ce temps-là, ou c'étoient des actions singulières, qui échappant aux hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des mœurs si rudes & si grossières, convenoient à la République qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement, que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumière & de raison. Mais cette qualité considérée en elle-même, étoit, à vrai dire, une qualité bien sauvage, qui ne mérite de respect que par la recommandation de l'antiquité, & pour

avoir donné commencement à la plus grande puissance de l'Univers.

CH A P I T R E I I I.

Des premieres Guerres des Romains.

LEs premieres Guerres des Romains ont été très-importantes à leur égard ; mais peu mémorables , si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers. Il est certain que l'intérêt de la République ne pouvoit pas être plus grand , puisqu'il y alloit de retomber sous la domination des Tarquins ; puisque Rome ne se sauva du ressentiment de Coriolanus que par les larmes de sa mere ; & que la défense du Capitole fut la dernière ressource des Romains , lorsqu'après la défaite de leur armée , leur Ville même fut prise par les Gaulois. Mais considérant ces expéditions en elles-mêmes , on trouvera que c'étoient plutôt des tumultes , que de véritables guerres : & à dire vrai , si les Lacédémoniens avoient vû l'espece d'art militaire que pratiquoient les Romains en ces temps-là , je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des barbares des gens qui ôtoient la bride aux chevaux , pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie ; des gens qui se reposoient de la sûre-

DE SAINT-EVREMOND. 13

té de leurs gardes sur des oyes & sur des chiens, dont ils punissoient la paresse, ou récompensoit la vigilance. Cette façon grossière de faire la guerre a duré assez long-temps : les Romains ont fait même plusieurs conquêtes considérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus, qui avoient affaire à des ennemis moins courageux & plus ignorans ; mais parce que les Chefs s'appelloient des *Consuls*, que les troupes se nommoient des *Légions*, & les soldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des noms, qu'à la vérité des choses : & sans considérer la difference des temps & des personnes, on a voulu que ce fussent de mêmes armées sous Camille, sous Manlius, sous Cincinnatus, sous Papyrius Cursor, sous Curius Dentatus ; que sous Scipion, sous Marius, sous Sylla, sous Pompée, & sous César.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers temps, c'est un grand courage, une grande austérité de mœurs, un grand amour pour la Patrie : une valeur égale dans les derniers, beaucoup de science en ce qui regarde la guerre & en toutes choses, mais beaucoup de corruption.

Il est arrivé de-là, que les gens de bien, à qui le vice & le luxe étoient odieux, ne se sont pas contentés d'admirer la probité de leurs

ancêtres, s'ils n'étoient leur admiration sur tout; sans distinguer en quoi ils avoient du mérite, & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à se plaindre de leur siècle, ont donné mille louanges à l'antiquité, dont ils n'avoient rien à souffrir; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on ne voyoit plus. Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué de discernement; & sachant que tous les siècles ont leurs défauts & leurs avantages, ils jugeoient sainement en leur ame du temps de leurs peres, & du leur propre: mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple, & de crier quelquefois à propos, quelquefois sans raison; *Majores nostri! Majores nostri!* comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration si générale; les Historiens ont pris aussi-tôt le même esprit de respect pour les anciens; & faisant un héros de chaque Consul, ils n'ont laissé manquer aucune vertu à quiconque avoit bien servi la République.

J'avoue qu'il y avoit beaucoup de mérite à la servir: mais c'est une chose différente de celle dont nous parlons; & on peut dire véritablement que les bons Citoyens étoient chez les vieux Romains, & les bons Capitaines chez les derniers.

CHAPITRE IV.

*Contre l'opinion de Tite-Live sur la guerre
imaginaire qu'il fait faire à Alexandre
contre les Romains. (1)*

J'ADMIRE jusqu'où peut aller l'opinion qu'a Tite-Live de ces vieux Romains, & ne comprends pas comment un homme de si bon esprit, a voulu chercher une idée hors de son sujet, pour raisonner si faux sur la guerre imaginaire où il engage Alexandre. Il fait descendre en Italie ce Conquérant avec aussi peu de force qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de Macédoine. Il devoit se souvenir qu'un simple Général des Carthaginois a passé les Alpes avec une armée de quatre-vingt mille combattans.

Ce n'est pas assez, il donne autant de capacité pour la guerre à Papyrius Cursor, & à tous les Consuls de ce temps-là, qu'en eut Alexandre; bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très-imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les Romains aucun bon usa-

(1) Ce n'est qu'une supposition de Tite-Live; qui examine ce qui seroit vraisemblablement arrivé si Alexandre avoit fait la guerre aux Romains. Voyez le IX. Livre de la 1. Décade.

ge de la cavalerie. Ils savoient si peu s'en aider, qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du combat, & on lui ramenoit les chevaux pour suivre les ennemis quand ils étoient en déroute. Il est certain que les Romains faisoient consister leurs forces dans l'infanterie; & comptoient pour peu de chose le combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Légions sur-tout avoient un mépris pour la cavalerie des ennemis, jusqu'à la guerre de Pyrrhus, où les Thessaliens leur donnerent lieu de changer de sentiment. Mais celle d'Annibal leur donna de grandes frayeurs; & ces invincibles Légions en furent quelque temps si épouvantées, qu'elles n'osoient descendre dans la moindre plaine.

Pour revenir au tems de Papyrius, on ne savoit, pour ainsi dire, ce que c'étoit que de cavalerie; on ne savoit encore ni se poster, ni camper dans aucun ordre: car ils avouent eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur camp sur celui de Pyrrhus, & qu'auparavant ils avoient toujours campé en confusion. On n'ignoroit pas moins les machines & les ouvrages nécessaires pour un grand siège: ce qui venoit, ou du peu d'invention de ce peuple nouvellement industrieux, ou de ce que n'y ayant presque jamais de vieilles armées, on ne donnoit pas le loisir aux hommes de mener les choses à leur perfection,

Rarement

Rarement une armée passoit des mains d'un Consul dans celles d'un autre : plus rarement encore, celui qui commandoit les Légions en conservoit le commandement, son terme expiré. Ce qui étoit admirable pour la conservation de la République, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la liberté, c'est qu'après la défaite de Trasimène, où l'on fut obligé de créer un Dictateur, Fabius à peine avoit arrêté l'impétuosité d'Annibal par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des Consuls. Il y avoit tout à redouter de la fureur d'Annibal, rien à craindre de la modération de Fabius; & cependant l'apprehension d'un mal éloigné l'emporta sur la nécessité présente.

Il est vrai que les deux Consuls se gouvernerent prudemment dans cette guerre. Ils ruinoient insensiblement Annibal, comme ils rétablissoient la République, quand par la même raison on mit en leur place Terentius Varro, un présomptueux, un ignorant, qui donna la bataille de Cannes, & la perdit; qui réduisit les Romains à une telle extrémité, que leur vertu, quelque extraordinaire qu'elle fût alors, les sauva moins que la nonchalance d'Annibal.

Il y avoit encore un autre inconvénient qui empêchoit de donner toujours aux armées

les chefs les plus capables de les commander. Les deux Consuls ne pouvant être Patriciens, & les Patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race Plebéienne, il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au peuple, qui devoit son élection à la faveur; & celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite, se trouvoit exclus bien souvent, ou par l'opposition du peuple, s'il étoit Patricien, ou par l'intrigue & les artifices des Sénateurs, lorsqu'il n'étoit pas de leur naissance. C'étoit tout le contraire dans l'armée des Macédoniens, où les chefs & les soldats subsistoient ensemble depuis un temps incroyable: c'étoit le vieux corps de Philippe, renouvelé de temps en temps, & augmenté selon les besoins par Alexandre. Ici, la valeur de la cavalerie égaloit la fermeté de la Phalange; à qui même on peut donner l'avantage sur la Légion, puisque dans la guerre de Pyrrhus les Légions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables Phalanges de Macédoniens ramassés. Ici, l'on entendoit également la guerre de siège, & la guerre de campagne. Jamais armée n'a eu affaire à tant d'ennemis, & n'a vû tant de climats différens. Que si la diversité des pays où l'on fait la guerre, & celle des Nations qu'on assujettit; peuvent former notre expérience; comment les Romains entreroient-ils en comparaison

avec les Macédoniens, eux qui n'étoient jamais sortis d'Italie, qui n'avoient vû d'autres ennemis que de petits peuples voisins de leur République ? La discipline étoit grande véritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut devenue plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la guerre contre des Capitaines expérimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de sa suffisance : ce qui faisoit dire à Fabricius, que *les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que le Consul avoit été vaincu par le Roi des Epirotes.*

Dans la première guerre de Carthage, Regulus défit en Afrique les Carthaginois en tant de combats, qu'on les regardoit déjà comme tributaires des Romains. On n'en étoit plus que sur les conditions, qu'on leur rendoit insupportables, lorsqu'un Lacédémonien, nommé Xanippe, arriva dans un corps d'auxiliaires. Ce Grec, homme de valeur & d'expérience, s'informa de l'ordre qu'avoient tenu les Carthaginois ; & de la conduite des Romains. S'en étant instruit pleinement, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la guerre ; & à force d'en discourir parmi les soldats, le bruit vint jusqu'au Sénat de Carthage, du peu de cas que ce Lacédémonien

faisoit de leurs ennemis. Les Magistrats entrèrent enfin la curiosité de l'entendre , & Xantipe après leur avoir fait voir les fautes passées , leur promit le gain du combat , s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs troupes.

Dans un misérable état , où l'on désespère de toutes choses , on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi même : ainsi les jalousies fatales au mérite des étrangers , vinrent à ceder à la nécessité ; & les plus puissans , pressés de l'apprehension de leur ruine , s'abandonnerent à la capacité de Xantipe sans envie. Je ferois une histoire , au lieu d'alléguer un exemple , si je m'étendois davantage ; il suffit de dire que Xantipe s'étant rendu maître des affaires , changea tout dans l'armée des Carthaginois , & fut si bien se prévaloir de l'ignorance des Romains , qu'il remporta sur eux une des plus entières victoires qui se soit jamais gagnée. Les Carthaginois hors de péril , furent honteux de devoir leur salut à un Etranger ; & revenant à la perfidie de leur naturel , ils crurent pouvoir étouffer leur honte , en se défaisant de celui qui les avoit défait des Romains. On ne sait pas bien s'ils le firent perir , ou s'il fut assez heureux pour leur échaper ; (1) mais il est cer-

(1) Appien dit que les Carthaginois renvoyerent Xantipe dans leurs galeres avec de beaux présens : mais qu'ils donnerent ordre aux Capitaines

DE SAINT-EVREMOND. 21

tain que n'étant plus à la tête de leurs troupes, les Romains reprirent aisément la supériorité qu'ils avoient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde guerre Punique, on trouvera que les grands avantages qu'eut Annibal sur les Romains, venoient de la capacité de l'un, & du peu de suffisance des autres : & en effet, lorsqu'il vouloit donner de la confiance à ses soldats, il ne leur disoit jamais que les ennemis manquoient de courage ou de fermeté; car ils éprouvoient le contraire assez souvent : mais il les assuroit qu'ils avoient affaire à des gens peu entendus dans la guerre.

Il est de cette science comme des Arts & de la politesse; elle passe d'une Nation à une autre, & regne en divers temps en differens lieux. Chacun sait qu'elle a été chez les Grecs à un haut point. Philippe l'emporta sur eux; & toutes choses arriverent à leur perfection

des galeres de le faire jetter dans la mer, avec tous les autres Lacédémoniens. Voici les propres termes d'Appien : je me contenterai de les rapporter suivant la version Latine. *Xantippo, dit-il, sua felicitas perniciem attulit : Carthaginienses enim, ne Lacedæmoniorum videretur tanta victoria, finxerunt se velle Xantippum, egregiè donatum, honoris causa cum triremibus in patriam remittere : quarum præfectis mandarunt ut eum cum cæteris Laconibus in altum mergerent : sic ille pœnas dedit pro navata opera strenua.* ROM. HISTOR. de bellis Punicis.

sous Alexandre, lorsqu'Alexandre seul se corrompit. Elle demeura encore chez ses Successeurs. Annibal la porta chez les Carthaginois, & quelque vanité qu'ayent eu les Romains, ils l'ont apprise de lui par l'expérience de leurs défaites, par des réflexions sur leurs fautes, & par l'observation de la conduite de leur ennemi.

On en demeurera d'accord aisément, si on considère que les Romains n'ont pas commencé de résister à Annibal, quand ils ont été plus braves; car les plus courageux avoient péri dans les batailles. On avoit armé les esclaves; on avoit composé des armées de nouveaux soldats. La vérité est, qu'on lui a fait de la peine seulement quand les Consuls sont devenus plus habiles, & que les Romains en général ont mieux su faire la guerre.

C H A P I T R E V.

*Le Génie des Romains dans le temps que
Pyrrhus leur fit la guerre.*

MON dessein n'est pas de m'étendre sur les guerres des Romains; je m'éloignerois du sujet que je me suis proposé: mais il me semble, que pour connoître le génie des temps, il faut considérer les peuples

DE SAINT-EVREMOND. 23

dans les diverses affaires qu'ils ont eues ; & comme celles de la guerre sont sans doute les plus remarquables , c'est-là que les hommes doivent être particulièrement observés ; puisque la disposition des esprits , & que les bonnes & les mauvaises qualités y paroissent davantage.

Dans les commencemens de la République , le peuple Romain , comme j'ai dit ailleurs , avoit quelque chose de farouche. Cette humeur farouche se tourna depuis en austérité. Il se fit ensuite une vertu sévère , éloignée de la politesse & de l'agrément , mais opposée à la moindre apparence de corruption. C'étoient-là les mœurs des Romains , quand Pyrrhus passa en Italie au secours des Tarentins. La science de la guerre étoit alors médiocre ; celle des autres choses inconnue. Pour les Arts , ou il n'y en avoit point , ou ils étoient fort grossiers. On manquoit d'invention , & on ne savoit ce que c'étoit que d'industrie : mais il y avoit un bon ordre & une discipline exactement observée , une grandeur de courage admirable ; plus de probité avec les ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les citoyens. La justice , l'intégrité , l'innocence étoient des vertus communes. On connoissoit déjà les richesses , & on en punissoit l'usage chez les particuliers. Le desintéressement alloit quasi à l'excès ; chacun se faisant

un devoir de négliger ses affaires pour prendre soin du public , dont le zèle alors tenoit lieu de toutes choses.

Après avoir parlé de ces vertus , il faut venir aux actions qui les font connoître. Un Prince est estimé homme de bien , qui opposant la force à la force , n'emploie que des moyens ouverts & permis pour se défaire d'un ennemi redoutable. Mais , comme si nous étions obligés à la conservation de ceux qui nous veulent perdre , de les garentir des embûches qui leur sont dressées par d'autres , & de les sauver d'une trahison domestique ; c'est l'effet d'une générosité dont on ne voit point d'exemple. En voici un du temps dont j'ai à parler. Les Romains défaits par Pyrrhus , & dans un état douteux s'ils rétabliroient leurs affaires , ou s'ils seroient contraints de succomber , eurent entre les mains la perte de ce Prince , & en usèrent comme je vais dire.

Un Médecin en qui Pyrrhus avoit confiance , vint offrir à Fabricius de l'empoisonner ; pourvu qu'on lui donnât une récompense proportionnée à un service si important. Fabricius effrayé de l'horreur du crime , en informe incontinent le Sénat , qui détestant une action si noire , aussi-bien que le Consul , fit donner avis à Pyrrhus de prendre garde soigneusement à sa personne ; ajoutant que le peuple Romain vouloit vaincre par ses propres
armes ,

armes, & non pas se défaire d'un ennemi par la trahison des siens.

Pyrrhus, ou sensible à cette obligation ; ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la paix ; & pour y porter les Romains plus aisément, il leur renvoya deux cens prisonniers sans rançon. Il fit offrir des présens aux hommes considérables : il en fit offrir aux Dames ; & n'oublia rien, sous prétexte de gratitude, pour faire glisser parmi eux la corruption. Les Romains, qui n'avoient sauvé Pyrrhus que par un sentiment de vertu, ne voulurent recevoir aucune chose qui eût le moindre air de reconnaissance. Ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de prisonniers. Les presens furent refusés de l'un & de l'autre sexe : & on lui fit dire pour toute réponse, qu'on n'entendrait jamais à la paix, qu'il ne fût sorti d'Italie.

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquerent alors, on admire entre autres le grand desintéressement de Fabricius & de Curius, qui alloit à une pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injustice à leur refuser une grande approbation. Il faut considérer pourtant que c'étoit une qualité générale de ce temps-là, plutôt qu'une vertu singulière de ces deux hommes. Et en effet, puisqu'on punissoit les richesses avec infamie ; & que la pauvreté étoit récompensée avec honneur, il

me paroît qu'il y avoit de l'habileté à *savoir* bien être pauvre. Par-là on s'élevoit aux premières charges de la République , où exerçant une grande autorité, on avoit plus besoin de modération que de patience. Je ne saurois plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ; elle ne manque jamais que des choses dont notre intérêt ou notre plaisir est de manquer. A dire vrai , ces sortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise à son esprit de ce que l'on dérobe à ses sens.

Mais que fait-on si Fabricius ne suivoit pas son humeur ? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude & dans la diversité des choses superflues, qui goûteroient en repos avec douceur les commodités , & même les nécessaires. Cependant les faux connoisseurs admirent une apparence de modération , quand la justesse du discernement feroit voir le peu d'étendue d'un esprit borné , ou le peu d'action de quelque ame paresseuse. A ces gens-là , se passer de peu , c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus , quand il n'est pas honteux d'être pauvre , il nous manque moins de choses pour vivre doucement dans la pauvreté , que pour vivre magnifiquement dans les richesses. Pensez-vous que la condition d'un Religieux soit malheureuse , lorsqu'il est considéré dans

son Ordre, & qu'il a de la réputation dans le monde ? Il fait vœu d'une pauvreté qui le délivre de mille soins, & ne lui laisse rien à désirer qui convienne à sa profession & à sa vie. Les gens magnifiques pour la plupart sont les véritables pauvres : ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquiétude & avec chagrin, pour entretenir les plaisirs des autres, & tandis qu'ils exposent leur abondance, dont les étrangers jouissent plus qu'eux, ils sentent en secret leur nécessité avec leurs femmes & leurs enfans, & par l'importunité des créanciers qui les tyrannisent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruinées.

Revenons à nos Romains, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la pauvreté de Fabricius ; je loue sa prudence, & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une salière d'argent, pour se donner le crédit de chasser du Sénat un homme (1) qui avoit été deux fois Consul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur ; parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs d'avantage. (2) Outre que c'étoient les mœurs de ce temps-là, le vrai intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les hommes ont établi la société par un

(1) P. Cornelius Rufinus.

(2) Quinze marcs d'argent.

esprit d'intérêt particulier , cherchant à se faire une vie plus douce & plus sûre en compagnie , que celle qu'ils menoient en tremblant dans les solitudes. Tant qu'ils y trouvent non-seulement la commodité , mais la gloire & la puissance , sauroient-ils mieux faire que de se donner tout-à-fait au public , dont ils tirent tant d'avantage ?

Les Décies qui se dévouerent pour le bien d'une Société dont ils alloient n'être plus , me semblent de vrais fanatiques : mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont eüe pour une République reconnoissante , qui avoit autant de soin d'eux pour le moins qu'ils en avoient d'elle.

Je me représente Rome en ce temps-là comme une vraie Communauté , où chacun se desapproprie pour trouver un autre bien dans celui de l'Ordre. Mais cet esprit-là ne subsiste guère que dans les petits Etats. On méprise dans les grands toute apparence de pauvreté ; & c'est beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais usage des richesses. Si Fabricius avoit vécu dans la grandeur de la République , ou il auroit changé de mœurs , ou il auroit été inutile à sa patrie : & si les gens de bien des derniers temps avoient été de celui de Fabricius , ou ils eussent rendu leur probité plus rigide , ou ils auroient été chassés du Sénat comme des Citoyens corrompus.

Après avoir parlé des Romains, il est raisonnable de parler de Pyrrhus, qui entre ici naturellement en tant de choses. C'a été le plus grand Capitaine de son temps, au jugement même d'Annibal, qui le mettoit immédiatement après Alexandre, & devant lui, comme il me paroît, par modestie. Il avoit joint la délicatesse des négociations à la science de la guerre; mais avec cela, il ne put jamais se faire un établissement solide. S'il savoit gagner des combats, il perdoit le fruit de la guerre: s'il attiroit des peuples à son alliance, il ne savoit pas les y maintenir. Ses deux beaux talens employés hors de saison, ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussi-tôt à négocier; & comme s'il eût été d'intelligence avec les ennemis, il arrêtoit ses progrès lui-même. Avoit-il su gagner l'affection d'un peuple, sa première pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit de-là qu'il perdoit ses amis, sans gagner ses ennemis: car les vaincus prenoient l'esprit de vainqueurs, & refusoient la paix qu'on leur offroit, & ceux-là retiroient non-seulement leur assistance, mais cherchoient à se défaire d'un allié qui se faisoit sentir un vrai maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de Pyrrhus, en partie aux différens intérêts de ses Ministres. Il y avoit

auprès de lui deux personnes , entre les autres , dont il prenoit ordinairement les avis , Cynéas & Milon. Cynéas éloquent , spirituel , habile , délicat dans les négociations , insinuoit les pensées du repos toutes les fois qu'il s'agissoit de la guerre ; & quand l'humeur ambitieuse de Pyrrhus l'avoit emporté sur ses raisons , il attendoit patiemment les difficultés ; ou ménageant les premiers dégoûts de son Maître , il lui tournoit bientôt l'esprit à la paix , afin de rentrer dans son talent , & de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'expérience dans la guerre , qui ramenoit tout à la force. Il n'oublioit rien pour empêcher les traités , ou pour les rompre ; conseilloit de vaincre les difficultés ; & si on ne pouvoit conquérir des Nations ennemies , d'assujettir en tout cas les Alliés.

Autant qu'on en peut juger , voilà la manière dont se gouvernoit Pyrrhus , tant par autrui que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur , qu'il a eu affaire à des Nations puissantes , qui se trouvoient plus de ressource que lui : on pourroit dire qu'il gagnoit les combats par sa vertu ; mais qu'un foible & petit Etat comme le sien , ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue guerre. Quoiqu'il en soit , à le regarder

par les qualités de sa personne , & par ses actions , ç'a été un Prince admirable , qui ne cede à pas un de l'antiquité. A considérer en gros le succès des desseins & la fin des affaires , il paroîtra souvent mal-habile , & perdra beaucoup de sa réputation. En effet , il occupa la Macédoine , & en fut chassé : il eut d'heureux commencemens en Italie , d'où il lui fallut sortir : il se vit maître de la Sicile , où il ne put demeurer.

CHAPITRE. VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains , & leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la vérité , ils y entrèrent grossiers & présomptueux , avec beaucoup de témérité & d'ignorance ; mais ils eurent une grande vertu à la soutenir : & comme ils virent toutes choses nouvelles avec un ennemi qui avoit tant d'expérience , ils devinrent sans doute plus industrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garantir des Elephans , qui avoient mis le désordre dans les Légions au premier combat. Ils apprirent à éviter les plaines , & cherche-

rent des lieux avantageux contre une cavalerie qu'ils avoient méprisée mal à-propos. Ils apprirent ensuite à former leur camp sur celui de Pyrrhus , après avoir admiré l'ordre & la distinction des troupes qui campoient chez eux en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'esprit , quoique la harangue du vieil Appius eût fait chasser de Rome Cynéas , l'éloquence de Cynéas n'avoit pas laissé de plaire , & sa dextérité avoit été agréable.

Les présens offerts , bien que refusés , donnèrent cependant une secrète vénération pour ceux qui les pouvoient faire , & Curius si fort honoré pour sa vertu désintéressée , le fut encore davantage quand il leur fit voir dans son triomphe de l'or , de l'argent , des tableaux & des statues. On connut alors qu'il y avoit des choses plus excellentes ailleurs qu'en Italie.

Ainsi des idées nouvelles firent , pour ainsi parler , de nouveaux esprits : & le peuple Romain touché d'une magnificence inconnue , perdit ces vieux sentimens , où l'habitude de la pauvreté n'avoit pas moins de part que la vertu.

La curiosité éveilla donc les Citoyens : les cœurs même commencerent à sentir avec émotion ce que les yeux avoient commencé de voir avec plaisir ; & quand ces mouvemens se furent mieux expliqués , on fit paroître de

véritables desirs pour les choses étrangères. Quelques particuliers conserverent encore l'ancienne continence, comme il est arrivé depuis ; & dans le temps de la République la plus corrompue ; mais enfin , il se forma une envie générale de passer la mer , pour s'établir en des lieux où Pyrrhus avoit su trouver tant de richesses. Voilà proprement d'où est venue la première guerre de Carthage : le secours donné aux Tarentins en fut le prétexte, la conquête de la Sicile le véritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les Romains se porterent à cette guerre , il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur génie. Leurs qualités principales furent, à mon avis, le courage & la fermeté. Entreprendre les choses les plus difficiles ; ne s'étonner d'aucun péril ; ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste les Carthaginois avoient sur eux une supériorité extraordinaire , soit pour l'industrie , soit pour l'expérience de la mer , soit pour les richesses que leur donnoit le trafic de tout le monde ; quand les Romains naturellement assez pauvres , venoient de s'épuiser dans la guerre de Pyrrhus.

A dire vrai , la vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon succès les animoit à la poursuite d'un plus grand ; & un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans

les affaires des Carthaginois, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aisément dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux Peuples, la diverse constitution des Républiques y contribuoit beaucoup. Carthage étant établie sur le commerce, & Rome fondée sur les armes, la premiere employoit des étrangers pour ses guerres, & les Citoyens pour son trafic; l'autre se faisoit des Citoyens de tout le monde; & de ses Citoyens des soldats. Les Romains ne respiroient que la guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A Carthage on demandoit toujours la paix au moindre mal dont on étoit menacé; tant pour se défaire des étrangers, que pour retourner au commerce. On y peut ajoûter encore cette différence, que les Carthaginois n'ont rien fait de grand, que par la vertu des particuliers; au lieu que le peuple Romain a souvent rétabli par sa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence ou la lâcheté de ses Généraux. Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les Romains soient demeurés victorieux; car ils avoient les qualités principales qui rendent un peuple maître de l'autre.

Comme l'idée des richesses avoit donné aux Romains l'envie de conquérir la Sicile, la

DE SAINTE VREMOND. 39

conquête de la Sicile leur donna envie de jouir des richesses qu'ils s'étoient données. La paix des Carthaginois après une si rude guerre , inspira l'esprit du repos ; & le repos fit naître le goût des voluptés. Ce fut là que les Romains introduisirent les premières Pieces de Théâtre ; & là qu'on vit chez eux les premières magnificences. On commença d'avoir de la curiosité pour les spectacles , & du soin pour les plaisirs.

Les procès , quoiqu'ennemis de la joie , ne laisserent pas de s'augmenter ; chacun ayant recours à la justice publique , à mesure que celle des particuliers se corrompoit.

L'intempérance amena de nouvelles maladies , & les Médecins furent établis pour guérir des maux dont la continence avoit garanti les Romains auparavant.

L'avarice fit faire de petites guerres ; la foiblesse fit appréhender les grandes. Que si la nécessité obligea d'en entreprendre quelqu'une , on la commença avec chagrin , & on la finit avec joie.

On demandoit aux Carthaginois de l'argent qu'ils ne devoient point , quand ils étoient occupés avec leurs rebelles ; & on eut toutes les précautions du monde pour ne rompre pas avec eux , quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainsi c'étoit tantôt des injures , tantôt des

considérations , toujours de la mauvaise volonté , ou de la crainte ; & certes on peut dire que les Romains ne sûrent vivre ni en amis , ni en ennemis : car ils offensoient les Carthaginois , & les laissoient rétablir , donnant assez de sujet pour une nouvelle guerre , où ils appréhendoient de tomber sur toutes choses.

Une conduite si incertaine se changea en une vraie nonchalance ; & ils laisserent périr les Sagontins avec tant de honte , que leurs Ambassadeurs en furent indignement traités chez les Espagnols & chez les Gaulois , après la ruine de ce misérable peuple. Le mépris des Nations , dont ils furent piqués , les tira de cet assoupissement ; & la descente d'Annibal en Italie réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la guerre quelque temps avec beaucoup d'incapacité , & un grand courage ; quelque temps avec plus de suffisance , & moins de résolution. Enfin la bataille de Cannes perdue , leur fit retrouver leur vertu ; & en excita , pour mieux dire , une nouvelle , qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De la seconde Guerre Punique.

Pour voir la République dans toute l'étendue de sa vertu , il faut la considérer dans la seconde guerre de Carthage. Elle a eu auparavant plus d'austérité ; elle a eu depuis plus de grandeur ; jamais un mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée , elle a dû son salut à la hardiesse , à la valeur , à la capacité de quelque Citoyen. Peut-être que sans Brutus , il n'y auroit pas eu même de République. Si Manlius n'eût défendu le Capitole , si Camille ne fût venu le secourir , les Romains , à peine libres , tomboient sous la servitude des Gaulois.

Mais ici , le peuple Romain a soutenu le peuple Romain : ici , le génie universel de la Nation a conservé la Nation : ici , le bon ordre , la fermeté , la conspiration générale au bien public ont sauvé Rome , quand elle se perdoit par les fautes & les imprudences de ses Généraux.

Après la bataille de Cannes , où tout autre Etat eût succombé à sa mauvaise fortune , il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi

le peuple, pas une pensée qui n'allât au bien de la République. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuisèrent volontairement : les Romains apportoit avec plaisir ce qu'ils avoient de plus précieux, & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs maisons. Lorsqu'il s'agissoit de créer les Magistrats, la jeunesse, ordinairement prévenue d'elle-même, consultoit avec docilité la sagesse des plus vieux, pour donner des suffrages plus sainement.

Les vieux Soldats venant à manquer, on donnoit la liberté aux esclaves pour en faire de nouveaux ; & ces esclaves devenus Romains, s'animoient du même esprit de leurs Maîtres pour défendre une même liberté. Mais voici une grandeur de courage qui passe toutes les autres qualités, quelque belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes résolutions aux moins sages : il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le bien public, quand par un autre intérêt ils craignent de se perdre avec le public eux-mêmes. Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au-dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes, & je ne trouve rien de si admirable dans les Romains, que

de leur voir envoyer des troupes en Sicile & en Espagne , avec le même soin qu'ils en envoyoit contre Annibal.

Accablés de tant de pertes , épuisés d'hommes & d'argent , ils partagerent leurs dernières ressources entre la défense de Rome & le maintien de leurs conquêtes. Un peuple si magnanime aimoit autant périr que déchoir , & tenoit pour une chose indifférente de n'être plus , quand il ne seroit pas le maître des autres.

Quoiqu'il soit toujours avantageux de se conserver , je compte néanmoins entre les principaux avantages des Romains , d'avoir dû leur salut à leur fermeté & à la grandeur de leur courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de génie depuis la guerre de Pyrrhus , d'avoir quitté ce désintéressement si extraordinaire , & cette pauvreté si ambitieuse dont j'ai parlé : autrement on n'eût pas trouvé dans Rome les moyens de la soutenir.

Il falloit que les Citoyens eussent du bien comme du zèle pour aider la République. Si elle n'avoit pû secourir ses alliés , elle en eût été abandonnée. Le discours du Consul qui pensoit donner de la compassion aux Députés de Capoue , n'excita que leur infidélité. Le Sénat beaucoup plus sage , prit une conduite toute différente ; il envoya des hommes & des

vivres aux alliés qui en eurent besoin ; & de tout le secours que vinrent offrir ceux de Naples , on n'accepta que des bleds pour de l'argent.

Mais avec tant de fermeté & de bon sens , il n'y avoit plus de République Romaine , si Carthage eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit Rome pour son salut. Tandis qu'on remercioit un Consul qui avoit fui , (1) de n'avoir pas desespéré de la République , on accusoit à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne lui pouvoit pardonner les avantages d'une guerre qu'il avoit déconseillée. Plus jaloux de l'honneur de ses sentimens , que du bien de l'Etat , plus ennemi du Général des Carthaginois que des Romains , il n'oublioit rien pour empêcher les succès qu'on pouvoit avoir , ou pour ruiner ceux qu'on avoit eû. On eût pris Hannon pour un allié du peuple Romain , qui regardoit Annibal comme l'ennemi commun. Quand celui-ci envoyoit demander des hommes & de l'argent pour le maintien de l'armée , *que demanderoit-il* , disoit Hannon , *s'il avoit perdu la bataille ? Non , non , Messieurs , ou c'est un imposteur , qui nous amuse par de fausses nouvelles , ou un voleur public , qui s'approprie les*

(1) Terentius Varro , qui donna la bataille de Cannes malgré son collègue L.Æmil. Paulus , & la perdit.

dépouilles

déponilles des Romains & les avantages de la guerre. Ces oppositions troubloient du moins les secours, quand elles ne pouvoient en empêcher la résolution. On exécutoit lentement ce qui avoit été résolu avec peine. Le secours enfin préparé, demouroit long-tems à partir : s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en Espagne, au lieu de le faire passer en Italie. Il n'arrivoit donc quasi jamais ; & lorsqu'il venoit joindre Annibal, ce qui étoit un miracle, Annibal ne le recevoit que foible, ruiné & hors de saison.

Ce Général étoit presque toujours sans vivres & sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la guerre : nulle ressource au premier mauvais succès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses Nations, qui suivoient plutôt sa personne, qu'elles ne dépendoient de sa République.

Pour contenir tant de peuples différens ; il ajoûtoit à sa naturelle sévérité une cruauté concertée ; qui le faisoit redouter des uns ; tandis que sa vertu le faisoit révéler des autres. A la vérité il ne se faisoit pas grande violence ; mais étant naturellement un peu cruel, il se trouvoit dans une condition où il lui étoit nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts régloient quelquefois sa cruauté, & lui donnoient même de la clémence ; car il savoit

être doux & clément pour le bien de ses affaires , & le dessein l'emportoit toujours sur le naturel.

Il faisoit la guerre aux Romains avec toute sorte de rigueur , & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoisie ; cherchant à ruiner ceux-là tout-à-fait , & à détacher ceux-ci de leur alliance. Procédé bien différent de celui de Pyrrhus , qui gardoit toutes ses civilités pour les Romains , & les mauvais traitemens pour ses Alliés.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne , où il n'avoit rien de fort assuré ; qu'il a traversé les Gaules , qu'on devoit compter pour ennemies ; qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains , qui venoient de chasser les Carthaginois de la Sicile : quand je songe qu'il n'avoit en Italie ni place , ni magasins , ni secours assuré , ni la moindre espérance de retraite ; je me trouve étonné de sa hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considère sa valeur & sa conduite , je n'admire plus qu'Annibal , & le tiens encore au-dessus de l'entreprise.

Les François admirent particulièrement la guerre des Gaules , & par la réputation de César , & parce que s'étant faite en leur pays , elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant , à en juger sainement , elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en

Italie. Si César avoit trouvé parmi les Gaulois l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les Romains , il n'eût fait sur eux que de médiocres Conquêtes ; car il faut avouer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés , sans compter celles qu'il portoit lui-même. Le seul avantage , sur lequel il pouvoit raisonnablement se fonder , étoit la bonté de ses troupes , & sa propre suffisance.

Il est certain que les Romains avoient pris une grande superiorité sur les Carthaginois dans la guerre de Sicile : mais la paix leur ayant fait licencier leur armée , ils perdoient insensiblement leur vigueur , tandis que leurs ennemis occupés en Espagne & en Afrique , mettoient en usage leur valeur , & acqueroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux Corps qu'Annibal vint attaquer l'Italie : & avec une vieille réputation , plus qu'avec de vieilles troupes , que les Romains se virent obligés de la défendre. Pour les Généraux des Romains , c'étoient des hommes de grand courage , qui eussent crû faire tort à la gloire de leur République , s'ils n'avoient donné la bataille aussitôt que les ennemis se présentoient.

Annibal se fit une étude particulière d'en connoître le génie , & n'observoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant

l'humeur fougueuse de Sempronius , qu'il fut l'attirer au combat , & gagner sur lui la bataille de Trébie. La défaite de Trasimène est dûe à un artifice quasi tout pareil.

Connoissant l'esprit superbe de Flaminius ; il brûloit à ses yeux les villages de ses Alliés ; & incitoit si à propos sa témérité naturelle ; que le Consul prit non seulement la résolution de combattre mal-à-propos , mais il s'engagea en certains Détroits , où il perdit malheureusement son armée avec la vie. Comme Fabius eut une maniere d'agir toute contraire ; la conduite d'Annibal fut aussi toute différente.

Après la journée de Trasimène , le Peuple Romain créa un Dictateur , & un Général de la Cavalerie. Le Dictateur étoit Quintus Fabius , homme sage , & un peu lent ; qui mettoit la seule esperance du salut dans les précautions , d'où peut naître la sûreté. En l'état où étoient les choses , il croyoit qu'il n'y avoit point de difference entre combattre & perdre un combat : de sorte qu'il ne songeoit qu'à rassurer l'armée ; & perdant l'esperance de pouvoir vaincre , il croyoit agir assez sagement & assez faire , que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le Général de la Cavalerie ; violent , précipité , vain en discours ; aussi audacieux par son ignorance que par son

courage. Celui-ci mettoit l'intérêt de l'Etat dans la réputation des affaires ; & pensoit que la République ne pourroit subsister , si elle n'effaçoit la honte des défaites passées par quelque chose de glorieux. Il vouloit de la hauteur , où il falloit de la sagesse ; de la gloire , où il étoit question du salut.

Annibal ne fut pas long-tems sans connoître ces différentes humeurs , par le rapport qu'on lui en fit , par ses propres observations ; car il présenta la bataille plusieurs jours de suite à Fabius , qui , bien loin de l'accepter , ne laissoit pas sortir un seul homme de son camp. Minutius , au contraire , prenoit pour autant d'affronts les bravades artificieuses des ennemis , & faisoit passer le Dictateur pour un homme foible , ou insensible à la honte des Romains.

Annibal averti de ces discours , tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foiblesse qu'on attribuoit à Fabius. Il brûloit devant lui le plus beau pays d'Italie , pour l'attirer au combat , ce qu'il ne put faire ; ou du moins pour le décrier ; en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entre eux , conservant ses terres seules avec grand soin dans la désolation générale de la campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses artifices. Pendant qu'il travailloit à ruiner la réputation

de Fabius , qui lui faisoit de la peine , il n'oublioit rien pour en donner à Minutius , auquel il souhaitoit le commandement , ou du moins une grande autorité dans l'Armée. Tantôt il faisoit semblant de l'apprehender , quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque léger combat avec lui , il se retiroit le premier , & lui laissoit prendre une petite supériorité , qui augmentoit son crédit parmi les Romains , & le préparoit à se perdre par une téméraire confiance. Enfin il sut employer tant d'artifice à décrier le Dictateur , & à faire estimer le Général de la Cavalerie , que le commandement fut partagé , & les troupes séparées : ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agissoit par l'esprit de son ennemi ; car dans la vérité , ce Decret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machines & de ses desseins.

Alors la vanité de Minutius n'eut plus de bornes : il méprisoit avec une égale imprudence Fabius & Annibal ; ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les étrangers d'Italie. Il voulut donc avoir son camp séparé , dont Annibal ne se fut pas si-tôt aperçû , qu'il en approcha le sien ; & sans s'amuser à décrire le détail de toutes les actions , Minutius se laissa engager dans un combat , où il fut défait.

C'est ainsi que se comportoit Annibal durant la Dictature de Fabius ; & il se comporta quasi de la même sorte avec les Consuls qui donnerent la bataille de Cannes. Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La sagesse de Paulus l'incommoda moins , que n'avoit fait celle de Fabius : & l'ignorance présomptueuse de Terentius , le précipitoit assez de lui-même à sa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me sois si fort étendu sur une affaire qui aboutit à la simple défaite de Minutius , & que je ne parle qu'en passant de cette grande & fameuse bataille de Cannes : mais je cherche moins à décrire les combats , qu'à faire connoître les Génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaisir à considérer César dans la guerre de Petreius & d'Afranius , que dans les plus éclatantes de ses actions ; j'ai cru qu'on devoit observer plus curieusement Annibal dans une affaire toute de conduite , que dans ce grand & heureux succès , que l'imprudence de Terentius lui fit avoir sans beaucoup de peine.

Il faut avouer pourtant que jamais bataille ne fut gagnée si pleinement ; & ce jour-là , pour ainsi dire , étoit le dernier des Romains , si Annibal n'eût mieux aimé jouir des commodités de la victoire , que d'en poursuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de fautes aux

autres, se ressent ici de la foiblesse de la condition humaine, & ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne fortune, & se laisse aller au repos, quand un peu d'action le mettoit en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison, c'est que tout est borné dans les hommes; la patience, le courage, la fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir, parce qu'il a trop souffert; & sa vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la victoire. Le souvenir des difficultés passées, lui fait envisager des difficultés nouvelles: son esprit, qui devoit être plein de confiance, & quasi de certitude, se tourne à la crainte de l'avenir: il considère, quand il faut oser; il consulte, quand il faut agir; il se dit des raisons pour les Romains, quand il faut mettre en exécution les siennes.

Comme les fautes des grands hommes ont toujours des sujets apparens, Annibal ne laissoit pas de se représenter des choses fort spécieuses. » Que son armée invincible à la campagne, n'étoit nullement propre pour les » sièges, ayant peu de bonne Infanterie; » point d'argent, point de subsistance réglée: » Que par ces mêmes défauts, il avoit attaqué » Spolete inutilement après le succès de Tra- » simène;

» siméne , tout victorieux qu'il étoit : Qu'un
 » peu avant la bataille de Cannes , il avoit
 » été contraint de lever le siège d'une petite
 » ville sans nom & sans force : Qu'assiéger
 » Rome, munie de routes choses, c'étoit vou-
 » loir perdre la réputation qu'on venoit d'ac-
 » querir, & faire périr une armée , qui seule le
 » faisoit considérer : Qu'il falloit donc laisser
 » les Romains, enfermés dans leurs murailles,
 » tomber insensiblement d'eux-mêmes ; &
 » cependant aller s'établir proche de la mer ,
 » où l'on recevroit les secours de Carthage
 » commodément , & où il seroit aisé d'établir
 » la plus considérable puissance de l'Italie ».

Voilà les raisons qu'accommodoit Annibal à la disposition où il se trouvoit , & qu'il n'eût pas goûtées dans ses premières ardeurs.

En vain Maharbal lui promettoit à souper dans le Capitole ; ses réflexions qui n'avoient que l'air de sagesse , & une fausse raison , lui firent rejeter , comme téméraire , une confiance si bien fondée. Il avoit suivi les conseils violens , pour commencer la guerre avec les Romains ; & il est retenu par une fausse circonspection , quand il trouve l'heure de tout finir.

Il est certain que les esprits trop fins , comme étoit celui d'Annibal , se font des difficultés dans les entreprises ; & s'arrêtent eux-mêmes par des obstacles , qui viennent plus

de leur imagination , que de la chose.

Il y a un point de la Décadence des Etats , où leur ruine seroit inévitable , si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais pour n'avoir pas la vûe assez nette , ou le courage assez grand , on se contente du moins , quand on peut le plus ; tournant en prudence , ou la petitesse de son esprit , ou le peu de grandeur de son ame.

Dans ces conjonctures , on ne se sauve point par soi-même : une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos ennemis , quand les véritables forces vous abandonnent. Ainsi Annibal se met devant les yeux une puissance qui n'est plus. Il se fait un fantôme de soldats morts & de Légions dissipées ; comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes , la confusion n'eût pas été moindre à Rome après la bataille de Cannes , qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'Allie (1). Mais au lieu d'approcher d'une ville , où il eût porté l'épouvante , il s'en éloigna , comme s'il eût voulu la rassurer , & donner

(1) Riviere à trois ou quatre lieues de Rome ; près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci se rendirent maîtres de la Ville ; mais il ne purent prendre le Capitole , où une partie de la jeunesse s'étoit retirée. Voyez TITE-LIVE , au V. Livre de la I. Décade.

DE SAINTE-ÉVREMOND. 51

loisir aux Magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer des Alliés, qui tomboient avec Rome, & qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fût soutenue.

C'est-là la première & la grande faute d'Annibal, qui fut aussi la première ressource des Romains. La consternation passée, ceux-ci augmentèrent de courage, en diminuant de forces; & les Carthaginois diminuèrent de vigueur en augmentant de puissance.

Que si l'on veut chercher les causes de tous leurs malheurs, on en trouvera deux essentielles; la nonchalance de Carthage, qui faisoit anéantir les bons succès, faute de secours; & l'envie précipitée qu'eut Annibal de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-tems sans vouloir goûter les délices; & il en fut charmé d'autant plus aisément; qu'elles lui avoient toujours été inconnues. Un homme qui sçait mêler les plaisirs & les affaires, n'en est jamais possédé: il les quitte; il les reprend, quand bon lui semble; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plutôt un délassement d'esprit, qu'un charme dangereux qui puisse corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austères qui par un changement d'esprit, viennent à goûter les vo-

luprés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs, & n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée. La nature en eux lassée d'incommodités & de peines, s'abandonne aux premiers plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux, se présente avec un air rude & difficile; & l'ame, qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur, se plaint en elle-même de son nouveau goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva à Annibal & à son armée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement, puisqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains, que festins, qu'inclinations & attachemens. Il n'y eut plus de discipline, ni par celui qui devoit donner les ordres, ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne, la gloire & l'intérêt réveillèrent Annibal, qui reprit sa première vigueur, & se retrouva lui-même, mais il ne retrouva plus la même armée: il n'y avoit que de la mollesse & de la nonchalance; s'il falloit souffrir la moindre nécessité, on regrettoit l'abondance de Capoue. On songeoit aux Maîtresses, lors qu'il falloit aller aux Ennemis: on languissoit des tendresses de l'amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les combats. Annibal n'oublioit rien qui pût exciter les coura-

ges ; tantôt par le souvenir d'une valeur qu'on avoit perdue , tantôt par la honte des reproches où l'on étoit insensible.

Cependant , les Généraux des Romains devenoient plus habiles tous les jours : les Légions prenoient l'ascendant sur des troupes corrompues ; & il ne venoit de Carthage aucun secours qui pût ranimer une armée si languissante. Mais plus Annibal trouvoit de vigueur parmi les ennemis , moins il recevoit de services des siens ; plus il prenoit sur lui-même : & il n'est pas croyable avec quelle vertu il se maintint en Italie , d'où les Romains ne l'ont fait sortir , qu'en obligeant les Carthaginois à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chassés d'Espagne , battus & ruinés en Afrique , eurent recours à leur Annibal pour leur dernière ressource. Il obéit aux ordres de son pays avec la même soumission qu'auroit pu faire le moindre citoyen , & il n'y fut pas si-tôt arrivé , qu'il en trouva les affaires désespérées.

Scipion qui avoit vu les calamités de sa République sous des Chefs malheureux , en commandoit alors les armées dans les prospérités qu'il avoit fait naître. Pour Annibal , il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune , dont il avoit mal usé ; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier, confiant de son naturel , & par le bonheur

présent de ses affaires , étoit à la tête d'une armée , qui ne doutoit pas de la victoire : le second, augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit sa Patrie , & par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses soldats.

Ces différentes situations d'esprit firent offrir la paix , & la rejeter ; après quoi l'on ne songea plus qu'à la bataille. Le jour qu'elle fut donnée , Annibal se surpassa lui-même , soit à prendre ses avantages , soit à disposer son armée , soit à donner les ordres dans le combat : mais enfin le génie de Rome l'emporta sur celui de Carthage , & la défaite des Carthaginois laissa pour jamais l'Empire aux Romains.

Quant au Général , il fut admiré de Scipion, qui au milieu de sa gloire, sembloit porter envie à la capacité du vaincu ; & le vaincu , dont l'humeur étoit assez éloignée des vaines ostentations , crut toujours avoir quelque supériorité dans la science de la guerre : car discourant un jour des grands Capitaines avec Scipion , il mit Alexandre le premier , Pyrrhus le second , & lui-même le troisième ; à quoi répondit froidement Scipion : *Si-vous m'aviez vaincu , dit-il , en quel rang vous seriez-vous mis !* Le premier de tous , reprit Annibal.

Il est certain qu'il avoit une merveilleuse capacité dans la guerre ; & ces Conquerans illustres , qui ont laissé un si grand nom à la

postérité , n'approchoient pas de son industrie , & pour assembler , & pour maintenir des armées.

Alexandre passa en Asie avec des Macedoniens, qui obéissoient à leur Roi. S'il avoit peu d'argent & peu de vivres , les batailles qu'il gagnoit , le mettoient dans l'abondance de toutes choses : une ville prise ou rendue , lui livroit les trésors de Darius , qui devenoit nécessaire en son propre pays , à mesure qu'Alexandre en possédoit les richesses. Scipion , dont je viens de parler , fit la guerre en Espagne & en Afrique avec des Légions que la République avoit levées , & qu'elle faisoit subsister. César eut les mêmes commodités pour la Conquête des Gaules , & il se servit des forces & de l'argent de la République même , pour l'assujettir.

Pour notre Annibal , il avoit joint à un petit corps de Carthaginois plusieurs nations , qu'il sut lier toutes par lui-même , & dont il put se faire obéir dans une éternelle nécessité. Ce qui est encore plus extraordinaire , les combats ne le mettoient guère plus à son aise : il se trouvoit presque aussi embarrassé après le gain d'une bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas , aussi a-t-il fait une faute , où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les cho-

ses imparfaites , qu'il alloit toujours au-delà , lorsqu'elles étoient consommées. Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand Empire de Darius jusqu'à la moindre Province : son ambition le porta aux Indes , quand il pouvoit accommoder la gloire & le repos , ce qui est rare , & jouir paisiblement de ses conquêtes. Scipion ne songea pas à se reposer , qu'il n'eût réduit Carthage , & établi en Afrique les affaires des Romains. Et une des grandes loüanges qu'on donne à César , c'est qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait , tant qu'il lui restoit quelque chose à faire :

Nil actum credens, dum quid superesset agendum. (1)

Quand je songe à la faute d'Annibal , il me vient aussi-tôt dans l'esprit qu'on ne considère pas assez l'importance d'une bonne résolution dans les grandes choses. Aller à Rome après la bataille de Cannes , fait la destruction de cette ville , & la grandeur de Carthage ; n'y pas aller , produit avec le temps la ruine des Carthaginois , & l'Empire des Romains.

J'ai vu prendre une résolution , qui cau-
soit la perte d'un grand Etat , si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour , par un heureux changement , qui fut

(1) LUCAN, *Pharsal*, Lib. II. vers 657.

son salut ; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un si bon conseil , que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux , ou la prise d'une ville peu importante (1). Ces derniers événemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré quasi de personne , pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire. Revenons à notre Annibal.

Si le métier de la Guerre , tout éclatant qu'il est , méritoit seul de la considération , je ne vois personne chez les Anciens qu'on pût raisonnablement lui préférer : mais celui qui le fait le mieux , n'est pas nécessairement le plus grand-homme. La beauté de l'esprit , la grandeur de l'ame , la magnanimité , le

(1) Un jour que je lisois cet endroit avec M. de S. Evremond , je le priai de m'apprendre quelles étoient les deux résolutions dont il parle : & voici l'éclaircissement qu'il voulut bien me donner.
 » La Cour , *me dit-il* , étant à Pontoise (en 1652.)
 » & le Cardinal Mazarin considérant que M. le
 » Prince n'en étoit pas éloigné , que Fuenfaldagne
 » s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes , & le
 » Duc de Lorraine avec douze mille , résolut de
 » faire retirer le Roi en Bourgogne , ne le croyant
 » pas en sûreté à Paris. M. de Turenne ne se trou-
 » va pas alors au Conseil ; mais ayant appris cette
 » résolution , il s'y rendit incessamment , & dit aux
 » Ministres que si le Roi quittoit Paris , il n'y ren-
 » treroit jamais , & qu'il falloit y vaincre ou périr.
 » Cela obligea le Conseil de changer d'avis.

désintéressement, la justice, une capacité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du mérite de ces grands-hommes.

Savoir simplement tuer des gens ; être plus entendu que les autres à désoler la société, & à détruire la nature, c'est exceller dans une science bien funeste. Il faut que l'application de cette science soit juste, ou du moins honnête, qu'elle se tourne au bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible ; toujours à l'intérêt de son pays, ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice ; qu'elle sert au déreglement & à la fureur ; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde ; alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribue, & la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste. Or il est certain qu'Annibal avoit peu de vertus, & beaucoup de vices ; l'infidélité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toujours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le succès, quoi que disent les plus sages. Ayons toute la bonne conduite qu'on peut avoir ; si l'événement n'est pas heureux, la mauvaise fortune tient lieu de faute, & ne se justifie qu'après de fort peu de gens. Ainsi, qu'Annibal ait mieux fait la guerre que les Romains ; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur République, & qu'il ait péri

par le mauvais gouvernement de la sienne ; c'est la considération d'un petit nombre de personnes. Qu'il ait été défait par Scipion , & que la ruine de Carthage soit arrivée ensuite de sa défaite , ç'a été une chose pleinement connue , d'où s'est formé le sentiment universel de tous les Peuples.

CHAPITRE VIII.

*Du Génie des Romains vers la fin de la
seconde Guerre de Carthage.*

SUR la fin d'une si grande & si longue Guerre , il se forma un certain esprit particulier , inconnu jusqu'alors dans la République. Ce n'est pas qu'il n'y eût eu souvent des séditions. Le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppression du Peuple , & le Peuple à beaucoup de violences contre le Sénat : mais on avoit agi dans ces occasions par un sentiment public ; regardant l'autorité des uns comme une tyrannie qui ruinoit la liberté , & la liberté des autres comme un déreglement qui confondoit toutes choses.

Ici , les hommes commencerent à se regarder moins en commun , qu'en particulier. Les liens de la société , qu'on avoit trouvés si doux , semblerent alors des chaînes fâcheuses ;

& chacun dégoûté des loix , voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même , de se laisser aller à son choix , & de suivre dans ce choix , par les lumieres de son propre esprit , les mouvemens de sa volonté.

Comme le dégoût de la sujétion avoit fait rejeter les Rois , & avoit porté les peuples à l'établissement de la liberté ; le dégoût de cette même liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soutenir , disposoit les esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la patrie , le zèle du bien public , s'étoient épuisés au fort de la guerre contre Annibal , où l'affection & la vertu des citoyens avoient été au-delà de ce que la République en pouvoit attendre. On avoit donné son bien & son sang pour le public , qui n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune douceur aux particuliers : la dureté même du Sénat avoit augmenté celle des loix en quelques occasions ; & la rigueur qu'on avoit tenue aux prisonniers de la bataille de Cannes , avoit touché tout le monde : mais on avoit souffert patiemment , dans un temps où l'on croyoit endurer tout par un intérêt commun. Si-tôt qu'on eut moins à craindre , on crut que la nécessité de souffrir étoit finie ; & chacun ayant perdu la docilité & la patience avant la fin de ses maux , on supportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer sans be-

DE SAINT-EVREMOND. 61
soin , par la seule volonté des Magistrats.

C'est ainsi que se formerent les premiers dégoûts ; d'où il arriva que les hommes revenus de la République à eux-mêmes , cherchoient de nouveaux engagemens dans la société , & regardoient parmi eux à choisir des sujets qui méritassent leurs affections.

Dans cette disposition des esprits , Scipion se présenta aux Romains avec toutes les qualités qui peuvent acquérir l'estime & la faveur des hommes. Il étoit de grande naissance ; & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent naturel. Il avoit une grandeur de courage admirable : l'humeur douce & bienfaisante : l'esprit véhément en public , pour inspirer sa hardiesse & sa confiance ; poli & agréable dans les conversations particulières , pour le plaisir le plus délicat des amitiés : l'ame haute , mais réglée ; plus sensible à la gloire , qu'ambitieuse du pouvoir ; cherchant moins à se distinguer par la considération de l'autorité , ou par l'éclat de la fortune , que par la difficulté des entreprises , & par le mérite des actions. Ajoutez à tant de choses , que des succès heureux répondoient toujours à des desseins élevés : & pour ne laisser rien à désirer , il avoit persuadé les peuples qu'il n'entreprendoit rien sans le conseil , & n'agissoit jamais sans l'assistance des Dieux.

Il n'est pas étrange qu'un homme comme

celui que je dépeins, ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner; & ait détaché les esprits d'une République, pour qui on avoit déjà quelque dégoût: ainsi les volontés d'une personne si vertueuse furent préférées à des Loix, qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à Scipion, il exerçoit toute sorte d'humanité & de courtoisie; & quittant l'ancienne sévérité de la discipline, il commmandoit avec douceur à des troupes qui obéissoient avec affection.

* [Je sai bien qu'on attribue à sa facilité quelques Séditions qui arriverent dans son camp: mais, si je l'ose dire, c'étoit un malheur quasi nécessaire en ce temps-là. Ce fut un nouvel esprit dans la République, qui fit préjudice au gouvernement: sans ce nouvel esprit néanmoins toute la République étoit perdue, & Scipion seul se trouvoit capable de l'inspirer. Ce n'étoit pas assez de maintenir l'ordre parmi les citoyens, selon le génie de leurs anciens Législateurs; il falloit celui d'un Héros avec des vertus moins sévères, pour

* Ce passage & celui qu'on trouvera un peu plus bas, renfermés entre deux crochets, sont tirés du Manuscrit de M. de S. Evremond, qui étoit demeuré entre les mains de M. de Waller. J'en ai parlé dans une Note sur la *VIE de M. de S. Evremond*, vers la fin.

animer contre Annibal des soldats tous abatus , & leur donner la confiance de pouvoir vaincre. Les affaires de Rome étoient tellement désespérées , qu'il falloit des qualités héroïques , & l'opinion des choses divines pour les sauver. Il est sûr] que jamais Général des Romains n'avoit eu tant de capacité ni si bien agi : jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire : jamais la République n'avoit été si bien servie , mais par un autre esprit que celui de la République.

Fabius & Caton (1) s'aperçurent de ce changement , & n'oublièrent rien pour y apporter du remède. A la vérité , ils y mêlèrent le chagrin de leurs passions ; & l'envie qu'ils portoient à ce grand-homme , eut autant de part en leurs oppositions , que la jalousie de la liberté.

Ce qui est extraordinaire , c'est que le corromp-
 teur demeurait homme de bien parmi ceux qu'il corrompoit , & agissoit plus noblement que les personnes qui s'opposoient à la corruption. En effet , il rapportoit tout à la République , dont il détachoit les autres , & n'avoit de crimes , que celui de la servir avec les mêmes qualités dont il eût pu la ruiner.

J'avoue bien que dans les maximes d'un Gouvernement si jaloux , on pouvoit prendre avec raison quelque allarme. Une ame si éle-

(1) Le Censeur.

vée , est crue incapable de moderation : un desir de gloire si passionné , se distingue mal-aisément de l'ambition qui fait aspirer à la puissance. Une confiance si peu commune , n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot , les vertus des Héros sont suspectes dans les Citoyens. J'ose dire même , que cette opinion de commerce avec les Dieux , si utile aux Législateurs pour la fondation des Etats , sembloit d'une périlleuse consequence dans un particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions : ce qui servit de prétexte à la malice de ses envieux , comme de fondement à la précaution des personnes allarmées.

Voilà aussi-tôt un homme de bien suspect , & peu après un innocent accusé. Il pouvoit répondre , il pouvoit se justifier ; mais il y a une Innocence héroïque , aussi-bien qu'une valeur , si on peut parler de la sorte. La sienne négligea les formes où sont assujettis les innocens ordinaires ; & au lieu de répondre à ses Accusateurs , il fit rendre grâces aux Dieux de ses victoires , quand on lui demandoit compte de ses actions. Tout le peuple le suivit au Capitole , à la honte de ceux qui le poursuivoient : Et pour mieux justifier la sincérité de ses intentions , & la netteté de sa vertu , il donna

donna ses ressentimens au public , aimant mieux vivre loin de Rome par l'ingratitude de quelques Citoyens , que de s'en rendre le maître par l'injustice d'une usurpation. Tant de belles qualités ont obligé Tite-Live à faire son Héros d'un si grand-homme, & à lui donner une préférence délicate sur le reste des Romains.

S'il y en a eu qui ayent gagné plus de combats , & pris un plus grand nombre de villes ; ils n'ont pas défait Annibal , ni réduit Carthage : s'ils ont su commander aux autres comme lui , ils n'ont pas su se commander à eux-mêmes , & se posséder également dans l'agitation des affaires , & dans le repos d'une vie privée. Je laisse à disputer s'il a été le plus grand : mais si j'ose dire ce que Tite-live n'a fait qu'insinuer ; à tout prendre , ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la vertu des vieux Romains , mais cultivée & polie : il a eu la science & la capacité des derniers , sans aucun mélange de corruption.

Il faut avouer pourtant que ses actions ont été plus avantageuses à la République, que ses vertus. Le Peuple Romain les goûta trop , & se détacha des obligations du devoir , pour suivre les engagemens de la volonté.

L'humanité de Scipion ne laissa pas de produire de méchans effets avec le temps ; apprenant aux Généraux à se faire aimer. Comme

les choses dégénèrent toujours , un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance : & quand les vertus manquoient , pour gagner l'estime & l'amitié , on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet esprit particulier ; noble & glorieux dans ses commencemens , mais qui fit depuis les ambitieux & les avarés , les corrupteurs & les corrompus.

[Je dirai encore que n'eût été le charme des vertus de Scipion , l'esprit d'égalité , fier & indocile comme il étoit chez les vieux Romains , eût subsisté plus long-tems ; un Citoyen se fût moins appliqué à un autre , & cette application n'eût pas produit un assujettissement insensible , qui mène à la ruine de la Liberté : mais sans le charme de ces mêmes vertus , les Romains ne seroient jamais sortis de l'abattement où les avoit jettés la crainte d'Annibal ; & les mêmes qui sont devenus depuis les maîtres du Monde , auroient été peut-être assujettis aux Carthaginois.]

Ces premiers dégoûts de la République , eurent au moins cela d'honnête , qu'on ne se détacha de l'amour des Loix , que pour s'affectionner aux personnes vertueuses. Les Romains vinrent à regarder leurs Loix comme les sentimens de vieux Législateurs , qui ne doivent pas régler leur siècle ; & les senti-

mens de Scipion furent regardés comme des Loix vivantes & animées.

Pour Scipion , il tourna au service du public toute cette considération qu'on avoit pour sa personne : mais voulant adoucir l'austerité du devoir par le charme de la gloire , il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit ; à Rome particulièrement , où les Citoyens avoient paru criminels , quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau génie , qui succédoit au bien public , anima les Romains assez long-temps aux grandes choses , & les esprits s'y portoient avec je ne sai quoi de vif & d'industriel , qu'ils n'avoient pas eu auparavant : car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut : mais l'ambition & le désir de la gloire excitent beaucoup plus notre industrie , que cette première passion , toujours belle & noble , mais rarement fine & ingénieuse.

C'est à ce génie qu'on a dû la défaire d'Annibal , & la ruine de Carthage ; l'abaissement d'Antiochus , la conquête ou l'assujettissement de tous les Grecs : d'où l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la République pour sa grandeur , mais préjudiciable pour sa liberté.

Enfin , on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette estime ,

cette inclination si noble pour les hommes de vertu , sembla ridicule à des gens qui ne voulurent rien considérer qu'eux-mêmes. L'honneur commença de passer pour une chimere ; la gloire pour une vanité toute pure ; & chacun se rendit baslement intéressé , pensant devenir judicieusement solide.

Or le génie d'intérêt qui prit la place de celui de l'honneur , agit diversement chez les Romains , selon la diversité des esprits. Ceux qui eurent quelque chose de grand, voulurent acquérir du pouvoir : les ames basses se contenterent d'amasser du bien par toutes sortes de voies.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entiere , il y eut un passage de l'honneur à l'intérêt , où l'un & l'autre subsisterent dans la République , mais avec des égards différens. Il y avoit de l'honnêteté en certaines choses , & de l'infamie en d'autres.

Les esprits se corrompoient dans Rome aux affaires qui regardoient les Citoyens. L'intégrité devenoit plus rare tous les jours. On ne connoissoit presque plus de justice. L'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion , & les personnes considérables mettoient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les étrangers ; & les plus corrompus au dedans , se montroient jaloux de

la gloire du nom Romain au dehors.

Rien n'étoit plus injuste que les jugemens des Sénateurs ; rien de si sale que leur avarice. Cependant le Sénat s'attachoit avec scrupule à la conservation de la dignité ; & jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du peuple Romain ne fût violée.

Ce Sénat d'ailleurs si intéressé & si corrompu avec ses Citoyens , opinoit avec la même hauteur qu'auroit pû avoir Scipion, où il s'agissoit des ennemis. Dans le temps d'une grande corruption, il ne put souffrir le Traité honteux de Mancinus avec les Numantins ; (1) & ce misérable Consul fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains avec toute sorte d'ignominie. Graccus qui avoit eu

(1) Le Consul C. Hostilius Mancinus après avoir été défait plusieurs fois par les Numantins , se laissa renfermer dans son camp avec une armée de trente mille hommes , qu'il ne put sauver qu'en faisant un Traité avec les ennemis, qui n'avoient que quatre mille hommes, par lequel on convint qu'il y auroit désormais une alliance perpétuelle entre les Romains & les Numantins , & que ceux-ci jouiroient des mêmes droits & privilèges que les Romains. Le Sénat déclara ce Traité honteux à la République, & ordonna que Mancinus seroit renvoyé pieds & poings liés aux Numantins, pour en faire ce qu'ils jugeroient à propos ; mais ils ne voulurent point le recevoir. Voyez le SUPPLÉMENT du LV. & LVI. Livre de Tite-Live, par Freinssemius.

part à la paix ; étant Questeur dans l'armée de Mancinus , tâcha de la soutenir inutilement : son crédit n'y servit de rien ; son éloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par Graccus une des plus importantes affaires de la République , & peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis ; il ne sera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un homme fort considérable par sa naissance , par les avantages du corps , & par les qualités de l'esprit ; d'un génie opposé à celui du grand Scipion , dont Cornelia sa mere étoit sortie ; plus ambitieux du pouvoir qu'animé du desir de la gloire , si ce n'étoit de celle de l'éloquence , nécessaire à Rome pour se donner du crédit. Il avoit l'ame grande & haute ; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles , & à rappeler les vieilles , qu'à suivre solidement les établies. Son intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même : il est vrai qu'il ne procuroit guère celui des autres , sans y mêler la considération de quelque dessein. Avec cela l'amour du bien lui étoit assez naturelle ; la haine du mal encore davantage. Il avoit de la compassion pour les opprimés ; plus d'animosité contre les oppresseurs : en sorte que la passion prévalant sur la vertu , il haïssoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plusieurs grandes qualités le faisoient admirer chez les Romains : il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé : sa fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre ; & des vertus qui pouvoient être utiles à la République , devenoient autant de talens avantageux pour les factions.

Je ne vois ni délicatesse , ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat l'ont fait passer pour un furieux ; les partisans du peuple pour un véritable protecteur de la liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien , & qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'injustice ; mais l'opposition mettoit en désordre ses bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient , il poursuivoit par un esprit de faction ce qu'il avoit commencé par un sentiment de vertu. Voilà , ce me semble , quel étoit le génie de Graccus , qui fut émouvoir le peuple contre le Sénat. Il faut voir en quelle disposition étoit le peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'Etat ; le peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches , & particulièrement à celle des Sénateurs , qui par autorité , ou par d'autres méchantes voies , tiroient la commune de ses petites possessions. Des injures continuelles

avoient donc aliéné les esprits de la multitude : mais sans avoir encore de méchantes intentions , elle souffroit avec douleur la tyrannie ; & plus misérable que tumultueuse , attendoit plus qu'elle ne cherchoit à sortir d'une condition infortunée.

J'ai crû devoir faire la peinture du Sénat ; de Graccus & du peuple , avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la République.

On concevra donc le Sénat injuste , corrompu , mais couvrant les infamies au-dedans par quelque dignité aux affaires de dehors. On aura l'idée de Graccus , comme d'une personne qui avoit de grands talens , mais plus propre à ruiner absolument une République corrompue , qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage réformation. Pour le peuple , il n'étoit pas mal affectonné ; mais il ne savoit comment vivre dans sa misère , ni où s'occuper après la perte de ses terres.

AVERTISSEMENT.

A V E R T I S S E M E N T.

Monsieur de Saint - Evremond, comme on l'a remarqué dans sa VIE, ayant résolu de passer en Hollande en 1665. laissa ses papiers en garde à son bon ami M. W aller ; mais à son retour (1670.) il trouva que la plupart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres , & entr'autres les sept CHAPITRES suivans , avec l'affaire de Graccus contre le Sénat , qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer , & M. de Saint-Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire. Il ne nous en reste que les Sommaires. Les-voici.

C H A P I T R E I X.

Le génie du peuple Romain , quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors , comme il étoit déjà pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scavrus.

CHAPITRE X.

*Guerre conduite par Metellus ; son caractère.
Celui de Jugurta ; Orgueil de la Noblesse.*

CHAPITRE XI.

*Caractère de Marius , son arrogance. Génie du
peuple , & l'esprit de faction contre le Sénat.
Le peuple supérieur au Sénat. Sa licence.*

CHAPITRE XII.

*Caractère de Sylla , qui relève le Sénat , &
opprime le peuple. Quelque chose de Pom-
pée & de Sertorius.*

CHAPITRE XIII.

*Etat de Rome , & le génie des Romains dans
la conspiration de Catilina. Son caractère.
Le caractère de Clodius ; & le bannissement
de Cicéron , avec son caractère.*

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du gouvernement entre Pompée, César & Crassus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la guerre civile entre Pompée & César. Leur caractère. Ce que le Sénat étoit à Pompée, & le peuple à César. Les sentimens du premier touchant la République, & l'établissement de son pouvoir au-delà de la liberté. L'esprit de César allant par degrés au dessein de la domination.

CHAPITRE XVI.

D'Auguste, de son Gouvernement, & de son génie.

JE ne parlerai point des commencemens de la vie d'Auguste ; ils ont été trop funestes : je prétens le considérer depuis qu'il fut parvenu à l'Empire. Et à mon avis, jamais gouvernement n'a mérité de plus particulières observations que le sien.

G ij

Après la tyrannie du Triumvirat, & la désolation qu'avoit apporté la guerre civile, il voulut enfin gouverner par la raison un peuple assujetti par la force ; & dégoûté d'une violence, où l'avoit peut-être jetté la nécessité de ses affaires, il fut établir une heureuse sujétion, plus éloignée de la servitude, que de l'ancienne liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du commandement dans la rigueur de l'obéissance ; qui n'ont de plaisir du service qu'on leur rend, que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce raffinement de domination a été à un point de délicatesse sous quelque Empereur ; qu'il n'étoit pas permis aux sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une disgrâce que l'on recevoit sans peine, un bannissement où l'on s'accommodoit avec facilité, une soumission aisée, en quoi que ce fût, faisoit le dégoût du Prince. Pour obéir à son gré, il falloit obéir malgré soi. Mais il falloit aussi être bien juste dans la répugnance ; car celle qui osoit se produire avec éclat, excitoit le dépit & la colère : en sorte que les misérables Romains ne savoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement. Il a cru que pour bien disposer des hommes, il falloit gagner les esprits, avant que d'exiger

DE SAINTEVREMOND. 77

les devoirs ; & il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres , qu'ils songeoient moins à l'obligation qu'ils avoient de les suivre , qu'à l'avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands soins qu'il eut toujours , fut de bien faire goûter aux Romains le bonheur du gouvernement , & de leur rendre , autant qu'il put , la domination insensible. Il rejetta jusqu'aux noms qui pouvoient déplaire , & sur toutes choses , la qualité de DICTATEUR , détestée dans Sylla , & odieuse en César même (1). La plupart des gens qui s'élèvent , prennent de nouveaux titres , pour autoriser un nouveau pouvoir : il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus , & des dignités ordinaires. Il se fit appeller EMPEREUR de temps en temps , pour conserver son autorité sur les Légions : il se fit créer *Tribun* , pour disposer du Peuple ; *Prince du Sénat* , pour le gouverner : mais quand il réunit en sa personne tant de pouvoirs différens , il se chargea aussi de divers soins , & il devint l'homme des Armées , du Peuple & du Sénat , quand il s'en rendit le maître ; encore n'usa-t-il de son pouvoir , que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses.

(1) *Non Regno tamen , neque dictatura , sed Principis nomine constitutam Rempublicam Mari Oceana , aut omnibus longinquis septum imperium. C. CORNELIUS TACITUS , Annalium Lib. I. cap. 9.*

G ii.

Il remit le Peuple dans ses droits, & ne retrancha que les brigues aux élections des Magistrats. Il rendit au Sénat son ancienne splendeur, après en avoir banni la corruption; car il se contenta d'une puissance tempérée, qui ne lui laissoit pas la liberté de faire le mal: mais il la voulut absolue, quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de bien faire.

Ainsi, le Peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux; le Sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer; rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon ordre, il se trouva agité de différentes pensées, & consulta long-temps en lui-même, s'il devoit garder l'Empire, ou rendre au Peuple sa première liberté. Les exemples de Sylla & de César, quoique differens, faisoient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment. Il considéroit que Sylla, qui avoit quitté volontairement la Dictature, avoit eu une mort paisible au milieu de ses ennemis; & que César pour l'avoir gardée, avoit été assassiné par ses meilleurs amis qui en faisoient gloire.

Je sai que ces matieres-ci ne souffrent guère les vers; mais on peut alleguer ceux de CORNEILLE sur les Romains, puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;
 Le grand César mon pere en a joui de même ;
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé ,
 Que l'un s'en est démis , & l'autre l'a gardé .
 Mais l'un cruel , barbare , est mort aimé , tranquille ,
 Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville :
 L'autre , tout débonnaire , au milieu du Sénat ,
 A vû trancher ses jours par un assassinat. (1)

Combattu d'une incertitude si fâcheuse , il découvrit l'agitation de son ame à ses deux amis principaux , Agrippa & Mécénas. Agrippa , qui lui avoit acquis l'Empire par sa valeur , lui conseilla , par modération , de le quitter ; si ce n'est peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées , & que pour se trouver plus grand homme de guerre que n'étoit Auguste , il ait attendu les principaux emplois de la République , quand elle seroit rétablie.

Pour Mécénas , qui n'avoit eu aucune part aux victoires , il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la considération du Public , qui ne pouvoit plus , disoit-il , se passer d'Auguste. Mais quoique cela pût être en quelque sorte , il suivit en effet son inclination pour la personne du Prince , & ses propres intérêts.

(1) CINNA ACT. II. Sc. I.

G iiii

Mécénas étoit homme de bien ; de ces gens de bien néanmoins doux , tendres , plus sensibles aux agrémens de la vie , que touchés de ces fortes vertus , qu'on estimoit dans la République. Il étoit spirituel , mais voluptueux , voyant toutes choses avec beaucoup de lumière , & en jugeant sainement , mais plus capable de les conseiller que de les faire. Ainsi , se trouvant foible , paresseux , & purement homme de cabinet , il esperoit de la délicatesse avec un Empereur délicat , ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple Romain , où il eût fallu se pousser par ses propres moyens , & agir fortement par lui-même.

Pour revenir des personnes à la chose , l'Empire fut retenu par son conseil : & la résolution de le garder étant prise , Auguste ne laissa pas d'offrir au Sénat de s'en démettre. Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande modération ; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'offre : mais tous s'accorderent véritablement en ce point , de refuser l'ancienne liberté. Vous eussiez dit que c'étoit une contestation de civilités , qui aboutirent à une satisfaction commune ; car Auguste gouverna l'Empire par le Sénat , & le Sénat ne se gouverna que par Auguste.

Un gouvernement si temperé plut à tout le monde ; & le Prince ne suivit pas moins en cela son intérêt , que son humeur mode-

DE SAINT-EVREMOND. 81

rée : car enfin on passe malaisément de la liberté à la servitude ; & il pouvoit se tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût , à un Peuple libre.

De plus , le funeste exemple de César l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes différentes , pour éviter une même fin. Le grand Jule , né , pour ainsi dire , dans une faction opposée au Sénat , eut toujours une envie secrète de l'opprimer ; & l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la guerre civile , il en prit une aversion nouvelle pour le corps ; quoiqu'il eût beaucoup de douceur & de clemence pour les Sénateurs en particulier. Depuis son retour à Rome , comme il se vit assuré du Peuple & des Légions , il comprit le Sénat pour peu de chose , & le traita même insolemment en quelques occasions ; tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande fortune ! Or il est certain que ce mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens , & fit naître , ou du moins avancer la Conspiration qui le perdit.

Auguste , un des plus avisés Princes du monde , ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire ; & à peine se fut-il acquis l'Empire par les Légions , qu'il songea à le gouverner par le Sénat. Il connoissoit la violence des gens de guerre , & le tumulte des peuples ; les uns & les autres lui paroissant

plus propres à être employés dans une occasion présente, qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le gouvernement sur le Sénat, comme sur le corps le mieux ordonné, & le plus capable de sagesse & de justice : mais en même-temps ; il s'assura le Peuple & les Légions par des bienfaits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit ; & Auguste trouva dans sa modération la sûreté de sa personne & de sa puissance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire ; n'y ayant rien de si heureux dans la vie, que de pouvoir suivre honnêtement son inclination & son intérêt.

Je ne veux pas excuser ses commencemens : mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat, il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssoit naturellement l'humeur cruelle de Marius, de Sylla ; & de leurs semblables. Il haïssoit ces ames fières, qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les maîtres, s'il ne font sentir leur pouvoir ; qui mettent la grandeur à être crains, & le bonheur de leur condition à faire, quand il leur plaît, des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un honnête-homme se fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres ; & il ne fut jamais si content, que lorsqu'il se vit en état de faire le bien selon

son inclination , après avoir fait le mal contre son gré. Il alloit toujours au bien des affaires : mais il vouloit que les affaires allassent au bien des hommes , & considéroit dans les entreprises beaucoup moins la gloire , que l'utilité. Durant son gouvernement , aucune guerre ne fut négligée , qui pût être utile ; & on laissa pour les Héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui le fit accommoder avec les Parthes , & renoncer au projet que faisoit César , quand il fut assassiné : c'est ce qui fit rejeter la proposition de certaine guerre en Allemagne , où il ne voyoit pas un véritable intérêt : c'est ce qui lui fit donner des bornes à l'Empire , quelque interprétation qu'ait donné Tacite à un si sage dessein (1). Enfin , il se laissa peu aller à l'opinion , au bruit , à la vanité. Il estima la réputation solide , qui rend la vie des hommes plus douce & plus sûre

Il est bien vrai qu'Auguste n'avoit qu'un talent médiocre pour la guerre ; & pour louer sa sagesse & sa capacité , il ne faut pas louer sa vertu en toutes choses.

Hirtius & Panfa conduisirent la première

(1) *Addideratque*, dit Tacite, parlant d'un Mémoire qu'Auguste avoit laissé écrit de sa propre main, *consilium coercendi intra terminos imperii, incertum metu an per invidiam*. ANNALIUM Lib. I. cap. II.

guerre contre Antoine (1), dont Auguste seul profita. Il acquit peu de gloire dans celle, de Brutus, qui fut conduite & achevée par Antoine. La perte d'Antoine fut un effet de sa passion pour Cléopâtre, & de la valeur d'Agrippa. Auguste eut peu de part aux Combats, & gagna l'Empire. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé en plusieurs occasions, & qu'il n'ait été blessé même en quelqu'un des mais avec plus de succès pour les affaires, que de gloire pour sa personne. Aussi la dixième Légion, un peu insolente par la haute estime qu'avoit eu pour elle le grand César, ne pouvoit goûter le neveu, toutes les fois qu'elle se souvenoit de l'oncle : d'où il arriva qu'elle fut cassée avec tout son mérite, pour l'avoir méprisé une fois en sa présence.

Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la guerre admirablement pour son intérêt & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a su donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en Egypte, en Espagne dans les Gaules, en Allemagne, dans l'Orient. Mais, en-

(1) Marc-Antoine, qui assiégoit Brutus, l'un des assassins de J. César dans Modène. Antoine fut défait devant cette Ville; mais les deux Consuls Hirtius & Pansa y périrent. Tout cela contribua beaucoup à l'élévation d'Auguste, qu'on appelloit alors *Octavius César*.

fin, on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à son véritable génie; & quoiqu'il triomphât avec l'applaudissement de tout le monde, on ne laissoit pas de connoître que ses Lieutenans avoient vaincu. Il eût passé pour un grand Capitaine du temps de ces Empereurs, qui, par leur peu de vertu, ou par une fausse grandeur, n'osoient prendre, ou tenoient au dessous d'eux, le commandement des armées. Etant venu dans un siècle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres exploits, & succédant particulièrement à César qui se devoit tout; il lui fut désavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le Gouvernement, où le Sénat ne faisoit rien de bon ni de sage, qu'Auguste ne l'eût inspiré. Le bien de l'Etat étoit toujours sa première pensée: & il n'entendoit pas par *le bien de l'Etat*, un nom vain & chimérique, mais le véritable intérêt de ceux qui le composoient. Le sien le premier; (car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au soin du public, si on n'y trouve ses avantages,) & celui des autres, qu'il ne crut jamais être séparé du sien.

Les personnes du plus grand service avoient la première considération; & le mérite avança sous lui, ceux qu'il eût ruiné sous ses suc-

cesseurs , où le crime étoit moins dangereux que la vertu. Agrippa n'avoit pas tant de part en sa confiance que Mécénas ; mais ses grandes qualités le rendirent bien plus considérable : & l'étant devenu à un point dans Rome , qu'Auguste se trouvoit obligé de s'en défaire ; ou de l'acquiescer tout-à-fait , il aima mieux lui donner sa fille , quelque peu de naissance qu'il eût , que d'écouter les inspirations de la jalousie. Quant à Mécénas , comme il étoit plus agréable , & plus homme de cabinet ; aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs & dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses Courtisans , & ne fut pas fâché que ces Romains , autrefois si libres , voulussent profiter de ses bonnes grâces. Ainsi l'on s'étudia à lui plaire , & le soin de la Cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le mérite qui se rapportoit à l'Etat , étoit préféré à celui qu'on s'acqueroit par l'attachement à sa Personne : ce qu'il établissoit lui-même par ses discours , ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû , mais toujours de ce qu'il devoit à la République.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme , où des actions particulières ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la conduite. Il défendit un jour un de ses Amis , accusé

d'un crime horrible (1) ; & apparemment il le sauva par sa seule considération. Ce ne fut pas sans choquer tous les gens de bien ; mais il eut tant de modération à garder les formes , & à souffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement , qu'il en regagna les esprits : & les mêmes qui s'étoient scandalisés , revenus de leur indignation , excusèrent ce qu'il y a d'injuste à protéger un méchant homme , par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un ami.

Les Gens de Lettres eurent part à sa familiarité ; Tite-Live entr'autres , Virgile , & Horace : par où l'on peut voir la bonté de son jugement , aussi-bien pour les ouvrages , que pour les affaires. Il aimoit le goût exquis de son siècle , dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un esprit faux ; & dont les méchans connoisseurs font le mérite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des gens délicats , il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés ; & son opinion étoit , qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le bon sens des autres par sa raison , que de faire recevoir ses caprices par autorité.

(1) Nonius Asprenas , accusé d'avoir empoisonné 130. personnes avec un seul plat. Voyez PLINÉ , *Hist. N. Lib. XXXV. cap. 12.* & SUETONE , *in Augusto* , cap. 56.

Outre l'honneur de son jugement, dont il fut jaloux, il croyoit encore qu'un bienfait désapprouvé n'étoit grace que pour un seul, & injure pour plusieurs : que la disgrâce d'un honnête homme, au contraire, étoit ressentie de tous les honnêtes gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, & l'alarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un discernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des personnes les plus élevées, sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur vertu.

La liberté des sentimens ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les hommes y ont leurs droits : que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du Prince, & une infidélité de ne pas bien user de sa confiance : mais que les affaires devenues publiques, appartenoint, malgré qu'on en eût, au jugement du public ; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, & ne pas prétendre de le pouvoir empêcher, quand les actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur, que Tite-Live osa écrire si hardiment la guerre de César & de Pompée, sans qu'il en ait été moins bien avec lui. Cremutius Cordus lui récita son histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir nommer Brutus & Cassius *les derniers des Romains*. Louange funeste à
Cremutius

Cremutius sous Tibere , dont on lui fit , dit Tacite , un crime inouï jusqu'alors , & qui lui coûta la vie. (1) Mécénas lui avoit donné un conseil particulier encore , mais d'un usage plus difficile ; c'étoit » de ne se piquer » jamais de ce qu'on diroit contre lui.

» Si ce qu'on dit de nous est vrai , ajoutoit » Mécénas , c'est plutôt à nous de nous corriger , qu'aux autres de se contraindre. Si » ce qu'on dit est faux , aussi-tôt que nous » nous en piquons , nous le ferons croire » véritable. Le mépris de tels discours les dé- » crédite , & en ôte le plaisir à ceux qui les » font. Si vous y êtes plus sensible que vous » ne devez , il dépend du plus misérable ennemi , du plus chétif envieux , de troubler » le repos de votre vie , & tout votre pouvoir ne sauroit vous défendre de votre chagrin.

Auguste alla plus loin en certaines choses , & demeura fort au-dessous en quelques au-

(1) *Titus-Livius eloquentia ac fidei præclarus in primis , Cn. Pompeium tantis laudibus tulit , ut Pompeianum eum Augustus appellaret ; neque id amicitiarum officit Cremutius Cordus postulat , novo ac tunc primum audito crimine , quod editis Annalibus , laudatoque M. Bruto , C. Cassium Romanorum ultimum dixisset. TACITUS ; Annal. Lib. IV. cap. 34. Objectum & Historico (Crematio Cordo) quod Brutum Cassiumque ultimos Romanorum dixisset. SÆTONIUS , in Tiberio , cap. 61.*

tres. Je voi des injures oubliées, je le voi si hardi dans sa clémence, qu'il ose pardonner une conspiration non-seulement véritable, mais toute prête à s'exécuter. (1)

Cependant quelque vertueux que soient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique. Rien n'étoit si dangereux que de parler des Amours de Julie, si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. Ovide en fut chassé sans retour; & ce qui me paroît extraordinaire, le mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguste, c'étoit une chose naturelle; mais que le pauvre Agrippa ait eu à souffrir le chagrin de son beau-pere, & les débauches de sa femme en même-temps, c'est une affaire bizarre, & le dernier malheur de la condition d'un mari.

Il faut avouer que la famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'Empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa Maison; & il s'y portoit plus en simple personne privée, qu'en grand homme; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre; (ce qui véritablement n'est pas aisé,) ni du moins se mettre l'esprit en repos. Après

(1) La Conspiration de Cinna.

s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre ; & si Julie le chagrina tant qu'elle vécut, Livie fut le posséder si bien dans le déclin de son âge, que l'adoption de Tibere fut plutôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'Empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de Tibere, & les desseins de Livie : mais il n'avoit pas la force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûe saine, qui ne le portoit à rien, sa femme laissoit là son entendement avec des lumières inutiles, & se rendoit maîtresse de sa volonté. C'est ce qui a trompé Tacite, à mon vis, dans ce raffinement malicieux qu'il donne à Auguste. (1) Il savoit que le naturel de Tibere ne lui étoit pas inconnu ; & pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une chose si importante contre son propre sentiment, il a mis du dessein & du mystère, où il n'y a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du domestique, revenons au général. Il rendit le monde heu-

(1) *Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ cura successorem adscitum : sed quoniam adrogantiam, sævitiamque ejus introspererit, comparatione deterri-
ma sibi gloriam quæsiuisse.* ANNAL. Lib. I. cap. 10.
Vide etiam SUETONIUM in Tiberio, cap. 21.

reux , & il fut heureux dans le monde. Il n'eût rien à souhaiter du public, ni le public de lui : & considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire , & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur , je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison ; qu'il ne devoit jamais naître , ou jamais ne mourir. (1)

Il mourut enfin , regretté de tous les hommes ; moins grand , sans comparaison , que César , mais d'un esprit plus réglé : ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'armée de César , & plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste.

Pour les Romains , ils n'avoient rien de si élevé que dans le temps de la République , ni pour la grandeur du génie , ni pour la force de l'âme ; mais quelque chose de plus socia-

(1) *Igitur mortuum (Augustum) seu necatum , multis novisque honoribus Senatus censuit decorandum. Nam præter id quod antea PATREM PATRIÆ dixerat , templum in Romæ , quam per urbes celeberrimas ei consecravit , cunctis vulgo jactantibus , UTINAM AUT NON NASCERETUR , AUT NON MORERETUR. Alterum pessimi incepti exitus præclari alterum. DE VITA ET MORIBUS Imperatorum Romanorum , Excerpta ex Libris Sexti Aurelii Victoris , à Cæsare Augusto usque ad Theodosium Imperatorem : cap. I. §. 28. 29. On a dit la même chose de l'Empereur Sévère. Voyez Aurelius Victor , DE CÆSARIBUS , cap. xx. in Septimio Severo : & Ælii Spartiani , SEVERUS.*

DE SAINT-EVREMOND. 93

ble. Après tous les maux qu'on avoit soufferts, on fut bien aise de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût. Il n'y avoit plus assez de vertu pour soutenir la liberté; on eût eu honte d'une entière sujétion: & à la réserve de ces ames fières, que rien ne put contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agréable domination.

CHAPITRE XVII.

De Tibère, & de son Génie.

COMME il y a peu de Révolutions où l'on en demeure à des termes si modérés, un état heureux & honnête se changea bien-tôt en une misérable & indigne condition. La vertu Romaine s'étoit adoucie après la mort de Brutus & de Cassius, qui en soutenoient la fierté. Depuis la perte d'Antoine, ce fut un agrément quasi général pour la conduite d'Auguste, & une complaisance égale pour sa personne. A l'avènement de Tibère, cette complaisance se tourna en bassesse & en adulation. On peut dire que ce Prince, naturellement irrésolu, n'auroit pris qu'une autorité bien médiocre: mais les Ro-

ains, plus disposés à servir, que Tibere à commander, lui portèrent eux-mêmes leur servitude, quand à peine il osoit espérer leur sujétion. Voilà quel fut alors le Génie du Peuple Romain.

Il faut maintenant parler de celui de Tibere, & faire voir l'esprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire. Son dessein le plus caché, mais le mieux suivi, fut de changer toutes les maximes d'Auguste. Celui-ci devenu Empereur, donnoit au bien général toutes ses pensées. D'une politique si juste & si prudente, Tibere fit une science de Cabinet, où étoit renfermé un faux & mystérieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'Etat; & presque toujours opposé au bien public.

Le bon-sens, la capacité, le secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes & les mauvaises actions par elles-mêmes; tout étoit pris selon les délicates intentions de l'Empereur, ou se jugeoit par le raffinement de quelque spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut Germanicus d'appaiser les Légions, fut d'un service fort avantageux, & peu de temps agréable. Quand le danger fut passé, on fit réflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit su les y remettre. En vain il fut fidèle à Tibere, sa modération à refuser l'Empire, ne le fit pas

trouver innocent. On le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert ; & tant d'artifices furent employés à sa perte , qu'on se défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéir , mais qui méritoit de commander. Il périt , ce Germanicus , si cher aux Romains , dans une armée , où il eut moins à craindre les ennemis de l'Empire , qu'un Empereur , qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste politique : le même esprit régnoit généralement en toutes choses. Les emplois éloignés étoient des exils mystérieux : les charges , les gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus , ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin , le bien du service n'entroit plus en aucune considération ; car , dans la vérité , les armées avoient plutôt des pros crits que des Généraux ; & les Provinces , des bannis que des Gouverneurs. A Rome , où les Loix avoient toujours été si religieusement gardées , & avec tant de formes , tout se faisoit alors par la jalousie de ce mystérieux Cabinet.

Quand un homme d'un mérite considérable témoignoit de la passion pour la gloire de l'Empire , Tibere soupçonnoit aussitôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir. S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la liberté , il passoit pour un esprit dangereux ,

qui vouloit rétablir la République. Louer Brutus & Cassius, étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter Auguste, une offense secrète ; qu'on pardonnoit d'autant moins, qu'on n'osoit s'en plaindre ; car Tibere le louoit toujours en public, & lui faisoit décerner des honneurs divins ; qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvemens humains n'étoient pas permis ; & une tendresse témoignée pour la mémoire de cet Empereur, se prenoit pour une accusation détournée contre le gouvernement, ou pour une mauvaise volonté contre la personne du Prince.

Jusqu'ici vous avez vu des crimes inspirés par la jalousie d'une fausse politique ; présentement c'est la cruauté ouverte, & la Tyrannie déclarée. On ne se contente pas de quitter les bonnes maximes, on abolit les meilleures Loix, & on en fait une infinité de nouvelles, qui regardent en apparence le salut de l'Empereur, mais dans la vérité, la perte des gens de bien qui restoient à Rome. Tout est crime de Leze-Majesté. On punissoit autrefois une véritable conspiration ; on punit ici une parole innocente malicieusement expliquée. Les plaintes qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs misères ; les larmes, ces expressions naturelles de nos douleurs ; les soupirs qui nous échappent malgré nous ; les simples regards, devenoient

venoit funestes. La naïveté du discours exprimait de méchans desseins : la discrétion du silence cachoit de méchantes intentions. On observoit la joie comme une espérance conçue de la mort du Prince : la tristesse étoit remarquée comme un chagrin de sa prospérité , ou un ennui de sa vie. Au milieu de ces dangers , si le péril de l'oppression vous donnoit quelque mouvement de crainte , on prenoit votre appréhension pour le témoignage d'une conscience effrayée , qui se trahissant elle-même , découvroit ce que vous alliez faire , ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du courage & de la fermeté , on vous craignoit comme un audacieux , capable de tout entreprendre. Parler , se taire , se réjouir , s'affliger , avoir de la peur , ou de l'assurance , tout étoit crime , & attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi , les soupçons d'autrui vous rendoient coupables. Ce n'étoit pas assez d'essuyer la corruption des accusateurs , les faux rapports des espions , les suppositions de quelque délateur infame ; vous aviez à redouter l'imagination de l'Empereur : & quand vous pensiez être à couvert par l'innocence , non seulement de vos actions , mais de vos pensées , vous périssiez par la malice de ses conjectures. Pour ne pousser pas la chose plus avant , il y avoit beaucoup de mérite à être homme de bien ;

car il y avoit beaucoup de danger à l'être. La vertu qui osoit paroître, étoit infailliblement perdue; & celle qu'on pouvoit deviner, n'étoit jamais assurée. Comme on n'est pas exempt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, Tibere ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses cruautés. Séjan, qui s'avança dans ses bonnes grâces par des voies aussi injustes que les siennes, ce grand favori, las d'honneurs & de biens, qui le laissoient toujours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute sujétion, & n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son maître. Instruit des maximes de l'Empereur, & devenu savant en son art, il lui enleve ses enfans par le poison; & il étoit sur le point de se défaire de lui, quand ce Prince revenu de son aveuglement, comme par miracle, garantit ses jours malheureux, & fait périr ce grand confident qui le vouloit perdre. Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant: il vécut odieux à tout le monde, & importun à lui-même; ennemi de la vie d'autrui, & de la sienne. Enfin il mourut à la grande joie des Romains, n'ayant pu échapper à l'impatience d'un successeur, qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réflexion sur la différence qu'il y a eu de la République à l'Em-

DE SAINT-EVRÉMOND. 99

pire ; & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre sous les Empereurs que sous les Consuls , si les maximes d'Auguste eussent été suivies. Rome ne fut pas si heureuse. La politique de Tibere fut embrassée de la plupart de ses successeurs , qui mirent l'honneur de leur règne , non pas à mieux gouverner l'Empire , mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment, Auguste fut moins estimé , pour avoir su rendre les Romains heureux , que Tibere , pour les avoir fait impunément misérables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'insuffisance ou de la foiblesse à garder les Loix ; & tantôt l'art de les éluder faisoit le secret de la Politique , tantôt la violence de les rompre paroissoit une véritable hauteur & une digne autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les étrangers : la puissance de l'Empereur se faisoit sentir aux naturels , & les Romains opprimés tinrent lieu de Nations assujetties. Enfin les Caligules , les Nérons , les Domitiens poussèrent la domination au-delà de toutes bornes ; & quoique les droits des Empereurs fussent au-dessus de ceux des Rois , ils se portèrent à des violences où n'auroit pas voulu aller Tarquin même.

• Les Romains, de leur côté , devinrent également funestes aux Empereurs ; car passant de la servitude à la fureur , ils en massacrèrent quel-

ques-uns , & s'attribuerent un pouvoir injuste & violent d'en ôter & d'en établir à leur fantaisie. Ainsi les liens du gouvernement furent rompus , & les devoirs de la société venant à manquer , on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéissoient , ou à la perte de ceux qui devoient commander. Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs , & à la brutale violence des gens de guerre : mais si on veut remonter jusqu'à la première cause , on trouvera que ce méchant naturel étoit autorisé par l'exemple de Tibere ; & le gouvernement établi sur les maximes qu'il avoit laissées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justesse des regles , les plus déreglés ne suivent pas éternellement le désordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoute pour le moins une politique à son tempérament. Ceux même qui font toutes choses sans y penser , y reviennent par réflexion quand elles sont faites , & appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvemens de la nature. Mais que les Empereurs aient agi par naturel , par politique, ou par tous les deux ensemble ; je maintiens que Tibere a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon , & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

• Auguste , qui avoit des lumieres pures &

déliçates ; connu admirablement le génie de son temps , & n'eut pas peine à changer un assujettissement volontaire aux chefs de parti , en véritable sujétion. Tibère plein de ruses & de fineses , mais d'un faux discernement , se méprit à connoître la disposition des esprits. Il crut avoir affaire à ces vieux Romains amoureux de la liberté , & incapables de souffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à servir ; les moins soumis étoient disposés à l'obéissance. Ce mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos ; car il est à remarquer qu'un Prince si soupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan , qui lui faisoit craindre tous les autres. Avec ces fausses mesures , la cruauté augmentoit tous les jours ; & comme celui qui offense est le premier à haïr , les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisoit. Enfin , il agit ouvertement , & les traita comme ses ennemis , parce qu'il leur avoit donné sujet de l'être.

L'esprit de docilité qui régnoit alors , faisoit endurer paisiblement la tyrannie. On souffrit la brutalité de Caligula avec une soumission pareille ; car sa mort est un fait particulier où le Sénat , le Peuple ni les Légions n'eurent aucune part. On souffrit la stupidité dangereuse de Claudius , & l'insolence de Messa-

line. On souffrit la fureur de Néron , jusqu'à ce que la patience étant épuisée , il se fit une révolution dans les esprits.

Aussi-tôt on conspira contre sa personne. Des conspirations particulieres on vint à la révolte des Légions : de la révolte des Légions à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pû rétablir la liberté ; mais déjà accoutumé aux Empereurs , il se contenta de disposer de l'Empire. Les Cohortes Prétoriennes en voulurent disposer elles-mêmes , & les Légions des Provinces ne pûrent leur céder cet avantage. La division se mêla parmi celles-ci ; les unes nommant un Empereur , les autres un autre. Ce ne furent que massacres , que guerres civiles ; & jamais les esprits ne se trouverent dans leur véritable situation , si vous en exceptez le règne de quelques Princes , qui furent réunir des intérêts que la fausse habileté de Tibere avoit divisés pour le malheur commun des Empereurs & de l'Empire.

J U G E M E N T S U R C E S A R E T S U R A L E X A N D R E.

A M O N S I E U R * * *.

C'EST un consentement presque universel, qu'Alexandre & César ont été les plus grands-hommes du monde; & tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont crû faire assez pour les Conquérans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur réputation & leur gloire. Plutarque, après avoir examiné leur naturel, leurs actions, leur fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. Montagne, plus hardi, se déclare pour le premier; & depuis que les Versions de Vaugelas & d'Ablancourt ont fait ces Héros de toutes nos conversations (1), chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur vie avec autant de curiosité que personne: je ne me-

(1) Vaugelas a traduit la VIE d'ALEXANDRE écrite par Quinte-Curce; & d'Ablancourt les COMMENTAIRES DE CÉSAR.

donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense ; vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport & la différence que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes naissances. Alexandre, fils d'un Roi considérable ; César, d'une des premières maisons de cette République, dont les citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il semble que les Dieux ayent voulu donner à connoître la grandeur future d'Alexandre ; par le songe d'Olympias, & par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance ; ses larmes jalouses de la gloire de son pere ; le jugement de Philippe, qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le sien, appuyerent l'avertissement des Dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en César. Sylla trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, plusieurs Marius. César songea qu'il avoit couché avec sa mere ; & les Devins expliquèrent que la Terre, mere commune des hommes, se verroit soumise à sa puissance. On le vit pleurer en regardant la statue d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait à un âge, où ce Conquérant s'étoit rendu maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une passion,

commune : mais Alexandre , ambitieux par-tout , étoit piqué d'une jalousie de supériorité en ses études ; & avoit pour but principal dans les Sciences , d'être plus savant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignoit d'Aristote , d'avoir publié des connoissances secrètes , qui ne devoient être que pour lui seulement ; & il avoue qu'il n'aspire pas moins à s'élever au dessus des hommes par les Lettres , que par les armes. Comme il avoit l'esprit curieux & passionné , il se plut à la découverte des choses cachées , & fut touché particulièrement de la Poësie. Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour Homere ne soit connue , & qui ne sache qu'en faveur de Pindare , les maisons de ses descendans furent conservées , dans la ruine de Thebes , & la désolation générale de ses citoyens.

L'esprit de César , un peu moins vaste ; ramena les Sciences à son usage ; & il semble n'avoir aimé les Lettres que pour son utilité. Dans la Philosophie d'Epicure , qu'il préfera à toutes les autres , il s'attacha principalement à ce qui regarde l'homme. Mais il paroît que l'Eloquence eut ses premiers soins ; sachant qu'elle étoit nécessaire dans la République ; pour arriver aux plus grandes choses. Il harangua aux Rostres (1) , à la mort de sa tante Julia , avec beaucoup d'applaudissement. Il ac-

(1) La Tribune aux Harangues.

cusa Dolabella; & fit ensuite cette Oraison si adroite & si délicate, pour sauver la vie aux prisonniers de la conjuration de Catilina.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'Alexandre, que certains Dits spirituels d'un tour admirable, qui nous laissent une impression égale de la grandeur de son ame, & de la vivacité de son esprit.

Mais la plus grande différence que je trouve dans leurs sentimens, est sur le sujet de la Religion. Alexandre fut dévot jusqu'à la superstition, se laissant posséder par les Devins & par les Oracles: ce qu'on peut attribuer, outre son naturel, à la lecture ordinaire des Poètes, qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux, & composoient toute la Théologie de ces temps-là. Quant à César, soit par son tempérament, soit pour avoir suivi les opinions d'Epicure; il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des Dieux en cette vie, & se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Lucain le représente au siège de Marseille, la hache à la main, dans un bois sacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les soldats, saisis d'une secrète horreur de religion, par des paroles assez impies (1). Saluste lui fait dire que

(1) Voici les vers de LUCAIN; Livre III, vers 432. 439.

Implicitas magno Caesar terrore cohortes

la Mort est la fin de tous les maux ; qu'au delà il ne reste ni souci , ni sentiment pour la joie (1).

Mais comme les hommes , quelques grands qu'ils soient , comparés les uns aux autres , sont toujours foibles , défectueux , contraires à eux-mêmes , sujets à l'erreur ou à l'ignorance ; César fut troublé d'un songe , qui lui

*Ut vidit , primus raptam librare bipennem
Ausus , & aëriam ferro proscindere quercum ;
Effatur merso violata in robora ferro :
Jam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam ;
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis
Imperiiis non sublato securo pavore
Turba , sed expensa Superiorum & Caesaris iræ*

C'est-à-dire , selon la Traduction de BREUVEUF :

Il querelle leur crainte , il frémit de courroux ;
Et , le fer à la main , porte les premiers coups.
Quittez , quittez , dit-il , l'effroi qui vous maîtrise ;
Si ces bois sont sacrés , c'est moi qui les méprise :
Seul , j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux
Et seul , je prens sur moi tout le courroux des
Dieux.

(1) *In luctu atque miseriis mortem ærumnarum
requiem , non cruciatum esse , eam cuncta mortalium
mala dissolvere ; ultra neque curæ neque gaudii lo-
cum esse.* DE CONJURATIONE CATILINÆ , cap. 51.

prédisoit l'Empire , & se moqua de celui de sa femme , qui l'avertissoit de sa mort. Sa vie répondit assez à sa créance. Véritablement il fut modéré en des plaisirs indifférens ; mais il ne se dénia rien des voluptés qu'il touchoient. C'est ce qui fit faire à Catulle tant d'Epigrammes contre lui , & d'où vint à la fin , ce bon mot , que César étoit *la femme de tous les maris , & le mari de toutes les femmes*.

Alexandre eut en cela beaucoup de modération : il ne fut pourtant pas insensible. Barzine , & Roxanne lui donnerent de l'amour ; & il n'eut pas tant de continence , qu'il ne s'accoutumât enfin à Bagoas , à qui Darius s'étoit accoutumé auparavant (1).

Le plaisir du Repas , si cher à Alexandre , & où il se laissoit aller quelquefois jusqu'à l'excès , fut indifférent à César. Ce n'est pas que parmi les travaux , & dans l'action ; Alexandre ne fût sobre & peu délicat : mais le temps du repos , la tranquillité lui étoit fade , s'il ne l'éveilloit , pour ainsi dire , par quelque chose de piquant.

(1) *Nabarzanes accepta fide occurrit , dona ingentia ferens. Inter quæ Bagoas erat specie singulari spado , atque in ipso flore pueritiæ ; cui & Darius fuerat assuetus , & mox Alexander assuevit.* QUINTUS-CURTIVS , de rebus gestis Alexandri Magni , VI , cap. V. num. 22.

Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion ; mais César avec plus de dessein & d'intérêt. Ses largesses au Peuple , ses dépenses excessives dans l'Edilité , ses présens à Curion , étoient plutôt des corruptions , que de véritables libéralités. Alexandre donna pour faire du bien , par la pure grandeur de son ame. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines : il se dépouilla de toutes choses , & ne garda rien pour lui que l'espérance des conquêtes , ou la résolution de périr. L'orsqu'il n'avoit presque plus besoin de personne , il paya les dettes de toute l'armée. Les Peintres , les Sculpteurs , les Musiciens , les Poètes , les Philosophes , (tous illustres nécessaires) eurent part à sa magnificence , & se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que César ne fût aussi naturellement fort libéral : mais dans le dessein de s'élever , il lui fallut gagner les personnes nécessaires ; & à peine se vit-il maître de l'Empire , qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en César de ces amitiés qu'eut Alexandre pour Ephestion , ni de ces confiances qu'il avoit en Craterus. Les commerces de César étoient, ou des liaisons pour ses affaires , ou un procédé assez obligeant , mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Il est vrai que sa familiarité n'avoit rien de dangereux ; & ceux qui le pratiquoient , n'ap-

prehenderent ni sa colere , ni ses caprices. Comme Alexandre fut extrême , ou il étoit le plus charmant , ou le plus terrible ; & on n'alloit jamais sûrement dans une privauté où il engageoit lui-même. Cependant l'amitié fut sa plus grande passion après la gloire , dont il ne faut point d'autre témoignage que le sien propre , lorsqu'il s'écria auprès de la statue d'Achille : *O Achille , que je te trouve heureux d'avoir eu un ami fidèle pendant ta vie , & un Poète comme Homere après ta mort !*

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux grands hommes dans leur naturel. Il est temps d'examiner le génie des Conquérans , & de les considérer dans toute l'étendue de l'action. Il y a quelque espèce de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires : néanmoins , selon toute la vraisemblance , si Alexandre se fût trouvé en la place de César , il n'auroit employé ses grandes & admirables qualités qu'à sa propre ruine. On peut croire que son humeur altière , & ennemie des précautions , l'eût mal conservé dans les persécutions de Sylla : difficilement eût-il pu chercher sa sûreté dans un éloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de libéralité , ses largesses lui eussent été pernicieuses. Au lieu d'attendre l'Edilité , où les magnificences & les profusions étoient permises , ses dons & ses présens , hors de saison , l'auroient rendu

DE SAINT-EVREMOND. 110

justement suspect au Sénat. Peut-être n'auroit-il pû s'assujettir à des Loix, qui eussent gêné une ame si impérieuse que la sienne; & tentant quelque chose à contre-temps, il auroit eu le destin de Manlius, des Gracques, de Catilina. Mais si Alexandre eût péri dans la République, César, dont le courage & la précaution alloient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'esprit ce vaste dessein de la conquête de l'Asie.

Il est à croire que César, dont la conduite étoit si fine & si cachée, qu'il entra dans toutes les conspirations, sans être accusé qu'une seule fois, & jamais convaincu; lui, qui dans les divisions qu'il fit naître entre les Gaulois, secouroit les uns pour opprimer les autres, & les assujettir tous à la fin: il est à croire, dis-je, que ce même César suivant son génie, auroit soumis ses voisins, & divisé toutes les Républiques de la Grèce, pour les assujettir pleinement. Et certes, avoir quitté la Macédoine sans espérance de retour, avoir laissé des voisins mal affectionnés, la Grèce quasi soumise, mais peu affermie dans la sujétion, avec trente-cinq mille hommes, soixante-dix talens, (1) & peu de vivres, avoir cherché un Roi de Perse, que les Grecs appelloient LE GRAND ROI, & dont les simples Lieutenans sur les frontieres faisoient trem-

(1) Qui sont 42 mille écus de notre monnoie.

bler tout le monde ; c'est ce qui passe l'imagination , & quelque chose de plus , que si aujourd'hui la République de Genes , celles de Luques & de Raguse entreprenoient la conquête de la France. Si César avoit déclaré la guerre au grand Roi , ç'eût été sur les frontières de proche en proche , & il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses Etats par le Granique. Si l'ambition l'avoit poussé plus avant , pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius , lui qui offrit toujours la paix à Pompée ; & qu'il ne se fût pas contenté de la fille du Roi avec cinq ou six Provinces , qu'Alexandre refusa peut-être insolemment ? Enfin , si mes conjectures sont raisonnables , il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de Perse suivi d'un million d'hommes. Quelque brave , quelque ferme qu'il pût être , je ne sai s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la bataille d'Arbelles : je croi du moins qu'il eût été du sentiment de Parmenion , & nous n'aurions de lui aucune des réponses d'Alexandre. Cependant il falloit donner ce grand combat pour se rendre maître de l'Asie ; autrement Darius eût traîné la guerre de Province en Province toute sa vie ; il falloit qu'il pérît , comme il arriva , & que mille peuples différens le vissent vaincu avec toutes ses forces.

Il est vrai que ce desir de gloire immodéré ,
&

& cette ambition trop vaste, qui ne laissoit point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tout prêts de l'abandonner. Mais c'est-là particulièrement que parut cette grandeur de courage qui ne s'étonnoit de rien. *Allez lâches, leur dit-il, allez ingrats, dire en votre pays, que vous avez laissé Alexandre avec ses amis, travaillant pour la gloire de la Grèce, parmi des peuples qui lui obéiront mieux que vous.* Dans toute sa vie, Monsieur le Prince (1) n'admire rien plus que cette fierté qu'il eut pour les Macédoniens, & cette confiance de lui-même. » Alexandre, dit-il, » abandonné des siens parmi des barbares, » mal assujettis, se sentoît si digne de commander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en Europe ou en Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout lui étoit indifférent : il pensoit trouver des succès où il trouvoit des hommes.

Ce qu'on dit à l'avantage de César, c'est que les Macédoniens eurent affaire à des Nations pleines de mollesse & de lâcheté, & que la conquête des Gaules dont les peuples étoient fiers & belliqueux, fut beaucoup plus difficile aux Romains. Je ne m'amuserai point à examiner le courage des uns & des autres; mais il est certain que César ne trouva

(1) Le Prince de Condé.

Tome II.

K

pas dans les Gaules de véritables armées. C'étoient des peuples entiers , à la réserve des femmes , des enfans & des vieillards , qui s'armoient tumultuairement pour la défense de leur liberté : des multitudes de combattans sans ordre & sans discipline ; & à la vérité, si vous en exceptez deux ou trois , César pouvoit dire , VENI , VIDI , VICI , en toutes les occasions. Ce qui me fait croire que Labienus commandant les Légions , n'eût pas moins assujetti nos Provinces à la République , ou selon toutes les apparences , Parmenion n'auroit pas donné cette grande bataille qui décida des affaires de l'Asie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable , que celui-ci eut besoin du secours d'Alexandre dans le combat ; & que César un jour étoit perdu sans Labienus , qui après avoir tout battu de son côté , envoya la dixième Légion le dégager. Soit par le plus grand péril des entreprises , soit pour s'exposer davantage , ou pour être en cela plus malheureux ; Alexandre fut cent fois en danger manifeste de sa vie , & reçut souvent de grandes blessures. César eut véritablement ses hazards , mais plus rares ; & je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses guerres.

Je ne voi pas aussi que les peuples de l'Asie dûssent être si mols & si lâches , eux qui ont toujours été formidables à l'Europe. Dans la

plus grande puissance de la République, les Romains n'ont-ils pas été malheureux chez les Parthes, qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de Darius? Crassus y périt avec ses Légions du temps de César, & un peu après Antoine y fit un voyage funeste & honteux. Pour des conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à César que celle des Gaules; car dans la guerre civile; il assujettit la République avec la meilleure partie de ses forces; & la seule bataille de Pharsale le fit maître de cent peuples différens que d'autres avoient vaincus. Vespasien n'a pas conquis l'Empire, pour s'être fait Empereur par la défaite de Vitellius. Ainsi César a profité des travaux de tous les Romains: les Scipions, Emilius, Marcellus, Marius, Sylla & Pompée, ses propres ennemis ont combattu pour lui: tout ce qui s'étoit fait en six cens années, fut le fruit d'une seule heure de combat.

Ce qui me semble plus incompréhensible d'Alexandre, c'est qu'en douze ou treize ans; il ait conquis plus de pays que les plus grands Etats n'ont su faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un voyageur est célèbre; pour avoir traversé une partie des Nations qu'il a subjuguées: & afin qu'il ne manquât rien à sa félicité, il a joui paisiblement de son Empire, jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de César, qui

n'a pû donner une forme à l'Etat selon ses desseins , ayant été assassiné par ceux qu'il alloit assujettir.

Il me reste une considération à faire sur Alexandre : que tous les Capitaines Macédoniens ont été de grands Rois après sa mort ; qui n'étoient que des hommes médiocres , comparés à lui durant sa vie. Et certes je lui pardonne en quelque sorte , si dans un pays où c'étoit une créance reçue , que la plupart des Dieux avoient leur famille en terre ; où Hercule étoit cru fils de Jupiter , pour avoir tué un lion , & assommé quelque voleur : je lui pardonne , dis-je , si appuyé de l'opinion de Philippe , qui pensoit que sa femme eût commerce avec un Dieu ; si trompé par les Oracles ; si se sentant si fort au dessus des hommes , il a quelquefois méprisé sa naissance véritable , & cherché son origine dans les Cieux. Peut-être faisoit-il couler cette créance parmi les barbares pour en attirer la vénération ; & tandis qu'il se donnoit au monde pour une espèce de Dieu , le sommeil , le plaisir des femmes , le sang qui couloit de ses blessures , lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un homme.

Après avoir parlé si long-tems des avantages d'Alexandre , je dirai en peu de mots , que par la beauté d'un génie universel , César fut le plus grand des Romains en toutes cho-

ses ; dans les affaires de la République , & dans les emplois de la guerre. A la vérité , les entreprises d'Alexandre ont quelque chose de plus étonnant ; mais la conduite & la capacité ne paroissent pas y avoir la même part. La guerre d'Espagne contre Petreius & Afranius , est une chose que les gens d'une expérience consommée admirent encore. Les plus mémorables sièges des derniers temps ont été formés sur celui d'Alexie : nous devons à César nos forts , nos lignes , nos contravallations , & généralement tout ce qui fait la sûreté des armées devant les places. Pour ce qui est de la vigueur , la bataille de Munda fut plus contestée que celle d'Asie ; & César courut un aussi grand péril en Egypte , qu'Alexandre dans le bourg des Malliens.

Ils ne furent pas moins différens dans le procédé que dans l'action. Quand César n'avoit pas la justice de son côté , il en cherchoit les apparences : les prétextes ne lui manquoient jamais. Alexandre ne donnoit au monde pour raisons que ses volontés : il suivait par tout son ambition ou son humeur. César se laissoit conduire à son intérêt , ou à sa raison. On n'a guère vû en personne tant d'égalité dans la vie , tant de modération dans la fortune , tant de clémence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à Clitus ; ces soupçons mal éclaircis qui causèrent

la perte de Philotas, & qui, à la honte d'Alexandre, traînerent ensuite comme un mal nécessaire la mort de Parmenion : tous ces mouvemens étoient inconnus à César. On ne peut lui reprocher de mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre conservation.

Aussi faut-il avouer que bien loin d'être sujet aux désordres de sa passion, il fut le plus agissant homme du monde, & le moins ému : les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles là, ni s'abaisser pour celles-ci. Alexandre n'étoit proprement dans son naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois. S'il aimoit la chasse, c'étoit celle des lions. Il avoit peine à faire un présent qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des troupes : jamais si constant, si assuré, que dans leur désespoir. En un mot, il commençoit à se posséder pleinement où les hommes, d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelque autre foiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son ame trop élevée s'ajustoit mal-aisément au train commun de la vie ; & peu sûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échappât parmi les plaisirs ou dans le repos.

Ici, je ne puis m'empêcher de faire quel-

DE SAINTEVREMOND. 119

ques réflexions sur les Héros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux, ni de ces répugnances secrètes, ni de ces mouvemens intérieurs de liberté, qui nous gênent dans une obéissance forcée. Tout ce qui est en nous, est souple & facile : mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos maîtres par la puissance, & si fort au-dessus de nous par le mérite, ils pensent avoir comme un double Empire qui exige une doublé sujétion ; & souvent c'est une condition facheuse de dépendre de si grands hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne régné pas dans les solitudes, & que ce leur est une nécessité de converser avec nous ; il seroit de leur intérêt de s'accommoder à notre foiblesse. Nous les revererions comme des Dieux, s'ils se contentoient de vivre comme des hommes.

Mais finissons un discours qui me devient ennuyeux à moi-même, & disons que par des moyens praticables, César a executé les plus grandes choses ; qu'il s'est fait le premier des Romains.

Alexandre étoit naturellement au-dessus des hommes : vous diriez qu'il étoit né le maître de l'Univers, & que dans ses expéditions il alloit moins combattre des ennemis, que se faire reconnoître de ses peuples.

S O N N E T.

QU'avez-vous plus, Destins, à me faire endurer,
N'aviez-vous pas assez éprouvé mon courage ?
Et falloit-il encor par ce dernier outrage
Pousser un malheureux à se desespérer ?

Je n'avois pas voulu seulement soupirer ,
J'avois tout suporté sans changer de visage ;
Mais il faut repousser la rage par la rage ,
Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par vos ordres cruels l'amour & la fortune
Rendant sur mon sujet leur disgrâce commune,
M'ont éloigné d'Iris , & chassé de la Cour :
Poussez jusques au bout votre mortelle envie ;
Et ne me laissez pas la lumière du jour ,
Après m'avoir ôté les douceurs de ma vie.

A M A D A M E * * *

S T A N C E S.

IL me souvient de mes plaisirs ,
Je songe à Paris, à Valence ;
Je pousse ici mille soupirs ,
Et pour Lise & pour la France :

Je

Je pense à tous momens à ces aimables lieux ;
 Qui faisoient autrefois mes plus cheres délices :
 Mais parmi tant d'ennuis , les plus cruels supplices
 Sont les maux que me fait l'absence de tes yeux.

En vain le murmure des eaux ,
 Triste charme des solitudes ;
 En vain le chant de mille oiseaux
 Veut flater mes inquiétudes :
 Rien ne peut soulager de si vives douleurs ;
 Soit que j'aille chercher le repos du silence ,
 Ou soit que je le trouble au récit des malheurs
 Dont je souffre aujourd'hui l'injuste violence.

Quand nous étions en même Cour ,
 Et que sur les bords de la Seine
 Voir mon Maître & parler d'amour ,
 Etoit une chose sans peine ;
 Je voyois chaque jour tes innocens appas ;
 L'amour touchoit bien peu ma jeune fantaisie ,
 Et maintenant , hélas ! trop aimable Lisie ,
 Je t'aime , je me meurs , & je ne te voi pas.

O vous , race de gens d'honneur ;
 Petits Montresors * de campagne ,
 Qui troublez tout notre bonheur
 Du chagrin qui vous accompagne :

* Monsieur de Montresor se piquoit d'une régularité scrupuleuse & importune,

Professeurs éternels de régularité,
 Ne rompez-vous jamais votre morne silence,
 Que pour nous alléguer quelque grave sentence,
 Et nous faire sentir votre sévérité ?

Meres, qui d'un esprit jaloux
 Voyez les charmes de vos filles ;
 Maris, dont on craint le courroux
 Aux plus innocentes familles ;
 Puisse arriver bien-tôt le terme de vos ans !
 Veuille un Prince animé vous déclarer la guerre,
 Et contraire à celui, qui tua les Enfans,*
 Ne laisser ni Maris, ni Meres sur la terre !

*Sur la complaisance que les Femmes ont en
 leur beauté.*

IL n'y a rien de si naturel aux belles personnes que la complaisance qu'elles ont en leur beauté : elles se plaisent avant qu'on leur puisse plaire ; elles sont les premières à se trouver aimables, & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet amour sont plus doux qu'ils ne sont sensibles : car l'amour-propre flatte seulement, & celui qui est inspiré se fait sentir.

Le premier amour se forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet ; le second

* Herode.

DE SAINT-EVREMOND. 123

Vient du dehors , ou attiré par une secrète sympathie , ou reçu par la violence d'une amoureuse impression. L'un , est un bien qui ne fait que plaire ; mais toujours un bien , & qui dure autant que la beauté ; l'autre , fait toucher davantage , mais il est plus sujet au changement.

A cet avantage de la durée , qu'a la complaisance de la beauté sur le mouvement de la passion , vous pouvez ajouter encore , qu'une belle femme se portera plutôt à la conservation de sa beauté , qu'à celle de son amant ; moins tendre qu'elle est pour un cœur assujéti , que vaine & glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet amant : mais avec raison elle se résoudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime , que la ruine de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne sai quelle douceur à pleurer la mort de celui qu'on a aimé. Votre amour vous tient lieu de votre amant dans la douleur ; & de là vient l'attachement à un deuil qui a des charmes.

Qui me console , excite ma colere ;
Et le repos est un bien que je crains :
Mon deuil me plaît , & me doit toujours plaire ;
Il me tient lieu de celle que je plains. *

* Maynard , dans L' ODE sur la Mort de sa Fille.

L ij

Il n'en est pas ainsi de la perte de la beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs, & vous ôte l'espérance d'aucun plaisir pour le reste de votre vie.

Avec votre beauté il n'y avoit point d'infortune dont vous ne pussiez vous consoler : sans votre beauté il n'y a point de bonheur dont vous puissiez vous satisfaire. Par tout, le souvenir de ce que vous avez été fera vos regrets ; par tout, la vûë de ce que vous êtes fera vos chagrins.

Le remède seroit de vous accommoder sagement au malheureux état où vous vous trouvez : & quel remède pour une femme qui a été adorée, de revenir d'une vanité si chère à la raison ! Nouvelle & fâcheuse expérience après l'habitude d'un sentiment si doux & si agréable.

Les dernières larmes que se réservent de beaux yeux, c'est pour se pleurer eux-mêmes quand ils seront effacés. De tous les cœurs, le seul qui soupire encore pour une beauté perdue, c'est celui d'une misérable qui la possédoit.

Le plus excellent de nos Poëtes, pour consoler une grande Reine de la perte d'un plus grand Roi son époux, veut lui faire honte de l'excès de son affliction, par l'exemple d'une Reine désespérée qui se prit au sort,

dit aux Astres des injures , & accüsa les Dieux
de la mort de son mari (1) :

Qui dit aux Astres innocens ;
Tout ce que fait dire la rage ,
Quand elle est maîtresse des sens. (2)

Mais ne trouvant pas que l'horreur de l'im-
pieté pût être assez forte dans une ame outrée
de douleur , il garde pour sa dernière raison à
lui représenter l'intérêt de ses appas ; com-
me s'il n'y avoit plus aucun remède à son mal

(1) Artémise , qui avoit perdu Mausole , Roi
de Carie , son époux.

(2) Ces vers sont de Malherbe , dans l'ODE qui
a pour titre , CONSOLATION à CARITE'E *sur la Mort
de son Mari*. Ménage , dans ses OBSERVATIONS *sur
les Poësies de Malherbe* , dit que cette CARITE'E
étoit une Dame de Provence de grand mérite &
d'une beauté extraordinaire. Mais M. de S. Evre-
mond nous apprend ici , que Malherbe composa
cette Ode pour Marie de Medicis , après la mort
de Henry IV. Cependant , comme il me sembloit
que cette Pièce , quoique très-belle , étoit d'un
style trop simple , & pour ainsi dire , trop familier
pour une personne d'un si haut rang ; je lui mon-
trai la remarque que j'avois faite sur cet endroit ,
à la marge de mon exemplaire , où je rapportois
l'Observation de Ménage , & les raisons qui me la
faisoient paroître vraisemblable : mais il m'assûra
que *de son temps , personne ne doutoit à la Cour , que
Malherbe n'eût en vûe Marie de Medicis.*

L iij

que la considération du tort qu'elle fait à sa beauté :

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colere ;
Recevoir l'injuste salaire,
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Il pardonnoit aux femmes d'être impies ; d'être insensées , il ne leur pardonnoit pas de s'être rendues moins aimables. C'est le crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeler à la Religion , c'est peu de chose : leur mettre devant les yeux l'intérêt de leur beauté , c'est tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur deuil ; il ne connoît rien au delà qui soit capable de les guérir.

Pour connoître jusqu'où va cet attachement des femmes à leur beauté , il le faut considérer dans les plus retirées & les plus dévotes. Il y en a qui ont renoncé à tous les plaisirs, qui se sont détachées de tous les intérêts du Monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît : mais dans une indifférence de toutes choses , elles se flattent secrètement de se trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'austérités ; & si par hazard elles se regardent dans un Miroir , vous les entendrez soupirer

de se voir changées. Elles font avec la dernière ferveur ce qui défigure leur visage , & ne peuvent souffrir la vûe de leur visage défiguré.

La nature qui peut consentir à se laisser détruire elle-même par un sentiment d'amour pour Dieu , s'oppose en secret au moindre changement de la beauté , par un mouvement d'amour-propre dont elle ne se défait point. En quelque lieu qu'une belle personne soit retirée , en quelque état qu'elle soit , ses appas lui seront chers. Ils lui seront chers dans la maladie ; & si la maladie va jusqu'à la mort , le dernier soupir est moins pour la perte de la vie , que pour celle de la beauté.

J U G E M E N T S U R S E N E Q U E , P L U T A R Q U E E T P E T R O N E .

JE commencerai par Sénèque , & vous dirai avec la dernière impudence , que j'estime beaucoup plus la personne que ses ouvrages. J'estime le précepteur de Neron , l'amant d'Agrippine , l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire : du Philosophe & de l'Ecrivain je ne fais pas grand cas ; je ne suis touché ni

L iij

de son stile, ni de ses sentimens. Sa Latinité n'a rien de celle du temps d'Auguste, rien de facile, rien de naturel; toutes pointes, toutes imaginations, qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne, que la lumière de Grèce ou d'Italie. Vous y voyez des choses coupées, qui ont l'air & le tour des sentences, mais qui n'en ont ni la solidité ni le bon sens; qui piquent & poussent l'esprit, sans gagner le jugement. Son discours forcé me communique une espece de contrainte; & l'ame, au lieu d'y trouver sa satisfaction & son repos, y rencontre du chagrin & la gêne.

Neron, qui pour être un des plus méchans Princes du monde, ne laissoit pas d'être fort spirituel, avoit auprès de lui des especes de Petits-Mâîtres fort délicats, qui traitoient Sénèque de Pédant, & le tournoient en ridicule. Je ne suis pas de l'opinion de Berville, qui pensoit que le faux Eumolpe de Petrone fût le véritable Sénèque. Si Petrone eût voulu lui donner un caractère injurieux, c'eût été plutôt sous le personnage d'un Pédant, Philosophe, que d'un Poète impertinent. D'ailleurs il est comme impossible d'y trouver aucun rapport. Sénèque étoit le plus riche homme de l'Empire, & louoit toujours la pauvreté: Eumolpe, un Poète fort mal dans ses affaires, & au désespoir de sa condition; il se plaignoit de l'ingratitude du siècle, & trouvoit pour

toute consolation , que *bonæ mentis soror est paupertas*. Si Sénèque avoit des vices , il les cachoit avec soin sous l'apparence de la sagesse. Eumolpe faisoit vanité des siens , & traitoit ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne voi donc pas sur quoi Berville pouvoit appuyer sa conjecture. Mais je suis trompé si tout ce que dit Pétrone du stile de son temps , de la corruption de l'éloquence & de la poésie ; si *controversiæ sententiolis vibrantibus pictæ* , qui le choquoient si fort ; si *vanus sententiarum strepitus* , dont il étoit étourdi , ne regardoient pas Sénèque ; si le *per ambages Deorumque ministeria* , &c. ne s'adressoit à la Pharsale de Lucain ; si les louanges qu'il donne à Virgile , à Horace , n'alloient pas au mépris de l'oncle & du neveu. Quoiqu'il en soit , pour revenir à ce qui me semble de ce Philosophe , je ne lis jamais ses écrits , sans m'éloigner des sentimens qu'il veut inspirer à ses lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvreté , on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur , & le moins vicieux s'abandonneroit aux voluptés par la peinture qu'il en fait. Enfin , il parle tant de la mort , & me laisse des idées si noires , que je fais ce qui m'est possible pour ne profiter pas de sa lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses ouvrages , sont les exemples & les citations qu'il y mêle. Comme il vivoit dans une Cour délicate , &

qu'il savoit mille belles choses de tous les temps, il en allégué de fort agréables, tantôt de César, d'Auguste, de Mécénas. Car après tout, il avoit de l'esprit & de la connoissance infiniment : mais son stile n'a rien qui me touche, ses opinions ont trop de dureté, & il est ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'abondance, & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté & la mort.

S U R P L U T A R Q U E.

MONTAGNE a trouvé beaucoup de rapport entre Plutarque & Sénèque (1); tous deux grands Philosophes, grands prêcheurs de sagesse & de vertu; tous deux précepteurs d'Empereurs Romains: l'un, plus riche & plus élevé; l'autre, plus heureux dans l'éducation de son disciple. Les opinions de Plutarque (comme dit le même Montagne) sont plus douces & plus accommodees à la société: celles de Sénèque plus fermes selon lui; plus dures & plus austères selon moi. Plutarque insinué doucement la sagesse, & veut rendre la vertu familière dans les plaisirs même: Sénèque ramène tous les plaisirs à la sagesse, & tient le seul Philosophe heureux. Plutarque naturel, & persuadé le premier, persuade ai-

(1) Voyez les ESSAIS de Montaigne, Livre II. chap. 12.

fément les autres : l'esprit de Sénèque se bande & s'anime à la vertu ; & comme si ce lui étoit une chose étrangere , il a besoin de se surmonter lui-même. Pour le stile de Plutarque , n'ayant aucune connoissance du Grec , je n'en saurois faire un jugement assuré : mais je vous avouerai que parmi les *Traités de sa Morale* , il y en a beaucoup où je ne puis rien comprendre , soit par la grande différence des choses & des manieres de son temps à celles du nôtre , ou que véritablement ils soient au dessus de mon peu d'intelligence. *Le Démon familier de S O C R A T E ; la Création de l'Âme ; le Rond de la Lune* (1) , peuvent être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connois pas la beauté ; & s'ils sont merveilleux , c'est une merveille qui me passe. On peut juger par les bons mots des anciens qu'il nous a laissés ; par ses Dits , qu'il ramasse avec tant de soin ; par ses longs propos de table , combien il étoit sensible à la conversation. Cependant , ou il y avoit peu de délicatesse en ces temps-là ; ou son goût n'étoit pas tout-à-fait exquis. Il soutient les matières graves & sérieuses avec beaucoup de

(1) Plutarque a fait trois petits *Traités*, intitulés, selon la Traduction d'Amiot : *Du Démon ou Esprit familier de Socrate. De la création de l'Âme, que Platon décrit dans son Timæus : De la face qui apparoît dedans le rond de la Lune.*

bon-sens & de raison ; aux choses qui sont purement de l'esprit , il n'a rien d'ingénieux ni de délicat.

A dire vrai , les VIES DES HOMMES ILLUSTRES , sont le chef-d'œuvre de Plutarque ; & à mon jugement , un des plus beaux ouvrages du monde. Vous-y voyez ces grands-hommes exposés en vûe , & retirés chez eux-mêmes : vous les voyez dans la pureté du naturel , & dans toute l'étendue de l'action. On y voit la fermeté de Brutus , & cette réponse fière au mauvais Génie qui lui parla : on voit qu'il lui restoit malgré lui quelque impression de ce fantôme , que le raisonnement de Cassius eut de la peine à bien effacer. Peu de jours après , on lui voit disposer ses troupes , & donner le combat si heureux de son côté , & si funeste par l'erreur de Cassius. On lui voit retenter la fortune , perdre la bataille , faire des reproches à la vertu , & trouver plus de secours dans son désespoir , que chez une maîtresse ingrate , qu'il avoit si bien servi (1).

Il y a une force naturelle dans le discours de Plutarque , qui égale les plus grandes actions ; & c'est de lui proprement qu'on peut dire , *facta dictis exaequata sunt* : mais il n'ou-

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle l'Article BRUTUS. (*Marc. Junius*) Rem. (B.) & (C.)

DE SAINT-EVREMONT. 135

blie ni les médiocres, ni les communes; il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Pour ses COMPARAISONS, que Montagne a trouvées si admirables (1), elles me paroissent véritablement fort belles : mais je pense qu'il pouvoit aller plus avant, & pénétrer davantage dans le fond du naturel. Il y a des replis & des détours en notre ame qui lui sont échappés. Il a jugé de l'homme trop en gros : il ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même, méchant, vertueux ; équitable, injuste ; humain & cruel : ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères. Enfin, s'il eût défini Catilina, il nous l'eût donné avare ou prodigue : cet *alienè appetens*, *sui profusus*, étoient audessus de sa connoissance ; & il n'eût jamais démêlé ces contrariétés, que Saluste a si bien séparées, & que Montagne lui-même a beaucoup mieux entendues.

SUR PÉTRONE.

I. Pour juger du mérite de Pétrone, je ne veux que voir ce qu'en dit Tacite (2) ; &

(1) ESSAIS, Livre II. chap. 22.

(2) *Illi dies per somnum*, dit Tacite, *nox officiis & oblectamentis vitæ transigebatur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat ; habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique*

sans mentir, il faut bien que c'ait été un des plus honnêtes-hommes du monde, puisqu'il a obligé un Historien si sévère de renoncer à son naturel, & de s'étendre avec plaisir sur les loüanges d'un voluptueux. Ce n'est pas qu'u-

sua haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tantò gratius in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen Bithyniæ, & mox Consul, vigentem se ac parem negotiis ostendit: dein revolutus ad vitia, seu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adsumptus est, elegantia arbiter, dum nihil amœnnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset. Unde invidia Tigellini, quasi adversus æmulum, & scientia voluptatum potiozem. Ergo crudelitatem Principis, cui cætera libidines cedebant, aggreditur, amicitiam Scevidi Petronio objectans, corrupto ad indicium seruo, ademptaque defensione, & majore parte familie in vincla raptæ. Forte illis diebus campaniam petiverat Cæsar, & Cumas usque progressus, Petronius illic attinebatur. Nec tulit ultra timoris aut spei moras. Neque tamen præceps vitam expulit, sed incisas venas, ut libitum obligatas, aperire rursum, & alloqui amicos, non per seria, aut quibus constantia gloriam peteret. Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, & sapientium placitis, sed levia carmina & faciles versus. Servorum alios largitione, quosdam verberibus affecit. Iniit & vias, somno indulsit, ut quamquam coacta mors, fortuitæ similis esset. Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) Neronem aut Tigellinum, aut quem alium potentium adulatus est; sed flagitia principis sub nominibus exortorum, seminarumque, & novitate cujusque stu-

ne volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'esprit qu'à celle du goût. Cet *eruditio luxu*, cet *arbiter elegantiarum*, est le caractère d'une politesse ingénieuse, fort éloignée des sentimens grossiers d'un vicieux : aussi n'étoit-il pas si possédé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable des affaires ; la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des occupations. Il eut le mérite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de Bithynie, la vertu d'un Consul dans son Consulat ; mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plupart des hommes, & de rapporter là tous ses chagrins & toutes ses joies ; Pétrone d'un esprit supérieur à ses Charges, les ramenoit à lui-même ; & pour m'expliquer à la façon de Montagne, il ne renonçoit pas à l'homme en faveur du Magistrat. Pour sa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'est la plus belle de l'antiquité. Dans celle de Caton, je trouve du chagrin, & même de la colere. Le désespoir des affaires de la

pri perscriptis, atque obsignata misit Neroni. Fregitque annulum, ne mox usui esset ad facienda pericula. C. TACITUS, *Annal.* Lib. XVI. cap. 18. 19. Au reste, M. de S. Evremond a cru que le Pétrone dont Tacite parle ici, est l'Auteur de la Satire, qui porte le nom de Pétrone : mais cela n'est pas vraisemblable, comme je l'ai remarqué dans une Note sur la Vie de M. de S. Evremond, sur l'année 1663.

République , la perte de la liberté , la haine de César , aiderent beaucoup sa résolution ; & je ne sai si son naturel farouche n'alla point jusqu'à la fureur , quand il déchira ses entrailles.

Socrate est mort véritablement en homme sage & avec assez d'indifference : cependant il cherchoit à s'assurer de sa condition en l'autre vie , & ne s'en assuroit pas : il en raisonnoit sans cesse dans la prison avec ses amis assez foiblement ; & pour tout dire , la mort lui fût un objet considérable. Pétrone seul a fait venir la mollesse & la nonchalance dans la sienne. *Audiebatque referentes , nihil de immortalitate animæ , & sapientium placitis , sed levia carmina & faciles versus.* Il n'a pas seulement continué ses fonctions ordinaires , à donner la liberté à des esclaves , à en faire châtier d'autres ; il s'est laissé aller aux choses qui le flattoient , & son ame , au point d'une séparation si fâcheuse , étoit plus touchée de la douceur & de la facilité des Vers , que de tous les sentimens des Philosophes.

Pétrone , à sa mort , ne nous laisse qu'une image de la vie ; nulle action , nulle parole , nulle circonstance qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement , que mourir est cesser de vivre. Le **VIXIT** des Romains lui appartient justement.

II. JE ne suis pas de l'opinion de ceux qui croyent que Pétrone a voulu reprendre les vices de son temps , & qu'il a composé une Satire avec le même esprit qu'Horace écrivoit les siennes. Je me trompe , ou les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation. C'est plutôt un courtisan délicat , qui trouve le ridicule , qu'un Censeur public , qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai , si Pétrone avoit voulu nous laisser une morale ingénieuse dans la description des voluptés , il auroit tâché de nous en donner quelque dégoût : mais c'est-là que paroît le vice avec toutes les graces de l'Auteur ; c'est-là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément & la politesse de son esprit.

Davantage , s'il avoit eu dessein de nous instruire par voie plus fine & plus cachée que celle des préceptes , pour le moins verrions-nous quelque exemple de la justice divine ou humaine sur ses débauches. Tant s'en faut ; le seul homme de bien qu'il introduit , le pauvre Lycas , marchand de bonne foi , craignant bien les Dieux , périt misérablement dans la tempête au milieu de ces corrompus qui sont conservés. Encolpe & Giton s'attachent l'un avec l'autre , pour mourir plus étroitement unis ensemble , & la mort n'ose toucher à leurs plaisirs. La voluptueuse Tryphène se sau-

ve dans un esquif avec toutes ses hardes. Encolpe fut si peu ému du danger, qu'il avoit le loisir de faire quelque Epigramme. Lycas, le pieux Lycas (1), appelle inutilement les Dieux à son secours ; & à la honte de leur providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois Encolpe dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de son repentir. Il a tué son hôte, il est fugitif, il n'y a sorte de crime qu'il n'ait commis ; grace à la bonté de sa conscience, il vit sans remors ; ses larmes, ses regrets ont une cause bien

(1) M. Nolot a critiqué cet endroit dans ses Notes sur Pétrone ; mais mal à propos. Il a cru que M. de S. Evremond appelloit Lycas, *pieux*, à cause que Pétrone lui donne la qualité de *verecundissimus*. Ce n'est point cela. M. de S. Evremond accuse Pétrone de protéger l'impiété & le vice ; pendant qu'il fait opprimer la vertu & la piété ; & il le prouve par l'exemple de Lycas, qui étant le seul dans la tempête qui craignît la colere des Dieux, & mit tout en usage pour l'appaiser, fut aussi le seul de la troupe qui périt misérablement. Ce n'est donc que par rapport à ces mouvemens de dévotion qu'il l'appelle le *pieux Lycas*. C'est à cause de l'empressement qu'il a de faire rendre le voile & le sifre d'Isis, & des instances réitérées qu'il fait à Encolpe sur ce sujet. *Tu, inquit, Encolpi, succurre periclitantibus ; id est, vestem illam divinam, sistrumque redde navigio. Per fidem, miserere, quemadmodum quidem soles. Et illum quidem vociferantem in mare ventus excussit, repetitumque infesto gurgite procella circumegit, atque hausit.*

différente ; il se plaint de l'infidélité de Giton qui l'abandonne ; son désespoir est de se l'imaginer dans les bras d'un autre , qui se moque de la solitude où il est réduit. *Jacent nunc amatores obligati noctibus totis , & forsitan mutuis lubidinibus attriti , derident solitudinem meam.*

Tous les crimes lui ont succédé heureusement , à la réserve d'un seul , qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuse ; mais c'est un péché , pour qui les Loix Divines & humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avoit mal répondu aux caresses de Circé , & à la vérité son impuissance est la seule faute qui lui a fait de la peine. Il avoue qu'il a failli plusieurs fois ; mais qu'il n'a jamais mérité la mort qu'en cette occasion. Enfin , sans m'attacher au détail de toute l'histoire , il retombe dans le même crime , & reçoit le supplice mérité avec une parfaite résignation. Alors il rentre en lui-même , & connoît la colere des Dieux :

Hellepontiaci sequitur gravis ira Priapi.

Il se lamente du pitoyable état où il se trouve , *funerata est pars illa corporis , quâ quondam Achilles eram ;* & pour recouvrer sa vigueur , il se met entre les mains d'une Prêtresse de ce Dieu avec de très-bons sentimens

M ij

de religion, mais en effet les seuls qu'il paroisse avoir dans toutes ses aventures. Je pourrois dire encore que le bon Eumolpe est couru des petits enfans quand il récite ses vers : mais quand il corrompt son Disciple, la mere le regarde comme un Philosophe ; & couchés dans une même chambre, le pere ne s'éveille pas : tant le ridicule est sévèrement puni chez Pétrone, & le vice heureusement protégé ! Jugez par-là si la vertu n'a pas besoin d'un autre orateur pour être persuadée. Je pense qu'il étoit du sentiment de Bautru :
 » Qu'honnête-homme & bonnes mœurs ne
 » s'accordent pas ensemble. « *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio verè amico elegantia arbitrum, non sapientia.*

III. On ne sauroit douter que Pétrone n'ait voulu décrire les débauches de Néron ; & que ce Prince ne soit le principal objet de son ridicule : mais de savoir si les personnes qu'il introduit, sont véritables ou feintes ; s'il nous donne des caractères à sa fantaisie ; ou le propre naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, & on ne peut raisonnablement s'en assurer. Je pense, pour moi, qu'il n'y a aucun personnage dans Pétrone, qui ne puisse convenir à Néron. Sous Trimalcion, il se moque apparemment de sa magnificence ridicule, & de l'extravagance de ses plaisirs.

Eumolpe nous représente la folle passion qu'il avoit pour le théâtre : *sub nominibus exoletorum foeminarumque, & novitate cujusque stupri, flagitia Principis perscripsit* ; & par une agréable disposition de différentes personnes imaginées , il touche diverses impertinences de l'Empereur , & le désordre ordinaire de sa vie.

On pourra dire que Pétrone est bien contraire à soi-même , d'en blâmer les vices , la mollesse & les plaisirs , lui qui fut si ingénieux dans la recherche des voluptés : *dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset*. Car , à dire vrai ; quoique le Prince fût assez corrompu de son naturel , au jugement de Plutarque , la complaisance de ce courtisan a contribué beaucoup à le jeter dans toute sorte de luxe & de profusion. En cela , comme en la plûpart des choses de l'histoire , il faut regarder la différence des temps. Avant que Néron se fût laissé aller à cet étrange abandonnement , personne ne lui étoit si agréable que Pétrone ; jusques-là , qu'une chose passoit pour grossière quand elle n'avoit pas son approbation. Cette Cour-là étoit comme une Ecole de voluptés recherchées , où tout se rapportoit à la délicatesse d'un goût si exquis. Je croi même que la politesse de notre Auteur devint pernicieuse au public ; & qu'il fut un des prin-

cipaux à ruiner des gens considérables, qui faisoient une profession particuliere de sagesse & de vertu. Il ne prêchoit que la libéralité à un Empereur déjà prodigue, la mollesse à un voluptueux. Tout ce qui avoit une apparence d'austérité, avoit pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures, Trajéan eut son tour, Helvidius le sien; & quiconque avoit du mérite sans l'art de plaire, n'étoit pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie, Néron se corrompoit de plus en plus; & comme la délicatesse des plaisirs vint à céder au desordre de la débauche, il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors Tigellin jaloux des agrémens de Pétrone, & des avantages qu'il avoit sur lui dans la science des voluptés, entreprit de le ruiner, *quasi adversus amulum & scientiam voluptatum potiozem*. Ce ne lui fut pas une chose mal-aisée; car l'Empereur, abandonné comme il étoit, ne pouvoit plus souffrir un témoin si délicat de ses infamies. Il étoit moins gêné par le remors de ses crimes, que par une honte secrète qu'il sentoit de ses voluptés grossières; quand il se souvenoit de la délicatesse des passées. Pétrone, de son côté, n'avoit pas de moindres dégoûts; & je pense que dans le temps de ses mécontentemens cachés, il composa cette Satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée.

DE SAINT-EVREMOND. 143

Nous voyons dans Tacite l'éclat de sa disgrâce ; & qu'ensuite de la conspiration de Pison , l'amitié de Scevinus fut le prétexte de sa perte.

IV. PÉTRONE est admirable par tout ; dans la pureté de son style , dans la délicatesse de ses sentimens ; mais ce qui me surprend davantage , est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de caractères. Terence est peut-être l'Auteur de l'antiquité qui entre le mieux dans le naturel des personnes. J'y trouve cela à redire , qu'il a peu d'étendue : & tout son talent est borné à faire bien parler des valets & des vieillards , un pere avare , un fils débauché , une esclave , une espèce de Briguelle (1). Voilà où s'étend la capacité de Terence. N'attendez de lui ni galanterie , ni passion ; ni les sentimens , ni les discours d'un honnête-homme. Pétrone , d'un esprit universel , trouve le génie de toutes les professions , & se forme comme il lui plaît à mille naturels différens. S'il introduit un déclamateur , il en prend si bien l'air & le stile , qu'on diroit qu'il a déclamé toute sa vie. Rien

(1) Le premier qui fit les intrigues de la Comédie Italienne , étoit Provençal , & s'appelloit Briguelle. Il y réussit si bien , qu'on a donné depuis le nom de *Briguelle* au Valet fourbe , qui conduit les intrigues.

n'exprime plus naturellement le desordre d'une vie débauchée , que les querelles d'En-colpe & d'Ascyte , sur le sujet de Giton.

Quartilla ne représente-t-elle pas admirablement ces femmes prostituées , *quarum sic accensa libido , ut sapius peterent viros ; quam peterentur ?* Les nôces du petit Giton & de l'innocente Pannychis , ne nous donnent-elles pas l'image d'une impudicité accomplie ?

Tout ce que peut faire un sot ridiculement magnifique dans un repas, un faux délicat, un impertinent ; vous l'avez , sans doute , au festin de Trimalcion.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avoit Néron pour le théâtre , & sa vanité à réciter ses ouvrages ; & vous remarquerez , en passant, par tant de beaux Vers dont il fait un méchant usage , qu'un excellent Poëte peut être un malhonnête homme. Cependant comme Encolpe , pour représenter Eumolpe un faiseur de vers fantasque , ne laisse pas de trouver en sa physionomie quelque chose de grand , il observe judicieusement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne. Cette maladie qu'il a de composer hors de propos , même *in vicinia mortis* ; sa volubilité à dire ses compositions en tous lieux & en tous temps, répond à son début ridicule : *Et ego , inquit , poëta sum , Et ut spero , non humillimi spiritus , si modo aliquid coronis credendum est , quas*

quas etiam ad imperitos gratia deferre solet. Sa connoissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédiens en de malheureuses rencontres, sa fermeté à soutenir ses compagnons dans le vaisseau de Lycas, cette Cour plaisante de chercheurs de successions, qu'il s'attire dans Crotone, ont toujours du rapport avec les choses qu'Encolpe s'en étoit promises : *senex canus, exercitati vultus, & qui videretur nescio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de si naturel que le personnage de Chrysis : toutes nos confidentes n'en approchent pas; &, sans parler de sa première conversation avec Polyenos, ce qu'elle lui dit de sa Maîtresse sur l'affront qu'elle a reçu, est d'une naïveté inimitable : *verum enim fatendum est ex qua hora accepit injuriam, apud se non est.* Quiconque a lû Juvenal, connoît assez *impotentiam matronarum*, & leur méchante humeur, *si quando vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat.* Mais il n'y a que Pétrone qui eût pû nous décrire Circé si belle, si voluptueuse & si galante.

Enothea, la Prêtresse de Priape, me ravit avec les miracles qu'elle promet; avec ses enchantemens, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'Oye sacrée, & la manière dont elle s'appaise, quand Polyenos lui fait un présent dont elle peut acheter une Oye & des Dieux, si bon lui semble.

Philumène, cette honnête Dame, n'est pas moins bonne, qui après avoir escroqué plusieurs héritages dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, devenue vieille, & par conséquent inutile à tout plaisir, tâchoit de continuer ce bel art par le moyen de ses enfans, qu'avec mille beaux discours elle introduisoit auprès des vieillards qui n'en avoient point. Enfin, il n'y a naturel, il n'y a profession, dont Pétrone ne suive admirablement le génie. Il est Poëte, il est Orateur, il est Philosophe quand il lui plaît.

Pour ses Vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle, *naturali pulchritudine carmen exurgit* : enforte que Douza (1) ne sauroit plus souffrir la fougue & l'impétuosité de Lucain, quand il a lû la *Prise de Troye*, ou ce petit essai de la *Guerre Civile*, qu'il assure aimer beaucoup mieux :

*Quam vel trecenta Cordubensis illius
Pharsalicorum versuum Volumina,*

Je ne sai si je me trompe ; mais il me semble que Lucrèce n'a pas traité si agréablement la matière des songes, que Pétrone.

Somnia, quæ mentes ludunt, volitantibus umbris,

(1) Jan. Douza Pat. *PRÆCIDANEORUM Petronii
Lib. II. cap. 12.*

*Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt;
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit;
Quidque luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, & flammis miserandas sævit in urbes;
Tela videt, &c.*

Et que peut-on comparer à cette nuit voluptueuse, dont l'image remplit l'ame de telle sorte, qu'on a besoin d'un peu de vertu pour s'en tenir aux simples impressions qu'elle fait sur l'esprit ?

*Qualis nox fuit illa : Dii, Deæque !
Quàm mollis torus ! Hæsimus calentes ;
Et transfudimus hinc, & hinc labellis
Errantes animas. Valetè Curæ.
Mortalis ego sic perire cæpi.*

Quelle nuit, ô bons Dieux ! quelle chaleur ! quels baisers ! quelle haleine ! quel mélange d'ames en ces chaudes & amoureuses respirations !

Quoique le stile de déclamateur semble ridicule à Pétrone, il ne laisse pas de montrer beaucoup d'éloquence en ses déclamations ; & pour faire voir que les plus débauchés ne sont pas incapables de méditation & de retour, la morale n'a rien de plus sérieux, ni de mieux touché, que les réflexions d'Encolpe.

sur l'inconstance des choses humaines , & sur l'incertitude de la mort.

Quelque sujet qui se présente , on ne peut ni penser plus délicatement , ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent en ses narrations , il se laisse aller au simple naturel , & se contente des graces de la naïveté : quelquefois il met la dernière main à son ouvrage ; & il n'y a rien de si poli. Catulle & Martial traitent les mêmes choses grossièrement ; & si quelqu'un pouvoit trouver le secret d'envelopper les ordures avec un langage pareil au sien , je répons pour les Dames , qu'elles donneroient des louanges à sa discrétion.

Mais ce que Pétrone a de plus particulier ; c'est qu'à la réserve d'Horace en quelques Odes , il est peut-être le seul de l'Antiquité qui ait su parler de galanterie. Virgile est touchant dans les passions : les amours de Didon , les amours d'Orphée & d'Eurydice ont du charme & de la tendresse ; toutefois il n'a rien de galant ; & la pauvre Didon , tant elle avoit l'ame pitoyable , devint amoureuse du pieux Enée au récit de ses malheurs. Ovide est spirituel & facile ; Tibulle délicat ; cependant il falloit que leurs Maîtresses fussent plus savantes que Mademoiselle de Scuderi. Comme ils allèguent les Dieux , les fables & des exemples tirés de l'antiquité la plus éloignée , ils promettent toujours des sacrifices ; & je pense

que M. Chapelain a pris d'eux la manière de brûler les cœurs *en holocauste*. (1) Lucien , tout ingénieux qu'il est , devient grossier si-tôt qu'il parle d'amour. Ses courtisanes ont plutôt le langage des lieux publics, que les discours des ruelles. Pour moi , qui suis grand admirateur des anciens , je ne laisse pas de rendre justice à notre Nation , & de croire que nous avons sur eux en ce point un grand avantage. Et sans mentir , après avoir bien examiné cette matière , je ne sache aucun de ces grands génies qui eût pû faire parler d'amour Massinisse & Sophonisbe , César & Cléopatre , aussi ga-

(1) Chapelain fait parler le Comte de Dunois (amoureux de la Pucelle d'Orleans) en ces termes :

*Pour ces celestes yeux , & ce front magnanime ,
Je sens un feu subtil , qui surpasse l'estime :
Je n'en souhaite rien , & si j'en suis amant ,
D'un amour sans desir je le suis seulement.
De ce feu toutefois que me sert l'innocence ,
Si tout sage qu'il est , il me fait violence ?
Hélas ! il me dévore , & mon cœur embrasé
Déjà par sa chaleur est de force épuisé.
Et soit , consumons-nous d'une flamme si belle ;
Brûlons en holocauste au feu de la Pucelle :
Laißons-nous pour sa gloire en cendres convertir ,
Et renons à bonheur d'en être le martyr.*

LA PUCELLE Liv. II. à la fin.

N iiij

lamment que nous les avons oui parler en notre langue. (1) Autant que les autres nous le cèdent , autant Pétrone l'emporte sur nous. Nous n'avons point de Roman qui nous fournisse une histoire si agréable que la MATRONE D'EPHESE. Rien de si galant que les Poulets de Circé & de Polyenos : toute leur aventure ; soit dans l'entretien , soit dans les descriptions , a un caractère fort au-dessus de la politesse de notre siècle. Jugez cependant s'il est traité délicatement une belle passion ; puisque c'étoit ici une affaire de deux personnes , qui à leur première vûe , devoient goûter le dernier plaisir.

L A M A T R O N E D' E P H E S E.

IL y avoit une Dame à Ephèse (2) en grande réputation de chasteté, que les femmes mêmes des pays voisins , venoient la voir par curiosité comme une merveille. Cette pru-

(1) Voyez la SOPHONISBE , & la MORT DE POMPE'E , de P. Corneille.

(2) Jean de Salisbury , Evêque de Chartres , qui a inséré ce morceau de Pétrone dans son Livre des Vanités de la Cour , nous assure , après un an-

de ayant perdu son mari , ne se contenta pas , selon la coutume , d'assister au convoi toute échevelée ; & de se battre la poitrine devant le peuple ; elle voulut suivre le défunt jusqu'au monument ; & après l'avoir mis dans un sépulchre à la manière des Grecs , garder le corps , & pleurer nuit & jour auprès de lui. Se désolant de la sorte , & résolue à se laisser mourir de faim ; les parens , les amis ne l'en firent détourner. Les Magistrats rebutés les derniers l'abandonnerent ; & une femme si illustre , pleurée de tous , comme une personne morte , passoit déjà le cinquième jour sans manger. Une suivante fidelle & affectionnée étoit toujours auprès de la misérable , mêloit ses larmes aux siennes , & renouvelloit la lumière toutes les fois qu'elle venoit à s'éteindre. On ne parloit d'autre chose dans la Ville , & tout le monde demeuroit d'accord que c'étoit le premier exemple d'amour & de chasteté qu'on eût jamais vû.

eien Auteur , qu'il y a effectivement eu à Ephèse une Dame telle que Pétrone la représente ici ; & qu'elle fut punie comme elle le méritoit. *Tu historiam , dit-il , aut fabulam , quod his verbis refert Petronius , pro libitu appellabis. Ita tamen ex facto accidisse Ephesi , & Flavianus auctor est. Mulieremque tradit impietatis suæ , & sceleris parricidalis & adulterii pœnas luisse. Joannes Saresberienfis POLICRATICUS , sive de nugis Curialium ; & vestigiis Philosophorum , Lib. VIII. cap. 11.*

N iiij

Il arriva qu'en ce même-temps le Gouverneur de la Province fit attacher en croix quelques voleurs tout proche de cette même cave où la vertueuse Dame se désoloit sur le corps de son cher époux. La nuit suivante, comme un Soldat qui gardoit les croix, de peur que les corps ne fussent enlevés, eut aperçu de la lumière dans le monument, & entendu les plaintes d'une personne affligée; par un esprit de curiosité, commun à tous les hommes, il voulut savoir ce que ce pouvoit être, & ce qu'on y faisoit. Il descend donc au Sépulcre; & surpris à la vûe d'une fort belle femme, il demeure d'abord épouvanté, comme si c'eût été quelque fantôme: puis ayant vu un corps mort étendu devant ses yeux, considéré les larmes, un visage déchiré avec les ongles, & toutes les autres marques de désolation, il s'imagina à la fin ce que c'étoit; qu'une pauvre affligée s'abandonnoit aux regrets, & ne pouvoit souffrir sans désespoir la mort de celui qu'elle avoit perdu. Il apporte ensuite son petit souper au monument, & commence à l'exhorter de ne perséverer pas davantage dans une douleur inutile, & des gémissemens superflus; que la sortie de ce monde étoit la même pour tous les hommes; qu'il falloit aller tous en même lieu: n'oubliant rien de toutes ces raisons dont on a coutume de guérir les esprits les plus malades. Mais elle, irritée

encore par une consolation si peu attendue ; redouble son deuil ; se déchire l'estomac avec plus de violence , & s'arrache des cheveux ; qu'elle jette sur ce misérable corps.

Le Soldat ne se rebute point pour cela ; & avec les mêmes exhortations il essaye de lui faire prendre quelque nourriture ; jusqu'à ce que la Suivante , gagnée sans doute par l'odeur du vin , autant que par son discours , rendit la main à celui qui les invitoit si obligamment : & comme elle eut repris quelque vigueur par le boire & le manger , elle vint à combattre elle-même l'opiniâtreté de sa Maîtresse. » Et que vous servira cela , *dit-elle* , » de vous laisser mourir de faim , de vous en- » fevelir toute vive , & rendre à la destinée » une ame qu'elle ne demande pas encore ?

• Pensez-vous que des morts les insensibles cen-
dres

• Vous demandent des pleurs & des regrets si
tendres ?

» Quoi ! vous voulez ressusciter un mort
» contre l'ordre de la nature ? Croyez-moi ;
» défaites-vous d'une foiblesse dont les feu-
» les femmes sont capables : jouissez des
» avantages de la lumière tant qu'il vous sera
» permis. Ce corps que vous voyez devant
» vous , montre assez le prix de la vie , & vous
» avertit que vous devez mieux la ménager.

Personne n'écoute à regret quand on se presse de manger en de pareilles occasions : on se laisse persuader aisément de vivre. Ainsi cette femme , extenuée par une si longue abstinence , laissa vaincre son obstination , & se remplit de viande avec la même avidité que la Suivante , qui s'étoit rendue auparavant. Au reste , vous savez que les tentations viennent d'ordinaire après le repas. Avec les mêmes armes qu'employa le Soldat pour combattre son désespoir ; avec les mêmes il attaque sa pudicité. Le jeune homme ne paroissoit à la Prude ni désagréable , ni sans esprit ; & la Suivante n'oublioit rien pour lui rendre de bons offices ; disant à sa maîtresse :

- » Songez, songez à vous, voyez votre intérêt ;
- » Et ne combattez pas un amour qui vous plaît.

Enfin , pour ne vous plus tenir en suspens , la bonne Dame eut la même abstinence en ce qui regarde cette partie de son corps ; & le Soldat pleinement victorieux , vint à bout de l'une & de l'autre. Ils demeurèrent ensemble non seulement la première nuit de leur jouissance , mais encore le lendemain , & le jour d'après ; les portes si bien fermées , que quiconque fût venu au monument , soit connu , soit inconnu , auroit cru sans doute que la plus honnête femme du monde avoit expiré sur le corps de son mari.

DE SAINT-EVREMOND. 359

Le Soldat charmé de la beauté de sa Dame, & du secret de sa bonne fortune, achetoit tout ce que son peu de bien lui pouvoit permettre ; & à peine la nuit étoit-elle venue, qu'il l'apportoît dans le monument. Cependant comme les parens d'un de ces pendus s'aperçurent qu'il n'y avoit plus de garde, ils enleverent le corps une nuit, & lui rendirent les derniers devoirs. Mais le pauvre Soldat, qui s'étoit laissé abuser, pour demeurer trop long temps attaché à son plaisir, voyant le lendemain une de ces croix sans cadavre, alla trouver sa maîtresse dans la crainte du supplice, & lui conta tout ce qui étoit arrivé : qu'au reste il étoit résolu de ne point attendre sa condamnation ; & que se faisant justice lui-même, il alloit punir sa négligence de sa propre main. Pour toute grace, qu'il la supplioit d'avoir soin de sa sépulture, & de lui préparer ce même tombeau fatal à son époux & à son galant. Cette femme, aussi charitable que prude : *Eh ! aux Dieux ne plaisent*, dit-elle, *que je voye en même-temps les funérailles de deux personnes si cheres : j'aime mieux pendre le mort que de faire périr le vivant.* Selon ce beau discours, elle tire le corps du cercueil, pour l'attacher à cette croix où il n'y avoit plus rien. Le Soldat profita du conseil ingénieux d'une femme si avisée ; & le lendemain tout le peuple s'étonna de quelle maniere un homme mort avoit pu aller au gibet.

CONVERSATION
DU MARÉCHAL
D'HOCQUINCOURT
AVEC

LE PÈRE CANAYE.

COMME je dînois un jour chez Monsieur le Maréchal d'Hocquincourt (1) ; le Père Canaye qui y dînoit aussi , fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la Religion exige de nous ; & après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes , il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces Esprits forts , qui veulent examiner toutes choses par la raison.

» A qui parlez-vous des Esprits-forts, dit le
» Maréchal , & qui les a connus mieux que
» moi ? Bardouville & Saint-Ibal ont été les
» meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui
» m'engagerent dans le parti de Monsieur le

(1) Le Maréchal d'Hocquincourt étoit alors (1654.) à Péronne , dont le Roi lui avoit donné le Gouvernement.

» Comte (1) contre le Cardinal de Richelieu.
 » Si j'ai connu les Esprits-forts ? Je ferois un
 » livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville
 » mort, & Saint-Ibal retiré en Hollande, je
 » fis amitié avec la Frette & Sauvebœuf.
 » Ce n'étoient pas des esprits, mais de braves
 » gens. La Frette étoit un brave homme, &
 » fort mon ami. Je pense avoir assez témoi-
 » gné que j'étois le sien dans la maladie dont
 » il mourut. Je le voyois mourir d'une petite
 » fièvre, comme auroit pu faire une femme ;
 » & j'enrageois de voir la Frette, ce la Frette,
 » qui s'étoit battu contre Bouteville, s'étein-
 » dre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous
 » étions en peine, Sauvebœuf & moi, de sau-
 » ver l'honneur à notre ami ; ce qui me fit
 » prendre la résolution de le tuer d'un coup
 » de pistolet, pour le faire périr en homme
 » de cœur. Je lui appuyois le pistolet à la tête,
 » quand un B.... de Jesuite, qui étoit dans
 » la chambre, me poussa le bras, & détour-
 » na le coup. Cela me mit en si grande cole-
 » re contre lui, que je me fis Janséniste.

*Remarquez-vous, Monseigneur, dit le Pe-
 re Canaye, remarquez-vous comme Satan est
 toujours aux aguêts : circuit quærens quem de-
 voraret. Vous concevez un petit dépit contre nos
 Peres : il se sert de l'occasion pour vous surpren-
 dre, pour vous dévorer ; pis que dévarer, pour*
 (1) Le Comte de Soissons.

vous faire Janséniste. Vigilate , vigilate ; on ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain.

» Le Pere a raison , dit le Maréchal. J'ai
 » ouï dire que le Diable ne dort jamais. Il
 » faut faire de même , bonne garde , bon pied ,
 » bon œil. Mais quittons le Diable , & par-
 » lons de mes amitiés. J'ai aimé la Guerre de-
 » vant toutes choses ; Madame de Montbazou
 » après la guerre ; & tel que vous me voyez ,
 » la Philosophie après Madame de Montba-
 » zou. Vous avez raison , reprit le Pere ;
 d'aimer la guerre , Monseigneur ; la guerre
 vous aime bien aussi ; elle vous a comblé d'hon-
 neurs. Savez-vous que je suis homme de guer-
 re aussi moi ? Le Roi m'a donné la direction
 de l'Hôpital de son armée de Flandre : n'est-ce
 pas être homme de guerre ? Qui eût jamais cru
 que le Pere Canaye eût dû devenir Soldat ?
 Je le suis , Monseigneur , & ne rends pas moins
 de service à Dieu dans le Camp , que je lui en
 rendrois au Collège de Clermont. Vous pouvez
 donc aimer la guerre innocemment. Aller à la
 guerre , est servir son Prince ; & servir son
 Prince , est servir Dieu. Mais pour ce qui re-
 garde Madame de Montbazou , si vous l'avez
 convoitée , vous me permettrez de vous dire
 que vos desirs étoient criminels. Vous ne la con-
 voitiez pas , Monseigneur , vous l'aimiez d'une
 amitié innocente.

» Quoi, mon Pere, vous voudriez que j'aie
 » masle comme un sot ? Le Maréchal d'Ho-
 » quincourt n'a pas appris dans les ruelles à ne
 » faire que soupirer. Je voulois, mon Pere,
 » je voulois : vous m'entendez bien ». JE
 VOULOIS ! *Quels JE VOULOIS ! En ve-
 rité, Monseigneur, vous raillez de bonne gra-
 ce. Nos Peres de Saint-Louis seroient bien éton-
 nés de ces JE VOULOIS. Quand on a été
 long temps dans les armées, on a appris à tout
 écouter. Passons, passons ; vous dites cela,
 Monseigneur, pour vous divertir.*

» Il n'y a point là de divertissement, mon
 » Pere ; savez-vous à quel point je l'aimois ?
Usque ad aras, MONSEIGNEUR. » Point
 » d'aras mon Pere. Voyez-vous dit le Ma-
 » réchal, en prenant un couteau, dont il serroit
 » le manche ; voyez-vous, si elle m'avoit
 » commandé de vous tuer, je vous aurois en-
 » foncé le couteau dans le cœur ». Le Pere
 surpris du discours, & plus effrayé du trans-
 port, eut recours à l'oraison mentale, & pria
 Dieu secrettement qu'il le délivrât du danger
 où il se trouvoit : mais ne se fiant pas tout-à-
 fait à la priere il s'éloignoit insensiblement du
 Maréchal par un mouvement de fesse imper-
 ceptible. Le Maréchal le suivoit par un autre
 tout semblable ; & à lui voir le couteau tou-
 jours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son
 ordre en exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque temps aux frayeurs de la Révérence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaissant ; je le fis souvenir que Madame de Montbazon étoit morte (1), & lui dis qu'heureusement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

» Dieu fait tout pour le mieux, reprit le
 » Maréchal : la plus belle du monde (2)
 » commençoit à me lanterner, lorsqu'elle
 » mourut. Il y avoit toujours auprès d'elle un
 » certain Abbé de Rancé (3), un petit Jansé-

(1) Madame la Duchesse de Montbazon, fille du Comte de Vertus, étoit encore en vie : elle ne mourut qu'en 1657. M. de S. Evremond ne l'ignoroit pas ; mais il a cru qu'on lui pardonneroit aisément cet anachronisme si on pensoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le P. Canaye de la frayeur qui l'avoit saisi. Il y a long-temps que M. Baile a fait cette remarque. Voyez les NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES, Décembre 1686. Article IV.

(2) C'est ainsi que le Maréchal d'Hoquincourt appelloit Madame de Montbazon.

(3) Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, si connu depuis sous le nom d'Abbé de la Trappe, étoit un des amans de la Duchesse de Montbazon ; & quoiqu'en disent ses panégyristes, il est sûr que la mort prompte & inopinée de cette Dame, fut le principal motif de sa conversion & de sa retraite.

niste,

DE SAINT-EVREMOND. 161

» niste , qui lui parloit de la GRACE devant
 » le monde , & l'entretenoit de toute autre
 » chose en particulier. Cela me fit quitter le
 » parti des Jansénistes. Auparavant je ne per-
 » dois pas un sermon du Pere Desmâres , &
 » je ne jurois que par Messieurs de Port-Royal.
 » J'ai toujours été à confesse aux Jesuites de-
 » puis ce temps là ; & si mon fils a jamais
 » des enfans , je veux qu'ils étudient au Col-
 » lège de Clermont , sur peine d'être déshé-
 » rités.

Oh ! que les voyes de Dieu sont admirables !
 s'écria le Pere Canaye. *Que le secret de sa justi-*
ce est profond ! Un petit coquet de Janséniste
poursuit une Dame , à qui Monseigneur vou-
loit du bien : le Seigneur miséricordieux se sert
de la Jalousie , pour mettre la conscience de

Voici comment cela arriva. Madame de Montba-
 zon mourut de la petite vérole dans une maison de
 campagne. L'Abbé , qui étoit parti de Paris sur la
 première nouvelle de sa maladie , arrive dans cette
 maison. Ne trouvant personne à l'entrée , il monte
 dans l'appartement de la Duchesse par un degré dé-
 robé qu'il connoissoit ; & le premier objet qui se
 présente à sa vûe , c'est la tête toute sanglante de
 Madame de Montbazon qu'on avoit coupée , parce
 que le cercueil s'étoit trouvé trop court , & à côté
 de la tête ses yeux sur une assiette. Cela fit une
 impression si vive sur lui , qu'il renonça au monde,
 & établit dans son Abbaye de la Trappe une réfor-
 me très-austère. Il mourut le 26. d'Octobre 1700.

Tome II.

O

Monseigneur entre nos mains. Mirabilia judicicia tua, Domine !

Après que le bon Pere eut fini ses pieuses réflexions , je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en discours , & je demandai à Monsieur le Maréchal , si l'amour de la Philosophie n'avoit pas succédé à la passion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

» Je ne l'ai que trop aimée la Philosophie ;
 » dit le Maréchal , je ne l'ai que trop aimée ;
 » mais j'en suis revenu , & je n'y retourne pas.
 » Un Diable de Philosophe m'avoit tellement
 » embrouillé la cervelle de *premiers parens* ;
 » de *pomme* , de *serpent* , de *paradis terrestre* ,
 » & de *cherubins* , que j'étois sur le point de
 » ne rien croire. Le Diable m'emporte si je
 » croyois rien. Depuis ce temps-là je me fe-
 » rois crucifier pour la Religion. Ce n'est
 » pas que j'y voye plus de raison ; au contraire ,
 » moins que jamais : mais je ne saurois que
 » vous dire , je me ferois crucifier sans savoir
 » pourquoi

Tant mieux , Monseigneur , reprit le Pere d'un ton de nez fort dévot , *tant mieux : ce ne sont point mouvemens humains , cela vient de Dieu. POINT DE RAISON ! c'est la prave religion cela : POINT DE RAISON ! Que Dieu vous a fait , Monsieur , une belle grace !* Estote sicut infantes ; *soyez comme des Enfans. Les enfans ont encore leur innocence ; & pourquoi r-*

parce qu'il n'ont point de raison. Beati pauperes spiritu; bienheureux les pauvres d'esprit; ils ne pechent point: la raison? c'est qu'ils n'ont point de raison. POINT DE RAISON; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE; JE NE SAI POURQUOI: les beaux Mots! Ils devroient être écrits en lettres d'or. CE N'EST PAS QUE J'Y VOYE PLUS DE RAISON; AU CONTRAIRE MOINS QUE JAMAIS. En verité cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du Ciel. POINT DE RAISON! Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace (1)!

Le Pere eût poussé plus loin la sainte haine qu'il avoit contre la Raison: mais on apporta des Lettres de la Cour à Monsieur le Maréchal; ce qui rompit un si pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas, & après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient. » Si je voulois faire le » politique, comme les autres, je me retire- » rois dans mon cabinet, pour lire les dépê- » ches de la Cour, mais j'agis, & je parle » toujours à cœur ouvert. Monsieur le Cardi- » nal me mande que Stenay est pris (2), que » la Cour sera ici dans huit jours, & qu'on » me donne le commandement de l'armée

(1) Voyez le Jugement que M. Bayle a fait de ce passage dans le III. ECLAIRCISSEMENT, mis à la fin de son DICTIONNAIRE.

(2) Stenay fut pris le 6. d'Août 1654.

» qui a fait le siège, pour aller secourir Arras
 » avec Turenne & la Ferté. Je me souviens
 » bien que Turenne me laissa battre par Mon-
 » sieur le Prince (1), lorsque la Cour étoit à
 » Gien: peut-être que je trouverai l'occasion
 » de lui rendre la pareille. Si Arras étoit
 » sauvé, & Turenne battu, je serois content :
 » j'y ferai ce que je pourrai : je n'en dis pas
 » davantage (2).

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre Monsieur de Turenne; mais on nous avertit que le convoi étoit déjà assez loin de la ville. Ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'aurions fait.

Le Pere Canaye, qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui le pût porter au Camp. » Et quel cheval voulez-vous, mon Pere? dit le Maréchal. *Je vous répondrai, Monseigneur; ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre: qualem me decet esse; mansuetum; tel qu'il faut que je sois, doux,*
 » *paisible. Qualem me decet esse, mansuetum!*
 » J'entens un peu le Latin, dit le Maréchal,

(1) A Blenau le 7. d'Avril 1652.

(2) Ces trois Maréchaux ayant forcé les lignes en trois endroits, battirent les Espagnols, entrèrent dans Arras, & obligèrent M. le Prince à se retirer.

» *mansuetum* seroit meilleur pour des brebis
 » que pour des chevaux. Qu'on donne mon
 » cheval au Pere, j'aime son ordre, je suis
 » son ami; qu'on lui donne mon bon che-
 » val ».

J'allai dépêcher mes petites affaires, & ne
 demurai pas long-temps sans rejoindre le
 convoi. Nous passâmes heureusement; mais
 ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre Pere
 Canaye. Je le rencontrai dans la marche sur
 le bon cheval de Monsieur d'Hoquincourt.
 C'étoit un cheval entier, ardent, inquiet,
 toujours en action. Il mâchoit éternelle-
 ment son mors, alloit toujours de côté,
 hennissoit de moment en moment; & ce
 qui choquoit fort la modestie du Pere, il pre-
 noit indécemment tous les chevaux qui ap-
 prochoient de lui pour des cavales. » Et que
 » vois-je, mon Pere, *lui dis-je en l'abordant* ;
 » quel cheval vous a-t-on donné-là ? Où est
 » la monture du bon Pere Suarez, que vous
 » avez tant demandée » ? *Ah ! Monsieur, je*
n'en puis plus, je suis roué..... Il alloit con-
 tinuer ses plaintes, lorsqu'il part un lièvre.
 Cent cavaliers se débandent pour courir après,
 & on entend plus de coups de pistolet qu'à
 une escarmouche. Le cheval du Pere, accou-
 tumé au feu sous le Maréchal, emporte son
 homme, & lui fait passer en moins de rien
 sous ces débandés. C'étoit une chose plaisan-

te de voir le Jesuite à la tête de tous malgré lui. Heureusement le lièvre fut tué , & je trou-
vai le Pere uu milieu de trente cavaliers , qui
lui donnoient l'honneur d'une chasse , qu'on
eût pût nommer une Occasion. Le Pere re-
cevoit la louange avec une modestie appa-
rente ; mais en son ame il méprisoit fort le
mansuetum du bon Pere Suarez , & se savoit
meilleur gré du monde des merveilles qu'il
pensoit avoir faites sur le Barbe de Monsieur
le Maréchal. Il ne fut pas long-temps sans se
souvenir du beau Dit de SALOMON : *Vani-
tas vanitatum , & omnia vanitas*. A mesure
qu'il se refroidissoit , il sentoit un mal que la
chaleur lui avoit rendu insensible ; & la fausse
gloire cédant à de véritables douleurs , il re-
grettoit le repos de la Société , & la douceur
de la vie paisible qu'il avoit quittée. Mais tou-
tes ses réflexions ne servoient de rien. Il falloit
aller au camp , & il étoit si fatigué du cheval ,
que je le vis tout prêt d'abandonner Bucé-
phale , pour marcher à pied à la tête des fan-
tassins.

Je le consolai de sa première peine , &
l'exemtai de la seconde , en lui donnant la
monture la plus douce qu'il auroit pû souhai-
ter. Il me remercia mille fois , & fut si sensi-
ble à ma courtoisie , qu'oubliant tous les
égards de sa profession , il me parla moins en
Jesuite réservé , qu'en homme libre & sincère.

(1) Je lui demandai quel sentiment il avoit de Monsieur d'Hoquincourt. *C'est un bon Seigneur*, me dit-il, *c'est une bonne ame : il a quitté les Jansénistes : nos Peres lui sont fort obligés ; mais pour mon particulier , je ne me trouverai jamais à table auprès de lui , & ne lui emprunterai jamais de cheval.*

Content de cette première franchise , je voulois m'en attirer encore une autre. » D'où vient, *continuai-je*, la grande animosité qu'on voit entre les Jansénistes & vos Peres ? Vient-elle de la diversité des sentimens sur la Doctrine de la GRACE ? » *Quelle folie ! quelle folie !* me dit-il, *de croire que nous nous haïssons , pour ne penser pas la même chose sur la GRACE ! Ce n'est ni la GRACE , ni les CINQ PROPOSITIONS qui nous ont mis mal ensemble. La jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les Jansénistes nous ont trouvé en possession du gouvernement , & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins , ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence ; ils affectent l'austérité & la rigueur : nous consolons les ames par des exemples de la miséricorde de Dieu , ils effrayent par ceux de sa justice. Ils portent la*

(1) M. de S. Evremond avoit fait sa Rhétorique sous le P. Canaye au Collège de Clermont , comme le l'ai remarqué dans sa V I E.

crainte où nous portons l'espérance, & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les hommes, mais chacun se veut donner du crédit en les sauvant, & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à Monsieur le Maréchal. J'étois purement Jésuite avec lui, & j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. Je le louai fort du nouvel esprit que sa dernière profession lui avoit fait prendre; & il me sembloit que la louange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus longtemps: mais comme la nuit approchoit, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon procédé, que j'étois satisfait de sa confidence.

CONVERSATION

CONVERSATION

DE

M. D'AUBIGNY

AVEC

M. DE S. EVREMOND.

A YANT raconté un jour à Monsieur d'Aubigny (1) la conversation que j'avois eue avec le Pere Canaye : » Il n'est pas » raisonnable, *me dit-il*, que vous rencon- » triez plus de franchise parmi les Jesuites , » que parmi nous. Prenez la peine de m'é- » couter , & je m'assûre que vous ne me trou- » verez pas moins d'honneur qu'au révérend » Pere dont vous me parlez.

» Je vous dirai que nous avons de fort » beaux esprits , qui font valoir le Jansenis- » me par leurs ouvrages , de vains discou- » reurs , qui pour se faire honneur d'être Jan- » senistes , entretiennent une dispute conti- » nuelle dans les maisons ; des gens sages &

(1) Louis Stuart d'Aubigny , oncle du Duc de Richemond & de Lenox. Voyez la VIE de M. de S. Evremond sur les années 1662. & 1666.

Tome II,

P.

» habiles , qui gouvernent prudemment les
 » uns & les autres. Vous trouverez dans les
 » premiers de grandes lumières , assez de bon-
 » ne foi , souvent trop de chaleur , quelque-
 » fois un peu d'animosité. Il y a dans les se-
 » conds beaucoup d'entêtement & de fantai-
 » sie : les moins utiles fortifient le parti par le
 » nombre ; les plus considérables lui donnent
 » de l'éclat par leur qualité. Pour les politi-
 » ques , ils s'employent , chacun selon son
 » talent ; & gouvernent la machine par des
 » moyens inconnus aux personnes qu'ils font
 » agir.

» Ceux qui prêchent ou qui écrivent sur la
 » G R A C E , qui traitent cette question si cé-
 » lébre , & si souvent agitée ; ceux qui mettent
 » le Concile au-dessus du Pape , qui s'oppo-
 » sent à son infailibilité , qui choquent les
 » grandes prétentions de la Cour de Rome ,
 » sont persuadés de ce qu'ils disent : capables
 » toutefois de changer de sentiment , s'il arri-
 » ve un jour que les Jesuites trouvent à pro-
 » pos de changer d'opinion. Nos Directeurs
 » se mettent peu en peine de la doctrine. Leur
 » but est d'opposer société à société , de se fai-
 » re un parti dans l'Eglise , & du parti dans
 » l'Eglise une cabale dans la Cour. Ils font
 » mettre la réforme dans un Convent sans se
 » réformer ; ils exaltent la pénitence sans la
 » faire ; ils font manger des herbes à des gens

DE SAINT-EVREMOND. 178

» qui cherchent à se distinguer par des singularités , tandis qu'on leur voit manger tout ce que mangent les personnes de bon goût. » Cependant nos Directeurs , tels que je les dépeins , servent mieux le Jansénisme par leur direction , que ne font nos meilleurs Ecrivains par leurs beaux Livres.

» C'est une conduite sage & prudente qui nous maintient ; & si jamais M. de Believre , M. de Légue , & M. du Gué Bagnols , viennent à nous manquer , je me trompe , ou l'on verra un grand changement dans le Jansénisme. La raison en est ; que nos opinions auront de la peine à subsister d'elles-mêmes. Elles font une violence éternelle à la nature ; elles ôtent de la Religion ce qui nous console ; elles y mettent la crainte , la douleur , le désespoir. Les Jansénistes voulant faire des Saints de tous les hommes , n'en trouvent pas dix dans un Royaume , pour faire des Chrétiens tels qu'ils les veulent. Le christianisme est divin ; mais ce sont des hommes qui le reçoivent ; & quoiqu'on fasse , il faut s'accommoder à l'humanité. Une Philosophie trop austère fait peu de sages : une politique trop rigoureuse peu de bons sujets ; une Religion trop dure peu d'âmes Religieuses qui le soient long-temps. Rien n'est durable , qui ne s'accommode à la nature. LA GRACE dont nous parlons

» tant, s'y accommode elle-même. Dieu se
 » sert de la docilité de notre esprit, & de la
 » tendresse de notre cœur, pour se faire ai-
 » mer. Il est certain que les Docteurs trop ri-
 » gides donnent plus d'aversiion pour eux que
 » pour les péchés. La pénitence qu'ils prê-
 » chent, fait préférer la facilité qu'il y a de
 » demeurer dans le vice, aux difficultés qu'il
 » y a d'en sortir.

» L'autre extrémité me paroît également
 » vicieuse. Si je hais les esprits chagrins qui
 » mettent du péché en toutes choses, je ne
 » hais pas moins les Docteurs faciles & com-
 » plaisans, qui n'en mettent à rien; qui favo-
 » risent le dérèglement de la nature, & se
 » rendent partisans secrets des méchantes
 » mœurs. L'Evangile entre leurs mains a plus
 » d'indulgence que la morale : la Religion
 » ménagée par eux, s'oppose plus foiblement au
 » crime que la raison. J'aime les gens de bien
 » éclairés, qui jugent sainement de nos actions,
 » qui nous exhortent sérieusement aux bon-
 » nes, & nous détournent, autant qu'il leur
 » est possible, des mauvaises. Je veux qu'un
 » discernement juste & délicat leur fasse con-
 » noître la véritable différence des choses;
 » qu'ils distinguent l'effet d'une passion, &
 » l'exécution d'un dessein; qu'ils distinguent
 » le vice du crime, les plaisirs du vice; qu'ils
 » excusent nos foiblesses, & condamnent nos

5 désordres ; qu'ils ne confondent pas des ap-
 „ pétits légers , simples & naturels , avec de
 „ méchantes & perverses inclinations. Je veux,
 „ en un mot , une morale chrétienne , ni au-
 „ stère , ni relâchée.





SIR POLITICK
Comedie

W. BIRCH & SONS

S I R
P O L I T I C K
W O U L D - B E ,
C O M E D I E

A la manière des Anglois.

P iij

A C T E U R S.

SIR POLITICK WOULD-BE, *Chevalier Anglois, Politique ridicule.*

M. DE RICHE-SOURCE, *Homme d'Affaires, François, Chimérique en Projets.*

LA FEMME DE SIR POLITICK, *grave & sottement capable.*

MADAME DE RICHE-SOURCE, *Coquette & Bourgeoise.*

LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, *Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de France.*

UN VOYAGEUR ALLEMAND, *exact & régulier, qui voit jusqu'aux dernières Epitaphes des Villes où il passe.*

MY LORD TANCREDE, *homme d'esprit, qui connoît le ridicule de tous les autres.*

UNE ENTREMETTEUSE, *faisant la DOGESSE, & ses DEMOISELLES, faisant les FEMMES DE SÉNATEURS.*

DOMINICO, *Vénitien mystérieux, faisant l'Espion.*

LE SIGNOR ANTONIO, *Diseur de Concetti, Ami de TANCREDE.*

QUATRE
SÉNATEURS.

{ AGOSTINO, *faux Caton, & ridiculement grave.*
AZARO, *beau Discoureur.*
AMELINO, *du même esprit.*
PAMFILINO, *homme de bon sens.*

UN VALET *du Signor Antonio.*

UN VALET *de Sir Politick.*

UN HUISSIER.

La Scène est à Venise.

SIR POLITICK
WOULD-BE,
COMEDIE. (1)

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR
POLITICK WOULD-BE.

M. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, le bruit de votre réputation en général, & les graces que ma maison a reçues de vous en particulier, m'obligent à vous assurer du respect que j'ai pour votre personne, & de la reconnoissance que j'ai de vos faveurs.

(1) Le Duc de Buckingham, & M. d'Aubigny, ont eu beaucoup de part à la composition de cette Pièce. Voyez la VIE de M. de S. Evremond sur l'année 1662.

SIR POLITICK.

Permettez que je sache votre nom.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je suis ce François, dont la femme a reçu
chez vous tant de courtoisie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'honneur à votre bien humble
serviteur, de lui avoir rendu quelque service.
Le pouvoir est petit, mais la bonne volonté
est grande.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoissons par notre propre expé-
rience la bonne volonté & le crédit : trop heu-
reux d'avoir rencontré l'une & l'autre dans no-
tre mauvaise fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien crû qu'à votre âge & en famille,
vous ne voyagiez pas sans cause. Possible
quelque stratagème de Cour vous a obligé d'en
fortir.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toujours eu assez de prudence pour me
garantir de ces stratagèmes de Cour : mais on
se trouve enveloppé dans des malheurs pu-
blics, que la prudence ne peut éviter.

SIR POLITICK.

La France est la grande mer, où s'élevont
les tempêtes.

M. DE RICHE-SOURCE.

Chaque Pays a ses tempêtes : la vertu a des

DE SAINT-EVREMOND. 179

envieux par tout ; & la vôtre assurément n'en a pas été exemte.

SIR POLITICK.

J'ai vû quelques orages en ma vie ; mais j'ai su m'accommoder aux vents, & me servir assez bien des voiles. Graces à la Politique , je pense être arrivé au port présentement.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous devez compte au public de vos talens : & à Dieu ne plaise que vous appellassiez être au port , de vous tenir en repos.

SIR POLITICK.

Ma vie n'est pas tout-à-fait oisive : nous avons de quoi nous donner toujours un peu d'occupation.

M. DE RICHE-SOURCE.

Votre capacité vous attire tous ceux qui ont besoin de conseil : & quoique vous n'ayiez de poste ici , je m'assure que vous ne laissez pas d'avoir grande part aux affaires de la République.

SIR POLITICK.

On m'a toujours dit que j'avois quelque talent pour les Affaires. Les années, du moins, ont dû me donner de l'expérience : mais la République est bonne & sage ; elle n'a pas besoin d'autre conseil que du sien.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est en quoi paroît sa sagesse , de consulter une personne aussi éclairée & aussi capable que vous.

SIR POLITICK.

J'avoue qu'on se trompe dans la bonne opinion qu'on a de moi. A la vérité, beaucoup de Sénateurs viennent ici chercher des lumières que je n'ai pas.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je croi qu'ils rendront justice à la fin à votre mérite ; & le Sénat vous mettant dans son corps, fera par intérêt ce qu'il fait quelquefois à des Etrangers par honneur.

SIR POLITICK.

Vous n'êtes pas le premier qui m'en a voulu flater. Si la République nous en juge dignes, nous tâcherons de répondre le mieux qu'il sera possible à son choix. Mais vous, Monsieur, vous avez quitté le Pays orageux, pour chercher celui où regne le calme.

M. DE RICHE-SOURCE.

Ah ! Monsieur je ne hais rien tant que le repos, & tiens à grand malheur pour moi, d'avoir quitté la France. C'est le Pays des affaires & de la fortune. Néanmoins on ne s'abandonne pas ; il faut agir selon l'état où l'on se trouve, & voir ce qu'il y a à faire en ce pays-ci.

SIR POLITICK.

Monsieur, si le peu de talent que Dieu m'a donné, vous peut-être utile à quelque chose, comme je vous l'offre avec franchise, vous pouvez en disposer sans cérémonie.

DE SAINTE-ÉVREMOND. 151

M. DE RICHE-SOURCE.

On est trop heureux de rencontrer à Venise un secours si nécessaire : & en quelque lieu que ce soit , l'honneur de votre connoissance peut-être compté entre les meilleures fortunes. Mais , Monsieur

SIR POLITICK.

Permettez-vous qu'on en use avec liberté ? Je vais dire un mot à un Sénateur , qui m'a voit chargé de quelque projet politique.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est à moi de vous demander pardon d'en avoir usé incivilement. Je saurai prendre mon temps , si vous le trouvez bon , pour jouir quelquefois d'une conversation si profitable.

SIR POLITICK.

Vous en ferez toujours le maître , & pouvez commander à toute heure à un serviteur particulier. Si toutefois vos affaires vous permettoient de demeurer ici un moment , je reviendrois vous trouver.

M. DE RICHE-SOURCE

Vous pouvez demeurer tant qu'il vous plaira ; j'attendrai avec plaisir votre retour.

S C E N E I I.

M. DE RICHE SOURCE, Me. DE
RICHE-SOURCE.

M. DE RICHE-SOURCE.

A H ma femme, que je viens d'entendre
un habile-homme !

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous l'avois-je pas bien dit ? C'est le
premier homme que j'aye vû de ma vie.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je ne m'entête pas facilement ; mais je ne
m'y connois point, ou Sir Politick est une
personne bien capable.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Capable ! au delà de tout ce que vous pou-
vez penser ; & le meilleur ami qu'on vît ja-
mais. Si nous en avions eu un en France, fait
comme lui, nous ne serions pas à Venise.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il faut regarder les choses comme elles sont ;
Sir Politick étoit à Venise quand nous étions
à Paris : présentement nous sommes tous
deux en même lieu, & j'entrevois des cho-
ses qui pourroient bien nous consoler de la
disgrace où nous sommes.

DE SAINT-EVREMOND. 183

Me. DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez vous imaginer le secours que vous en pouvez tirer : & ne craignez point de lui communiquer vos lumières , (en cas qu'il vous communique les siennes , cela s'entend ;) il est homme d'honneur , & aussi sûr qu'il est habile. C'est un trésor que d'avoir Sir Politick pour ami,

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est bien mon dessein de faire une bonne liaison avec lui ; mais me conseilleriez-vous de lui decouvrir notre grande affaire ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Quoi ? la Circulation ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Oui , la Circulation , qui est , comme vous savez , le plus beau projet du monde.

Me. DE RICHE-SOURCE :

Vous ne sauriez mieux faire ; aussi - bien est-il impossible de le conduire seul.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous avez raison , & je le ferai. Je veux néanmoins avoir encore une conversation avec lui auparavant ; non pas que je m'en défie , de la sorte que vous m'en parlez ; mais un si bon Politique pourroit prendre quelque méchante impression de moi , si je lui communiquois d'abord une si grande pensée.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ce n'est pas à nous autres femmes d'entrec

en de telles affaires : vous en userez comme il vous plaira.

M. DE RICHE-SOURCE.

Le voici déjà de retour. Allez-vous-en ; je me trompe , ou nous allons entamer bien des choses,

S C E N E I I I.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR
POLITICK, DOMINICO,
qui les écoute.

M. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur, nous nous sommes assez observés. Il est de la prudence d'un homme sage de ne se fier pas légèrement aux inconnus : mais puisque les hommes ne font pas les affaires seuls , & qu'il est impossible de rien exécuter de beau , sans entrer en confiance ; je vous supplie , Monsieur , de ne me refuser pas la vôtre , & vous ne vous repentirez jamais de me l'avoir donnée.

SIR POLITICK.

Vous êtes tombé dans ma pensée : mais il n'étoit pas , ce me semble , de la dignité de ma politique de m'ouvrir le premier.

M. DE RICHE-SOURCE.

La France est assez considérable dans l'Europe ;

rope, pour ne pas négliger un homme qui en connoît parfaitement les intérêts.

SIR POLITICK.

Madame votre femme m'en a averti plus d'une fois ; je ne suis pas à apprendre votre mérite & vos qualités : mais puisque vous êtes étranger ici, trouvez bon que je vous fasse part de quelques observations que j'ai faites. Chaque Pays a ses usages ; c'est pourquoi je vous recommande ces choses : Premièrement, le pas grave, & la contenance composée : cela sent son personnage. Pour vos Discours, ne dites jamais rien que vous croyiez, & ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira : que toutes vos actions soient réglées par les Loix, dont je porte un *Compendium* sur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du pays en apparence, & pourrez en effet en avoir une autre, si vous n'aimez mieux n'en avoir point du tout ; ce que je laisse purement à votre choix (1).

M. DE RICHE-SOURCE.

Il faudroit que je fusse mal-habile-homme, si assisté comme je suis de vos conseils, je ne pouvois me conduire. Mais je vous supplie ; Monsieur, de me donner quelques lumières de la constitution de cet Etat.

(1) Cela est imité de la COMEDIE de Ben. Johnson intitulée, VOLPONE, OR THE FOX ; c'est-à-dire LE RENARD.) Act. IV. Sc. I.

Tome II.

Q

Vous pouvez juger de la bonté de ses Loix par sa durée. Vous savez néanmoins que rien n'est parfait en ce monde , & je pense que le gouvernement pourroit être encore plus accompli. Je vous dirai en dernier secret, que les Législateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul D O G E.

D O M I N I C O qui vient sur le Théâtre, les écoute à ces mots de République & de Doge, & dit à part,

Qu'entens-je de Secret, de République, de Doge ! Il y a quelque mystère ici dessous : écoutons.

S I R P O L I T I C K

Le Doge est une espèce de Consul. Les Romains en avoient deux : moi, j'en voudrois quatre. En voici la raison. Un Doge a toujours soixante & dix ans, & quelquefois plus : ce qui lui reste de vie, n'est qu'infirmité : tantôt il garde le lit, tantôt la chambre. S'il y en avoit quatre, quand un seroit couché, trois seroient debout ; si deux malades, deux en santé ; si trois, il en resteroit toujours un pour vaquer aux affaires, & se trouver à tous les Conseils.

D O M I N I C O, tout bas.

Voici des gens mal-intentionnés ; qui

DE SAINT-EVREMOND. 187
cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre raison , tirée de la Politique. C'est une maxime fondamentale d'Etat , que toutes les parties du gouvernement doivent avoir de la convenance. Or, à Venise , unité de Doge est absurde , comme chose qui sent son air monarchique.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de si juste. La dernière raison est d'un vrai homme d'Etat. La première est de ces choses que l'on croit naturelles , & que tout le monde pense , aussitôt qu'elles sont trouvées.

SIR POLITICK.

Naturelles tant qu'il vous plaira : mais il y a douze cens ans que dure la République , sans que personne s'en soit jamais avisé. J'avoue bien qu'il y a des projets plus profonds ; & vous en allez entendre un qui est bien d'une autre spéculation. Il regarde les affaires étrangères. Vous devez savoir que la République a de grands intérêts à la Porte , & qu'il lui est nécessaire d'être bien informée de cette Cour-là : mais si notre Ambassadeur en donne la moindre connoissance , il y va de sa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui faire tenir des nouvelles en deux jours : & de recevoir des siennes en aussi peu de temps , sans aucun danger.

Q. ij

M. DE RICHE-SOURCE.

Comment, Monsieur! il faut être Magicien pour cela!

SIR POLITICK.

Si vous appelez magie ce qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses, je l'avoue; il n'y a pourtant rien de surnaturel; écoutez seulement. J'ai des relais de pigeons chez mes correspondans....

M. DE RICHE-SOURCE.

De Pigeons!

SIR POLITICK.

Cela vous surprend? Oui, de Pigeons. Je vois bien que vous n'êtes pas profond dans les affaires du Levant; écoutez. J'ai à Venise des Pigeons de l'Istrie, à qui j'attache une lettre pour l'Ambassadeur: mon correspondant de l'Istrie la prend, & l'attache au pigeon de Dalmatie: celui de Dalmatie l'attache au pigeon de la Bosnie: un autre Vénitien dépêche ce dernier, qui porte ma lettre à l'Ambassadeur. Voilà des nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours: cela est-il extraordinaire & utile?

M. DE RICHE-SOURCE.

Rien au monde ne le sauroit être plus.

SIR POLITICK.

Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choses de cette nature; mais j'ai quitté les projets politiques, pour travailler en Spécula-

DE SAINTE-ÉVREMOND. 183

tion militaire ; & je vous dirai , comme à mon ami , que j'ai trouvé de beaux secrets pour la Guerre. Beaucoup de gens en ont pour les sièges ; ce qui fait que je m'y applique moins : j'en ai plusieurs pour les batailles , qu'un Empereur ne sauroit trop acheter.

DOMINICO *bas.*

Je ne doute point qu'il n'ait vendu ce dernier au *GRAND-SEIGNEUR* , & il fera peut-être employé contre la République.

SIR POLITICK.

Dites-moi , Monsieur , n'avez-vous pas cru que pour devenir grand homme de guerre , il falloit être aux armées ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai crû jusqu'ici ; & je vous avoue que je le crois encore.

SIR POLITICK.

Erreur populaire : il n'y a rien de si opposé au grand Capitaine , que de se trouver aux occasions ; & je vais vous le faire toucher au doigt & à l'œil.

M. DE RICHE-SOURCE.

Cependant , c'est contre une opinion générale , & reçue de toute éternité.

SIR POLITICK.

Il faut avoir de la révérence pour nos pères ; mais ils étoient hommes comme nous. Si en toutes choses on s'en étoit tenu à ce

qu'ils ont trouvé, on feroit la guerre encore avec des flèches, & il n'y auroit aujourd'hui non plus d'Antipodes, qu'il y en avoit de leur temps. Monsieur, dépouillez-vous de toute prévention pour eux & pour moi.

M. DE RICHE-SOURCE.

Puisque vous le trouvez bon, je vais examiner la chose avec une pleine liberté d'esprit.

SIR POLITICK.

Vous me ferez plaisir: ça, ne m'avouerez-vous pas qu'à l'approche d'une armée ennemie, il n'y a point d'homme qui ne soit retenu par la peur, ou emporté par le courage?

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est très-bien raisonné.

SIR POLITICK.

Si votre Général est sujet à la crainte; il laissera perdre l'occasion de défaire les ennemis.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il est vrai.

SIR POLITICK.

S'il ne craint rien, il combat mal-à-propos, & se fait défaire lui-même.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a rien à répliquer là-dessus.

SIR POLITICK.

Dans le cabinet, on conduit une guerre de sang froid; on fait la supputation de deux

DE SAINT-EVREMOND. 191

armées: on considère quelques autres circonstances.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais il me semble qu'on prendroit des mesures bien plus justes, en voyant les troupes.

SIR POLITICK.

Point du tout: à un homme d'esprit, voyez-les, ne les voyez pas, c'est la même chose. C'est toujours une armée, des gens de pied, & des gens de cheval, des canons, des mousquets, des piques, des pistolets. La spéculation militaire fait tout.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'avoue qu'elle y fait beaucoup.

SIR POLITICK.

Or ma supputation faite, j'envoie ordre à un Lieutenant de donner bataille, je défais les ennemis, & voilà un pays que j'ai conquis. Si je me trouve foible, je donne ordre de demeurer dans les retranchemens; l'armée ennemie se dissipe, & voilà un pays que j'ai sauvé.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je commence à voir clair présentement, & vous ne me laissez pas le moindre doute dans l'esprit.

SIR POLITICK.

Philippe II. Prince militaire au dernier point, connu de bonne heure ces maximes, & s'en est toujours fort bien servi.

M. DE RICHE-SOURCE.

Philippe II ! Vous m'étonnez. Il a toujours passé pour un grand Politique , & jamais pour un Guerrier.

SIR POLITICK.

Autre erreur populaire. Il a toujours eu dans la tête d'être plus grand Capitaine que son pere ; & voyant l'erreur où Charles-Quint étoit tombé , de se trouver aux occasions , il prit le parti de faire la guerre du cabinet. Qu'en arrive-t-il ? Philippe II. projette une bataille ; le Duc d'Albe la donne : à votre avis , qui la gagne ? Philippe II. assurément ; & n'en doutez pas. On peut dire la même chose sur le Duc de Parme. Le Duc assiége Anvers , & Philippe prend la Ville. Oui , je tiens Philippe le plus grand Capitaine de nos jours , & peut-être de l'antiquité , si vous en exceptez Périclès.

M. DE RICHE-SOURCE.

Monsieur , tous les hommes que j'ai vus jusques ici ; je dis les plus habiles , n'ont que de la superficie : vous seul approfondissez les matières ; l'esprit demeure convaincu de vos raisons.

SIR POLITICK.

On a peut-être un peu plus de méditation qu'un autre , & on digère les choses.

M. DE RICHE-SOURCE.

Oserois-je espérer une grace ?

SIR

SIR POLITICK.

Vous avez tout pouvoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est être bien incivil; mais je ne saurois m'en empêcher. Auriez-vous la bonté de me donner quelqu'un de vos secrets pour la guerre: Il n'y a rien que je ne donne pour faire étudier mon fils en spéculation militaire. Le plaisir que j'aurois de le voir plus Capitaine que ces petits Messieurs, qui font les entendus, pour avoir fait cinq ou six campagnes! Monsieur, je ne suis pas importun; mais je vous demande en grace quelqu'un de vos secrets pour la guerre.

SIR POLITICK.

Quant à cela, vous m'en dispenserez; s'il vous plaît. Vous êtes François, & je suis Anglois. Nos nations ont eu autrefois de grands differends; ils peuvent recommencer, & je ne vous donnerai pas des armes pour nous battre.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nos deux nations sont en bonne intelligence.

SIR POLITICK.

Peut être ne durera-t-elle pas long-temps. Un Politique doit tout prévoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous assure qu'il ne me reste aucune

Tome II.

R.

amitié pour un pays , où mon mérite a été si mal reconnu.

SIR P O L I T I C K.

Le chagrin passe , & l'amitié peut revenir. Bref , Monsieur , n'esperez pas que je vous donne rien , qui puisse aller un jour contre le bien de ma Patrie. En toute autre chose , faites état que personne n'est plus à vous que Sir Politick. (*Ils sortent.*)

D O M I N I C O *seul.*

Gens dangereux à la République ! Attaquer les Législateurs ! Se prendre à la constitution de l'Etat ! Multiplier jusques à quatre un Magistrat unique ! Mutation de gouvernement appuyée sur l'exemple de deux Consuls , & raffinée par la méditation d'un spéculatif ! Comme j'ai voué beaucoup de service au Doge , il n'y a rien que je ne fasse pour ruiner un projet , qui va à lui donner trois compagnons. Je veux l'en avertir lui-même ; & si je ne puis lui parler (car il est souvent indisposé ,) je dirai tout à un Sénateur de mes amis , qui en informera le Sénat.

SCENE IV.

LE SIGNOR ANTONIO;
MYLORD TANCREDE,
qu'il avoit connu à Londres.

ANTONIO.

QUE voi-je ! bon Dieu ! Le ciel favorable à Venise , envoie ici l'Etoile du Nord briller parmi nous !

TANCREDE.

Je ne suis ni Astre , ni Etoile , & je viens d'un pays où vous savez qu'on ne brille pas. Je suis de vos amis il y a long-temps , ravi de me trouver dans un lieu où nous puissions renouveler notre connoissance.

ANTONIO

Vous venez donc faire rougir nos jasmins du vermill de vos roses ?

TANCREDE *bas.*

Ce n'est plus le même homme que j'ai connu autrefois ; & quel langage est ceci ? Voyons pourtant jusqu'au bout. (*haut.*) Il est vrai que nous avons des roses en abondance ; & puis , ce sont les armes d'Angleterre.

ANTONIO.

Les armes d'Angleterre sont des roses en

R ij

peinture ; mais en effet des tonnerres si redoutables sur les ondes , que les foudres de terre-ferme en comparaison , à peine sont des éclairs.

T A N C R E D E.

Monsieur je ne sai que répondre là-dessus.

A N T O N I O.

Les rivières les plus profondes font le moins de bruit , & les petits torrens nous étourdissent : de même les esprits vains & légers ont plus de langage ; les solides moins de paroles & de discours.

T A N C R E D E.

Vous êtes obligé pour ma nation & pour moi.

A N T O N I O.

Excusez , si l'humilité de mes pensées , & la bassesse de mes termes ne peuvent s'élever à la grandeur de mon zèle ; & agréez , je vous prie , la dévotion de mes services , dont vous pouvez disposer uniquement.

T A N C R E D E.

Je me suis toujours attendu que vous me conserveriez quelque part dans l'honneur de vos bonnes grâces.

A N T O N I O.

La même différence que je trouve dans les Arts , entre la théorie & la pratique ; la même se rencontre en fait de services , entre l'offre &

l'exécution. Venons donc à la réalité des effets. Les Dames ont-elles le même ascendant sur vos inclinations, que vous avez sur leurs ames ?

T A N C R E D E.

Je les ai toujours fort aimées.

A N T O N I O.

Si vous aimez ces grandes beautés, fatales au repos des humains, nous avons des Hele-
nes & des Cléopatres.

T A N C R E D E.

Laissons - les pour les Rois & les Empe-
reurs : j'en veux, qui bien loin de troubler
l'Univers, ne puissent pas me troubler moi-
même.

A N T O N I O.

Vous n'en voulez donc pas qui fassent les
tourmens des cœurs, comme les délices des
yeux ?

T A N C R E D E.

Je veux trouver du plaisir sans peine.

A N T O N I O.

Ah ! je le comprends. Il vous faut de ces
beautés innocentes, dont les traits sont doux,
& de qui les charmes n'ont rien de cuisant :
semblables à ces beaux jours, où le soleil
adoucit ses regards, & désarmé de ses brûlan-
tes ardeurs, laisse jouir les hommes d'un
temps agréable & serain.

R iij

TANCREDE *bas.*

Quelque impertinent que soit devenu mon ami, je veux voir s'il m'est bon à quelque chose. (*haut.*) Vous m'entendrez mieux, si vous comprenez que je veux de belles Putains.

ANTONIO *bas.*

Expression du Nord ! (*haut.*) Vous voulez dire des Courtisanes : personnes officieuses, qui rappelant une image des premières Loix de la nature, s'affranchissent de la tyrannie des nôtres, pour le plaisir commun des deux sexes.

TANCREDE.

Voilà justement mon fait.

ANTONIO.

Nous vous conduirons, quand il vous plaira, chez des Flores & des Laïs. Vous ne désagréez pas que j'y fasse trouver un concert, où les Sirènes, d'enchanteresses qu'elles sont, pourroient devenir enchantées.

TANCREDE.

Vous ne sauriez m'obliger davantage.

ANTONIO.

Je ne prétens pas que si peu de chose m'acquitte envers votre Seigneurie de toutes les obligations que je lui ai, & peut-être aurons-nous le bonheur de lui donner un Repas assez curieux.

TANCREDE.

Je recevrai avec joye tout le plaisir que vous me voudrez faire.

ANTONIO.

Je n'ose pas tout-à-fait vous le promettre ; car c'est un repas d'invention , & j'ai besoin d'officiers ingénieux , qui puissent bien représenter la gentillesse de l'artifice.

TANCREDE.

De quoi me parlez-vous-là , de gentillesse & d'artifice dans un repas ? Les viandes les plus naturelles sont les meilleures.

ANTONIO.

Votre Seigneurie parle encore selon la coutume grossière de France & d'Angleterre , où l'on convie ses amis à un repas pour boire & manger. Notre nation a des manières plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant , ou à votre retour , comme vous le jugerez à propos. Nos festins se font ici pour le charme de la vûe.

TANCREDE.

Et pour le goût , rien ?

ANTONIO.

Le goût n'est que pour les repas vulgaires : ce sont ici des illusions agréables.

TANCREDE.

Je commence à vous entendre ; il faut venir là comme curieux , & sans appétir.

ANTONIO.

Si, si ; vous comprenez.

TANCREDE.

Vous me donnez une grande curiosité.

R. iij

Quand puis-je espérer cette fête ?

ANTONIO.

Je ne puis pas répondre du temps. J'ai bien un homme admirable pour plier le linge, qui représente toutes sortes de poissons, & divers oiseaux.

TANCREDE.

C'est déjà une assez grande merveille.

ANTONIO.

Ah ! j'ai plus. J'ai un pâtissier, qui peut faire un service de patés, à l'ouverture desquels sortiront mille oiseaux, qui voltigeront dans la sale, au grand contentement des curieux, ravis d'une chose si surprenante.

TANCREDE.

Quels Officiers vous manquent donc, après tout cela ?

ANTONIO.

Un homme bien nécessaire ; un certain Sculpteur, rare & exquis, qui fait travailler une rave en Sirène, d'un artifice sans égal. C'est un ouvrage excellent, dont nous faisons l'ornement de nos Salades.

TANCREDE.

Ce seroit un assez grand inconvénient que de ne l'avoir pas.

ANTONIO.

Il m'en faut encore un autre, plus important mille fois.

TANCREDE.

Qui peut être ce rare Officier ?

ANTONIO.

C'est un Ingénieur , qui travaille miraculeusement en sucre.

TANCREDE.

Un Confiturier , voulez-vous dire ?

ANTONIO.

Un Ingénieur , qui fait un château de sucre avec des tours & d'autres fortifications si bien entendues , que la régularité des meilleures places n'en approche pas.

TANCREDE.

Cela vaut une leçon de Mathématique.

ANTONIO.

Mieux sans doute. C'est-là particulièrement que j'ai appris l'Art militaire.

TANCREDE.

Je suis charmé de toutes vos raretés. Voilà dîner délicatement , non comme nos brutaux , qui ne trouvent au repas que le plaisir de manger.

ANTONIO.

En ce pays , tout est esprit , gentillesse , invention. S'il faut manger , par une nécessité naturelle que nous avons commune avec les bêtes , on mange chacun chez soi , pour cacher les imperfections où la nature nous assujettit : mais en public , ce ne sont que subtiles apparences , figures ingénieuses , & délicates représentations ; car vous devez

savoir que tout dépend du bel art, & de la belle cérémonie.

T A N C R E D E.

Je ne suis déjà plus si grossier que j'étois, & j'espère de me rendre digne un jour de votre table. En attendant ce repas, que vous me promettez, vous trouverez bon que suivant votre conseil, j'aie caché mes imperfections naturelles à mon logis.

A N T O N I O *seul.*

Quelque effort que fasse notre bon Anglois, il a de la peine à s'élever aux choses sublimes. Quand j'étois en Angleterre, j'accommodois mes pensées & mes discours au génie de son peuple. J'ai voulu faire ici l'honneur de ma nation, & régaler ce Mylord de *Concetti* très-beaux, & très-relevés : mais je me suis aperçu par des réponses vulgaires, que j'allois au de-là de sa portée. Je hais les esprits bas & rampans, je ferois bien de n'avoir plus de commerce avec un homme si commun.

Fin du premier Acte.

A C T E. I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LE VOYAGEUR ALLEMAND,
LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de temps , je vous prie,
& voyons aujourd'hui quelque chose de
curieux.

LE MARQUIS.

Et moi , promenons-nous , je vous prie ,
nous n'aurons que trop de loisir à Venise pour
voir ce qu'il y a de curieux. Un peu de con-
versation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous conversation ? s'amuser à
discourir ? Je ne suis pas venu d'Allemagne
pour ne faire que parler.

LE MARQUIS.

Toutes vos curiosités ne valent pas un quart-
d'heure d'entretien. Mais qui est cet étranger
qui vient vers nous ?

L'ALLEMAND.

C'est un Mylord avec qui je loge, cousin du Duc de Buckingham : voulez-vous faire connoissance avec lui ?

LE MARQUIS.

Cousin, dites-vous, du Duc de Buckingham ; & si je veux faire connoissance ?

L'ALLEMAND.

Je ne fai pas si vous le voulez connoître : nous autres ne recherchons la connoissance de personne.

LE MARQUIS.

Après les obligations que j'ai au Mylord-Duc, je négligerois la connoissance de son parent ! Tout mon déplaisir est de l'aborder par rencontre : mais puisque l'occasion s'offre à nous, il ne la faut pas perdre. Présentez-moi, je vous prie.

L'ALLEMAND.

Mylord, voici un Gentilhomme François, qui desire de vous connoître.

LE MARQUIS.

Monsieur, ce n'est pas ici un lieu propre à vous rendre mes respects : j'irai chez vous, si vous l'avez agréable, pour vous dire que je dois tout au parent de Monsieur le Duc de Buckingham.

TANCREDE.

L'honneur que j'ai d'appartenir à Monsieur de Buckingham m'est avantageux en tout, &c.

particulièrement à me donner celui de votre amitié.

LE MARQUIS.

C'est peu de chose, Monsieur, que mon amitié ; mais j'ai tant d'obligation au Mylord-Duc, qu'assurément vous pouvez disposer de mon bien & de ma vie.

TANCREDE.

On est heureux, Monsieur, de pouvoir obliger un homme de mérite, & vous êtes trop reconnoissant de quelque plaisir médiocre.

LE MARQUIS.

Appellez-vous un plaisir médiocre l'honneur que j'ai reçu de lui ? Je vous dirai la chose comme elle est, sans manquer d'un mot. Monsieur de Montmorency, l'honneur de notre nation, (cela se peut dire,) ayant su que j'allois en Angleterre, me donna une lettre pour Mylord-Duc, votre parent, & me chargea de lui témoigner la joie qu'il avoit de l'heureux accouchement de Madame sa femme, & de la naissance de Monsieur son fils. C'étoit une pure civilité. Monsieur de Montmorency étoit Amiral de France, Monsieur de Buckingham Amiral d'Angleterre : d'Amiral à Amiral il n'y a que la main. Le Royaume de France est plus grand que celui d'Angleterre, la flotte Angloise plus considérable que la nôtre ; tous deux Ducs, grands-Seigneurs, bien

faits , libéraux , généreux. Ce n'est pas à moi de décider ; & il me semble que toutes choses étoient assez égales entr'eux. Enfin , Monsieur de Montmorency me chargea de ce compliment , dont je vous ai parlé. Je pris la poste aussi-tôt. J'arrive à Calais , & m'embarque avec le vent & la marée : mais la mer étoit si grosse , & la tempête si furieuse , qu'à la damnation de mon ame , les vagues venoient quelquefois à un pied du bord du bateau. Nous fûmes cinq grosses heures à passer , qui furent cinq années pour moi. Mon nom n'est pas inconnu dans les armées. J'ai vu quelques batailles en ma vie , & me suis trouvé à quelques logemens. C'est-là qu'on connoît les braves. J'ai ouï dire à Monsieur de Vignoles (1) qu'il n'y avoit pas une action plus périlleuse dans la guerre. Ce n'est pas trop ma coutume de parler de moi ; mais je puis dire sans vanité , que j'ai fait d'assez beaux combats , & de toutes sortes. Avec cela , Monsieur , mon passage a été la plus grande , & peut-être la seule peur que j'aye jamais eue.

T A N C R E D E.

Cela ne se doit pas appeller peur ; c'est manque d'habitude. Vos yeux n'étoient pas accoutumés à ce danger-là.

(1) Vieux Maréchal de Camp sous le règne du Louis XIII. à qui on se remettoit ordinairement du soin de l'Infanterie.

Je me suis mépris aux termes : ce n'étoit pas peur , Mylord , vous avez raison ; cependant j'aimerois mieux cent périls de terre qu'un de mer. J'admirois la brutalité de quelques Anglois , de ces marauts sans doute , qui tirent au billet pour un teston à qui sera pendu. Monsieur ! ils fumoient nonchalamment dans un si grand danger , tandis que je me recommandois à Dieu , & songeois tout de bon à ma conscience. Fumer dans une tempête ! vous m'avoüerez que ce n'est pas courage : car comment se défendre contre des vagues ? Cela ne laisse pas de choquer un homme de cûr , qui n'est pas accoutumé à ces sortes de dangers , de voir des coquins faire les intrépides mal-à-propos. J'aurois donné la moitié de mon bien , pour tenir ces brutaux à une sortie , ou à quelque assaut. Nous eussions vu , morbleu , .. Mais, Monsieur , je crains de vous ennuyer.

TANCREDE.

Ah ! Monsieur , il faudroit être de méchante humeur , pour ne prendre pas plaisir à un récit si agréable.

LE MARQUIS.

Enfin ; me voilà passé. Je compte la poste pour rien , excepté que les maîtres des postes rançonnent les François. J'arrive à Londres , où le soir je fais mettre un habit à l'air , pour

lui ôter les méchans plis , que la male lui avoit donné , & pour y attacher une garniture. Le lendemain je me mis le mieux que je pus ; non pas magnifiquement : mais les gants, le collet , les plumes , les rubans , avoient ce je ne sai quoi , qu'il ne faut pas disputer aux François. Les autres Nations nous veulent imiter : mauvais singes , ou Dieu me damne. En cet état , je m'en vais chez Mylord-Duc. Ah , Monsieur , quel visage , quel air , quelle mine. Il n'avoit rien d'étranger , & jamais François n'a eu la mine plus Françoisse que lui. Voici le compliment, que je lui fis, le plus court qu'il me fut possible. On est assez de la Cour , pour savoir que les longues harangues y sont mal reçues. *Monsieur* , lui dis-je , *Monsieur de Montmorency m'a chargé de vous assurer de la part qu'il prend à la naissance de Monsieur votre fils.* Je ne parlai point des couches de la femme , de peur d'allonger le compliment : je crus que la naissance du fils comprenoit tout. *Mais* , continuai-je , *de tous ceux , Monsieur , qui s'intéressent à ce qui vous touche , il n'y en a point qui soit plus votre serviteur que lui.* J'ajoutai cela de moi , pour montrer qu'on n'est pas un misérable. Cela fait effet. Tant que je parlai , Mylord-Duc eut toujours son chapeau hors de la tête ; & après que j'eus fini , il me répondit en ces termes , que je n'oublierai jamais ; *Je suis bien obligé à Monsieur*

seigneur de Montmorenci de sa civilité : je me tiendrois heureux de lui en pouvoir témoigner mon ressentiment , & en votre particulier , Monsieur , de vous servir. Par-Dieu , cela est bien civil !

TANCREDE.

Monsieur de Buckingham n'avoit garde de vous traiter moins civilement ; & je m'assure qu'il ne fut pas long-temps sans vous faire ces petits plaisirs dont vous nous avez parlé.

LE MARQUIS.

C'est-là le plaisir dont je vous parlois : un homme d'honneur , bien Gentilhomme , en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plupart des gens ont le cœur fait : je sai bien pour moi que ces choses-là sont les seules qui me touchent. Peut-être auroit-il voulu m'obliger d'une autre manière , si j'avois demeuré plus long-temps à Londres. Je n'y fus rien que trois jours.

TANCREDE.

Quelque affaire importante vous rappella sans doute à Paris ?

LE MARQUIS.

Nullle affaire : nous étions alors dans la paix.

TANCREDE.

Les Dames ne laissent pas un homme de votre humeur en repos , quand la Guerre ne l'occupe pas.

Tome II.

S

LE MARQUIS.

Je ne pensois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Mylord. Il est vrai que je n'ai guère été sans quelque Amourette en ma vie. En ce temps-là j'aimois une Dame, aussi-bien faite qu'il y en eût à la Cour, & je n'étois pas seul à la trouver aimable. Ces Messieurs, qui font un métier de la galanterie, les faiseurs de sièges attaquèrent cette place, & furent repoussés. Un des plus renommés parmi les galans, ne put souffrir sans chagrin d'être chassé de chez elle, & fit à la Reine quelque conte d'elle & de moi. Je ne sai; il y eut une affaire entre nous, où il ne fut pas heureux. Voilà de l'éclat, comme vous pouvez penser, & aussi-tôt martel en tête au mari, qui sous prétexte d'affaires domestiques, l'emmena à la campagne. Ne pouvant me consoler de ce fracas, je pris le temps de son absence pour voyager, & j'allai en Angleterre, dans le dessein d'y faire quelque séjour : mais....

T A N C R E D E.

Mais ces résolutions-là ne se tiennent point. Quand on a goûté une fois des plaisirs de France, on s'accommode aux nôtres mal-aisément.

LE MARQUIS.

Point du tout, votre pays me paroît agréable; outre que la guerre tantôt de-çà, tantôt

DE SAINT-EVREMOND. 211

de-là, m'a appris à vivre par tout. Voulez-vous que je vous parle franchement : les Anglois n'aiment pas notre Nation : nos bons vins de Grave les font toujours souvenir de la perte de la Guienne : ils ne sauroient nous le pardonner.

T A N C R E D E.

Nous garderions long-temps notre ressentiment. Je vous assure qu'on a beaucoup de civilité en Angleterre pour les François, quand ils sont honnêtes gens ; & je suis fâché qu'un plus long séjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

L E M A R Q U I S.

Vous me parlez de gens de qualité ! il n'y a rien de si civil : mais le peuple, qu'en dites-vous ? Avouez qu'il est furieux. Comment ! Je ne pouvois faire deux pas dans la rue, sans entendre à mes oreilles : *Francheman* : c'est un *Francheman*. Ah ! Monsieur, qu'on nous haït !

T A N C R E D E.

Monsieur, je me rends, puisque cela vous est arrivé à vous-même : jusques-là, je n'avois pas remarqué une animosité si extraordinaire.

L E M A R Q U I S.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne suis pas menteur. Sur la perte de mon salut, j'entendois *Francheman*.

S ij

à droit , *Francheman* à gauche , *Francheman* par-tout. En quelque lieu que j'aye été , Dieu merci , on ne m'a dit guères d'injures. Aussi , de se fâcher sottement , & de se commettre avec un peuple , il faut être fou. Je pris le parti de repasser la mer , & ensuite de voir l'Italie.

T A N C R E D E.

Je vous trouve un homme fort avisé. Il y a grande différence de l'Angleterre à l'Italie , pour contenter la curiosité d'un voyageur. Mais je ne m'aperçois pas que j'empêche ici votre conversation : je me retire , & rends grâces à Monsieur de m'avoir donné l'honneur de votre connoissance.

L E M A R Q U I S.

C'est à moi de le remercier , Mylord. Il aura , s'il lui plaît , la bonté de me mener chez vous , où je prétens vous rendre mes respects , & vous assurer de mon obéissance. (*parlant à l'Allemand*) Ami , je vous remercie de m'avoir donné la connoissance de ce Mylord. Il est pardieu fort honnête homme , & il se connoît en gens. On ne peut pas en user plus civilement qu'il a fait avec moi. Il a été long - temps en France assurément.

L' A L L E M A N D.

Et à Strasbourg , à Francfort , à Nuremberg. Il a fort voyagé.

DE SAINT-EVREMOND. 213

LE MARQUIS.

Quand me menerez-vous chez lui?

L'ALLEMAND.

Quand vous voudrez. Mais retirons-nous d'ici. Voilà deux Venitiens qui approchent de nous, avec lesquels vous feriez peut-être connoissance, & je n'ai pas de temps à perdre.

SCENE II.

DOMINICO, LE SENATEUR
AGOSTINO.

DOMINICO.

VOTRE Excellence ne pouvoit pas arriver plus heureusement. Je m'en allois chez elle pour l'avertir d'une chose, que la bonne fortune de la République m'a fait entendre sans y penser.

AGOSTINO.

J'ai impatience d'entendre une chose qui doit regarder le salut public.

DOMINICO.

Me promenant tantôt dans la Place, j'ai entendu deux Etrangers parler de la République. Leur qualité d'Etrangers, leur mine férieuse, leur mystère m'a donné envie de les

écouter ; & heureusement j'ai ouï ce que je m'en vais dire à votre Excellence.

A G O S T I N O.

On m'a déjà donné quelques avis sur ces deux Etrangers , & on me les a dépeints comme des gens capables de remuer bien des choses. Pour suivez.

D O M I N I C O.

Il se passoit entr'eux divers discours tendans à former une grande liaison , quand tout d'un coup ils ont baissé le ton de la voix.

A G O S T I N O.

N'avez-vous point eu la curiosité de vous informer de leurs noms ?

D O M I N I C O.

Je ne les ai point quittés de vûe qu'ils ne soient entrés dans leur maison ; & m'étant informé autant que j'ai pû , de la qualité de ces personnages , j'ai sù qu'il y a un Chevalier Anglois , nommé *Sir Politick* , par sa capacité en politique ; & un François , dont on n'a su me dire le nom , grand faiseur de projets pour les affaires d'argent.

A G O S T I N O.

Voilà mes deux hommes. Le premier connu dans la politique , n'est-ce pas ?

D O M I N I C O.

Le même.

A G O S T I N O.

Je sai quels ils sont , & de quoi ils sont capables. Qu'avez-vous ouï ?

DE SAINT-EVREMOND. 215

D O M I N I C O.

Tout d'un coup Sir Politick a baissé le ton de la voix; mais le bon génie de la République a rendu sa précaution inutile, & rien n'a empêché que je n'aye entendu distinctement ce qu'il disoit. *Les Législateurs ont manqué tourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un seul Doge. Le Doge est une espèce de Consul. Les Romains en avoient deux; moi j'en voudrois quatre.*

A G O S T I N O.

De quel dérèglement n'est point capable l'esprit de l'homme, puisqu'on ose trouver des défauts dans la constitution de notre gouvernement! Mais, dites-moi, n'avez-vous rien où, qui vous fasse soupçonner quelque conspiration?

D O M I N I C O.

J'ai bien connu par leurs discours que ce sont des gens tout propres à conspirer..... Dans la vérité, je n'ai rien entendu par où l'on puisse voir une conspiration formée.

A G O S T I N O.

On m'a dit plus que cela. Songez un peu, & rappelez dans votre esprit ce que vous pourrez de leur conversation.

D O M I N I C O.

Ils ont parlé de *grands Capitaines.*

A G O S T I N O.

Mes avis portent qu'ils ont intelligence avec

certain Généraux. Vous souvient-il point du nom de ces Capitaines ?

D O M I N I C O.

Charles-Quint , Philippe II , le Duc d'Albe , le Duc de Parme.

A G O S T I N O.

Ce sont noms empruntés , qui sont leur chiffre.

D O M I N I C O.

Cela pourroit bien être.

A G O S T I N O.

Dites hardiment que cela est : il n'y a pas à douter.

D O M I N I C O.

Il est vrai qu'ensuite de ces Capitaines , ils ont discoursu long-temps de troupes , de gens de pied , de gens de cheval , de canons , de mousquets , de piques , de pistolets ; ce qui n'avoit point de rapport à Philippe II. car il me paroissoit qu'ils parloient de choses présentes ; ajoutant une particularité qui me surprit fort :
 » Que pour devenir grand Capitaine , on n'a-
 » voit pas besoin d'aller à l'armée ; que la
 » guerre se conduisoit mieux du cabinet ; &
 » que la spéculation militaire faisoit tout.

A G O S T I N O.

Ils ont raison. Je vois bien que ce sont gens profonds dans l'algèbre. Avec l'algèbre on fait tout : ils ont raison. Je n'étois pas mal averti , & vous aviez oublié justement ce qu'il

Y a

DE SAINT-EVREMOND. 217

ya de plus important. C'en est assez pour ce qui regarde la guerre. N'avez-vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangères ?

D O M I N I C O.

Vous en jugerez vous-même par leur conversation, que sur ce point je pense avoir fort bien retenue. *J'ai un projet*, dit Sir Politick, *qui est bien d'une autre spéculation : il regarde les affaires étrangères.*

A G O S T I N O.

C'est-là qu'il falloit bien écouter.

D O M I N I C O.

Je puis assurer votre Excellence que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, poursuit Sir Politick, *de faire tenir des nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.*

A G O S T I N O.

Malheur à la Chrétienté, & particulièrement à la République.

D O M I N I C O.

Il a parlé de certains *relais de pigeons* établis chez des *correspondans* en *Istrie* & en *Dalmatie*, dans la *Bosnie*, &c.

A G O S T I N O.

Cela est extraordinaire : mais il n'est pas impossible ; & j'ai ouï parler autrefois de quelque chose d'approchant. Ce seroit un coup

Tome II.

T

d'Etat de savoir leurs correspondans : n'en ont-ils nommé aucun ?

D O M I N I C O.

Votre Excellence peut bien juger qu'ils n'avoient garde d'en nommer. Je n'ai rien entendu de plus , excepté qu'il se vançoit d'avoir de merveilleux *secrets pour la guerre*. Voilà tout.

A G O S T I N O.

L'affaire est plus importante encore que vous ne pensez. Je vais en informer le Sénat ; & je n'oublierai pas de faire valoir le service que vous rendez. La République vous est obligée : elle n'en fera pas ingrate. (*Dominica sort.*)

A G O S T I N O *seul.*

Cet homme est bien intentionné : mais si je ne m'étois aidé de quelque industrie , j'en aurois tiré fort peu de lumière. Je lui ai fait accroire que j'avois déjà eu les mêmes avis ; ce qui l'a rendu plus docile à répondre à mes questions. Sans cela , il m'alloit débiter des choses mal disposées , & qu'assurément il n'avoit pas bien entendues. C'est ainsi que je suis parvenu à la connoissance de la vérité. Je vois nettement où l'affaire va : ces gens sont gagnés du Turc , qui se prépare à une grande guerre contre nous : il a choisi déjà ses *Capitaines* , que Sir Politick nous cache sous de faux noms : il a fait ses *troupes* , tant de *piéd*,

DE SAINT-EVREMOND. 219

que de *cheval*, & tiré de ses magasins toutes les armes & les machines nécessaires pour son dessein. La guerre se fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront du cabinet* avec beaucoup de prévoyance & de secret. C'est ainsi qu'ils prétendent faire de si grandes choses, sans être à l'armée. Voilà, si je ne me trompe, l'explication de tous leurs discours. Au reste, il ne faut pas s'endormir dans une chose qui regarde le salut de l'Etat. Je vais employer tous mes soins pour en avoir l'éclaircissement entier; & si la bonne conduite peut assurer du succès, j'ose espérer de garantir la République d'un grand danger.

SCENE III.

DOMINICO, AGOSTINO.

DOMINICO.

JE reviens trouver votre Excellence, pour lui dire, que ces deux Etrangers dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre. Il sera facile de les écouter.

AGOSTINO.

Menez-moi où ils sont, & trouvons quelque endroit commode, où nous puissions nous cacher.

T ij

Les voici tout proche de nous, mettons-
nous ici derrière.

SCENE IV.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR
POLITICK, AGOSTINO,
& DOMINICO *qui les écoutent.*

M. DE RICHE-SOURCE.

MON SIEUR, jamais homme n'a porté la politique au point où vous l'avez mise. La spéculation militaire, & les secrets pour la guerre, seroient des choses inconnues sans vous; mais, Monsieur, à quoi bon votre politique, toute excellente qu'elle est, si vous n'avez de l'argent pour en faire mouvoir les ressorts, & exécuter les projets? Que vous servira la spéculation militaire, & comment pouvoir conduire une armée du cabinet, si vous n'avez de l'argent pour composer cette armée, & la faire subsister? Vos secrets pour la guerre demeurent inutiles faute d'argent: car, comme vous le savez, l'argent est le nerf de la guerre.

SIR POLITICK.

Monsieur, si les Etats où ie me trouve

DE SAINT-EVREMOND; 221

veulent m'employer, c'est à eux de faire la dépense qu'il conviendra. S'ils ne la font pas, il y va plus de leur intérêt que du mien.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'avoue, & il n'y a rien de si certain : mais outre le service du public, qui touche les gens de bien, un homme d'honneur est bien aise de voir ses talens mis en usage. Or, Monsieur, faites les plus belles propositions du monde, si elles doivent coûter de l'argent, on vous traite de chimérique, ou d'impôsteur.

SIR POLITICK.

Votre discours est solide, & j'en suis persuadé : mais je vous dirai librement ce que dit notre Plutarque de Chéronée :

Onc ne furent à tous toutes graces données :

Tous les dons sont départis diversément. Comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir, je vous confesserai avec franchise, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'argent.

M. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, Monsieur, (vous ne me soupçonnerez pas de vanité,) je suis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma science à un métier mécanique d'augmenter les revenus, de retrancher des dépenses superflues, de mettre un ordre exact en toutes cho-

T iij

ses, de bien régler les affaires du Prince, & celles de la Nation en même temps :) j'ai un projet qui va au bien général de tous les peuples.

SIR POLITICK.

Vous me donnez l'idée d'une grande affaire ; & si vous la conduisez avec une bonne politique, il en réussira quelque chose de merveilleux. Je dis merveilleux pour les hommes du commun ; car rien ne surprend les génies extraordinaires.

M. DE RICHE-SOURCE.

Le projet est grand ; mais un homme comme vous le concevra aisément. Je l'ai découvert quelquefois à des esprits médiocres, qui ne le pouvoient comprendre.

SIR POLITICK.

C'est le malheur des grands personnages. Leurs conceptions passent la portée presque de tout le monde. Achevez.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il y a des endroits où la politique me fera besoin ; & là vos talens seront employés. Ecoutez, je vous prie ; car il faut quelque explication de mon côté, & de l'attention du vôtre.

SIR POLITICK.

Je suis tout préparé, & j'espère que je ne perdrai rien de votre discours.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mon dessein est d'établir la circulation: tout mon projet aboutit à cela; & voici ce que c'est. Vous connoissez le prix de l'or, communicable entre les hommes, qui doit couler par des canaux libres; & suivant un mouvement qui ne soit jamais interrompu, maintenir son cours jusqu'à ce qu'il ait accompli sa circulation. Je n'aurai pas de peine à vous persuader qu'il enrichit tous les pays par où il passe; qu'il n'y a rien d'ingrat, rien de stérile chez les Nations où l'on en connoît l'usage. L'affaire est que cet or, si nécessaire au monde, n'a plus son passage libre. Ma circulation est empêchée; trouvons le moyen de déboucher les canaux, & je verrai bien-tôt la fin de mon ouyrage. C'est en ceci, Monsieur, que j'ai besoin de votre politique.

SIR POLITICK.

Vous pouvez croire qu'elle ne vous manquera pas: faites-en état comme d'un secours assuré.

M. DE RICHE-SOURCE.

Les Princes de l'Orient, le Grand-Seigneur, le Roi de Perse, le Mogol, sont ceux qui par un intérêt particulier, préjudiciable au bien général, ont bouché les canaux dont je vous parle. Mais il faut reprendre la chose de plus loin.

T iiij

SIR POLITICK.

J'appellerois ceci la *Science de la circulation*, & la *doctrine des canaux*.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai prise sur la considération du corps humain ; & à vous dire le vrai , la circulation du sang , nouvellement découverte , m'a beaucoup servi à former l'idée de mon projet.

SIR POLITICK.

Reprenez votre matière.

M. DE RICHE-SOURCE.

Autrefois les Orientaux trafiquoient avec nous par échange de denrées , & souvent nous tirions d'eux des choses rares & précieuses pour des bagatelles. Détrompés à la fin , ils ont pris plus d'avantage sur nous , que nous n'en avions sur eux ; car ils ont établi le trafic de l'or ; & comme leurs marchandises sont inépuisables , & notre luxe infini , il arrive que le fond de notre métal ne l'étant pas , c'est une nécessité que tout l'or de l'Occident passe en Orient , & que l'Asie soit maîtresse un jour de toutes les richesses du monde.

SIR POLITICK.

Elle l'étoit autrefois sous Darius : mais Alexandre fut vanger la pauvreté de l'Europe ; & notre fer , c'est-à-dire , la guerre , pourra nous en faire raison.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai fait voir clairement en quel état

DE SAINT-EVREMOND. 225

font les choses ; c'est à vous maintenant de déboucher nos canaux. Si cela se fait par négociation ; voilà un beau champ ouvert à votre politique. Si les traités ne servent de rien ; alors vous pourrez mettre en usage la spéculation militaire , & employer quelqu'un de vos secrets pour la guerre. Celui des batailles ; à mon avis , suffira , ces peuples-là commettant tout au hazard d'une journée.

SIR POLITICK.

L'affaire n'est pas aisée : elle est grande de mon côté , & plus que du vôtre : je l'entreprends néanmoins , & j'espère d'en venir à bout. Voulez-vous que je rende l'Europe maîtresse de l'Asie ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

SIR POLITICK.

Hé bien donc ! je ferai mon plan sur l'expédition d'Alexandre. Les Romains n'ont été qu'aux bords de l'Asie. Quand ils ont voulu aller plus avant , ils n'ont eu que de la mauvaise fortune , & j'en sai les raisons. Je veux d'abord , voyez-vous , je veux..... Mais si nous nous contentions de lever les obstacles de la circulation ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Je pense que ce seroit le mieux.

SIR POLITICK.

En ce cas , il faut unir quelques Cités prin-

cipales. Faisons un Triumvirat de Paris, de Londres & de Venise.

M. DE RICHE-SOURCE.

Avec qui pourrions-nous traiter cela ?

SIR POLITICK.

Il doit se traiter avec le Maire de Londres ; avec le Prévôt des Marchands de Paris , & avec les Procureurs de S. Marc.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'admire comme sur le champ , & si à propos , vous savez trouver les véritables gens avec qui vous avez à négocier.

SIR POLITICK.

Un politique , j'entens un politique consommé , doit avoir la connoissance de tous les Etats , & savoir les différens Ministres auxquels il faut s'adresser. Mais un si grand dessein que le nôtre ne souffre pas une longue digression. Voilà donc mon Triumvirat établi. Aussi-tôt je dépêche une Ambassade solemnelle , qui représente à ces Rois que la circulation est du droit des gens ; que vouloir l'empêcher , c'est intéresser les Nations , & aller contre la liberté naturelle de tous les peuples.

M. DE RICHE-SOURCE.

Apparemment ils vous donneront satisfaction.

SIR POLITICK.

Ou ils me la donnent , ou ils ne me la donnent pas. S'ils me font justice , je me remets

dans le plein & libre exercice de la circulation. S'ils reçoivent mes Ambassadeurs avec l'orgueil des Princes de l'Orient, & que mesdits Ambassadeurs reviennent sans rien faire : alors Paris, Londres & Venise joignent leurs forces, & ces trois Puissances unies envoient une armée navale brûler tous les vaisseaux de l'Orient, pour réduire ces peuples injustes à la raison. J'ai fait ce qui étoit de moi : vos canaux sont débouchés ; c'est à vous de faire le reste.

M. DE RICHE-SOURCE.

Les canaux étant ouverts, mon or à l'instant reprend son cours, & repassant d'Orient en Occident, ma circulation se fait sans empêchement pour le bien de l'Univers. Voyez comment la chose ira. Tout l'argent qui va de Marseille dans les coffres du Grand-Seigneur, passera dans ceux du Roi de Perse ; de la Perse dans ceux du Mogol, où ne s'arrêtant plus comme il avoit accoutumé, il repassera en Europe par le moyen des Anglois & des Hollandois qui trafiquent aux Indes : d'Angleterre & de Hollande il retournera en France, où après une petite circulation particulière, il reviendra à Marseille, d'où il est parti, par le moyen du canal qui joint les deux Mers. Chaque Nation a ses canaux ; & il suffit de savoir que les obstacles étant levés, l'or & l'argent auront un tour & un retour éternel.

Je n'ôte jamais l'honneur à personne ; & j'avoue sans envie que le projet est grand & beau ; mais sans moi vos cahaux seroient encore à déboucher ; & partant ce grand ouvrage de la circulation seroit demeuré long-temps une belle idée.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai déclaré d'abord que j'aurois besoin de vous ; & il est certain que nous nous sommes nécessaires l'un à l'autre.

SIR POLITICK.

De cela j'en demeure d'accord volontiers ; & si nous allons tous deux de bon pied , nous sommes les maîtres de notre affaire.

M. DE RICHE-SOURCE.

On ne sauroit commencer trop tôt. Voulez-vous que j'écrive au Prévôt des Marchands de Paris ?

SIR POLITICK.

Nous avons affaire ici à des gens soupçonneux & jaloux , qu'il faut ménager délicatement. Laissez-moi un peu sonder les Procureurs de S. Marc. Pour le Maire de Londres , j'en répons.

M. DE RICHE-SOURCE.

Et moi , du Prévôt des Marchands de Paris.

SIR POLITICK.

Voilà une partie de ce que nous pou-

DE SAINT-EVREMOND. 219

vous souhaiter. Gardons seulement le secret.

M. DE RICHE-SOURCE.

Permettez que je vous accompagne à votre logis.

SIR POLITICK.

Les gens qui ont d'aussi grandes affaires que nous dans la tête, ne doivent pas s'amuser aux cérémonies. Trouvez-vous, s'il vous plaît, à mon logis sur le soir.

SCENE V.

AGOSTINO & DOMINICO;

qui les écoutoient.

AGOSTINO;

JE rends grâces au bon génie de la République, de m'avoir conduit ici à propos. J'ai entendu tout ce que je pouvois désirer. Je ne vous demande plus qu'une chose : en quel quartier de la Ville est leur maison ?

DOMINICO,

Tout proche d'ici. C'est celle que vous voyez au bout de la rue, un peu plus petite que les autres.

Fin du second Acte.

 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'ALLEMAND, LE MARQUIS.

L'ALLEMAND,

Vous avez dit tantôt bien des paroles oisives avec le cousin du Duc de Buckingham? n'étoit-ce pas assez de le saluer? Si vous vouliez faire plus de connoissance, il falloit boire les uns avec les autres. C'est ainsi qu'on fait des amitiés, & non pas dans les places publiques à babiller. Sans vous, j'aurois vû plus de quatre Eglises, & plus de vingt tombeaux avec les épitaphes.

LE MARQUIS.

Vous m'en contez bien; & n'aimai-je pas mieux avoir eu commerce avec un honnête homme, que d'avoir vû tout l'Arsenal de Venise! Je dis l'Arsenal; car si je puis avoir quelque curiosité, c'est pour les choses qui regardent la guerre. A vous voir, vous autres Messieurs les Allemands, graves & sérieux comme vous êtes, on vous prendroit pour

des Catons ; & vous êtes cent fois plus fous que nous , ou Dieu me damne. Venir de deux cens lieues charger un registre d'Inscriptions & d'Epitaphes ! belle curiosité ! Je ne vous en ai rien dit ; mais il y a long-temps que vous m'importunez avec vos Horloges. Je me moque , Messieurs , de vos petits chefs-d'œuvre ; & tiens même au dessous d'un galant-homme toutes les raretés d'Italie. Il m'importe bien de savoir l'Original , la Copie , l'Antique , le Moderne ; & cent autres fadaïses de cette nature : là ? Serai-je mieux à la Cour , quand je saurai quel est le plus grand maître de *Michaël* ou d'*Angelo* ; de *Raphaël* , ou d'*Urbain* ? Si je revenois à Paris avec une science de pareilles Couyonneries , Dieu n'ait jamais pitié de moi , si les Dames ne me chassent des ruelles , & les Courtisans des Cabinets. C'est un pays délicat que le nôtre : on n'y sauroit être savant en quoi que ce soit , sans passer pour un Pédant ; je dis parmi les honnêtes-gens.

L'ALLEMAND.

Je vous dirai , moi , que vous êtes plus entêté de vos Cabinets , que je ne le suis de mes Horloges. Ce n'est pas que je prenne en mauvaise part la correction , pour ce qui me regarde en particulier ; mais pour les Allemands , Mort-non-sang Dieu (1), taisez-vous , & ne parlez pas de ma nation.

(1) Serment ordinaire du Maréchal de Rantzau , qui étoit Allemand ,

LE MARQUIS.

Et moi , je vous abandonne la mienne.
Parlez des François tant qu'il vous plaira ;
pourvu que vous me teniez honnête-homme,
& votre serviteur.

L'ALLEMAND.

J'en croirai ce que je voudrai : mais ne pen-
sez pas être de mes amis , quand vous médi-
rez de mon pays. Dire que les *Allemands*
sont des fous , qui viennent de deux cens lieues
charger un registre d'Inscriptions & d'Epita-
phes ! S'il ne me souvenoit d'avoir bu avec
vous...

LE MARQUIS.

Touchez-là : nous boirons encore ensem-
ble , & je vous prie de croire que si votre ma-
nière de voyager ne me plaît pas , j'ai du
moins en vénération la gloire des armes ,
qui est commune à nos deux Nations. La con-
duite que vous tenez dans vos voyages me dé-
plaît , je l'avoue , aussi ne faites - vous pas
grand cas de la mienne. Remettons notre dif-
ferend au jugement de quelque personne spi-
rituelle. La femme de Sir Politick , femme de
grand esprit , comme vous savez , l'en voulez-
vous croire ?

L'ALLEMAND.

Je ne demande pas mieux.

LE MARQUIS.

La voilà , ce me semble.

L'ALLEMAND.

C'est elle fans point douter.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA FEMME DE
SIR POLITICK, L'ALLEMAND.

LE MARQUIS.

M Adame ; vos deux bons amis ont failli à se brouiller. La colere est passée présentement ; mais le sujet de la dispute ne l'est pas : nous allons vous l'exposer ; & décidez je vous prie ; car nous sommes convenu l'un & l'autre d'acquiescer à votre jugement.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans doute qu'un bon Ange a conduit ici mes pas, pour finir le différend qu'un démon, auteur de la discorde, a fait naître. Mon zèle, Messieurs, pourra suppléer au défaut de la prudence ; car pour le métier de bien juger, c'est une chose fort difficile. Il faut qu'un bon Juge possède nécessairement la Jurisprudence. En second lieu, il faut il faut enfin bien des choses. C'est un métier très-difficile que de bien juger !

LE MARQUIS.

Tout un Parlement ensemble ne fait pas ce

Tome II.

V.

234 O E U V R E S D E M.
que vous demandez à un Juge seul , & puis !
il n'y va ni du bien , ni de la vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ah ! Monsieur , il y va de plus que vous ne pensez : il y va de la concorde & de l'amitié, deux choses bien précieuses. Mais puisque vous avez honoré votre humble Servante de ce choix , elle n'oubliera rien pour vous rendre une sentence équitable.

LE MARQUIS.

La question est de savoir quelle est la meilleure manière de voyager , de celle de Monsieur , ou de la mienne ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Question fort épineuse ! où la connoissance de la Géographie me servira bien.

LE MARQUIS.

Ecoutez , s'il vous plaît , il ne faut qu'un peu de sens commun pour notre affaire ; & la femme de Sir Politick fait toutes choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous avons un peu voyagé : peut-être savons-nous mieux que beaucoup d'autres , le devoir d'un Voyageur. Il faut premièrement savoir les Loix & les coutumes des pays où l'on passe : je l'entens toujours dire à Sir Politick.

LE MARQUIS.

Laissons là Sir Politick : nous sommes de simples Voyageurs , qui ne voulons pas nous

embarrasser l'esprit de choses fort difficiles.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Difficiles ! Si vous aviez trois conversations avec Sir Politik , il oseroit bien se vanter de vous apprendre plus d'affaires d'Etat en ce peu de temps ; que n'en fait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi , je ne veux d'affaires d'Etat ni à Venise , ni à Paris , quand j'y serai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des sacs , & dans les papiers jusqu'aux oreilles ; sans plumes , sans rubans , n'osant faire galanterie , ni me trouver à une belle action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amusez à l'écouter , nous perdrons le reste de la journée. Voulez-vous m'entendre ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je vous donne une oreille , & garde l'autre pour Monsieur.

L'ALLEMAND.

C'est une coutume générale en Allemagne que de voyager : nous voyageons de pere en fils , sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Si-tôt que nous avons appris la Langue Latine , nous nous préparons au voyage. La première chose dont on se fournit , c'est d'un ITINERAIRE , qui enseigne les voyes. La seconde ; d'un petit Livre , qui apprend ce

qu'il y a de curieux en chaque pays. Lorsque nos Voyageurs sont gens de Lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un livre blanc, bien relié, qu'on nomme *ALBUM AMICORUM*, & ne manquent pas d'aller visiter les Savans de tous les lieux où ils passent, & de le leur présenter, afin qu'ils y mettent leur nom : ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelques propos sententieux, & quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur, estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive, d'avoir connu de vûe ces gens doctes, qui font tant de bruit dans le monde, & d'avoir un *specimen* de leur Ecriture.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Est-ce là tout l'usage que vous faites de cet ingénieux Livre ?

L' ALLEMAND.

Il nous est aussi d'un très-grand secours dans nos débauches : car lorsque toutes les fantés ordinaires ont été bûes, on prend l'*ALBUM AMICORUM*, & faisant la revûe de ces grands hommes, qui ont eu la bonté d'y mettre leurs noms, on boit leur fanté copieusement. Nous avons aussi un *JOURNAL*, où nous écrivons nos remarques, à l'instant même que nous les faisons.

DE SAINT-EVRE MOND. 237

Rarement nous attendons jusqu'au soir ; mais jamais Voyageur Allemand ne s'est couché ; sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vû durant la journée. Il n'y a point de montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir. Qu'il y ait de la neige ou non , il n'importe ; il faut aller au haut , s'il est possible. Pour les Rivieres , nous en devons savoir la source , la largeur , la longueur du cours , combien elles ont de ponts , de passages , & particulièrement où elles se déchargent dans la mer. S'il reste quelque chose de l'Antiquité , un morceau d'un ouvrage des Romains , la ruine d'un Aphithéâtre , le débris d'un Temple , quelques arches d'un Pont , de simples Piliers ; il faut tout voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain , si je voulois vous compter tout ce que nous remarquons en chaque ville. Il n'y a point d'Edifice , point de Monument

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous *Edifice & Monument* ?

L'ALLEMAND.

Ce sont les Ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Eglises ?

L'ALLEMAND.

Les Eglises , les Abbayes , les Convents ? Il y a bien d'autres choses ; les Places publiques , les Hôtels-de-Ville , les Acqueducs ,

les Citadelles , les Arsenaux.

LE MARQUIS.

Eh ! dites-moi , Monsieur , quel temps avez-vous pour dîner , vous autres qui aimez les longs repas ?

L'ALLEMAND.

Dans nos voyages , nous ne dînons point. La nuit est faite pour la débauche : mais dîner ou non , il n'y a point de belle Maison , de beaux Bois , de belles fontaines , de beaux Jardins , que nous ne soyons obligés de voir.

LE MARQUIS.

Beau devoir , à ma fantaisie ! belle obligation !

L'ALLEMAND.

La plus belle que sauroit avoir un Voyageur. Je ne dis rien des Tombeaux , & des Epitaphes : on fait bien que c'est par-là qu'il faut commencer. Je n'oublierai pas les Clochers , & leurs Carillons , ni les Horloges , qui font passer les douze Apôtres avant que de sonner ; non plus que le Paradis terrestre , & l'Arche de Noé , où tous les animaux se remuent comme par magie. Mais c'est en Allemagne qu'il faut venir voir ces Chefs-d'œuvres-là ; & je n'avois que faire d'en sortir pour de pareilles inventions. Il ne sera pas hors de propos de vous apprendre certaines coutumes que les Voyageurs observent sans manquer. Par exemple , nous sommes fort curieux des

DE SAINT-EVREMOND. 239

Maisons Royales , & pourtant nous ne les voyons jamais quand les Rois y sont. Dans mon voyage de France , je vis le Louvre l'été , quand le Roi étoit à Fontainebleau ; & Fontainebleau l'hiver , quand la Cour fut revenue à Paris.

LE MARQUIS.

Voilà une coutume fort bizarre , ce me semble : les Maisons des Rois ne paroissent jamais si belles , que lorsque la Cour y est.

L'ALLEMAND.

Chaque chose à sa raison ; & celle-ci est très-considérable. Nous ne sortons pas de notre pays pour faire la cour. Si un Allemand vouloit être Courtisan , il le feroit de son Souverain , ou de ses Magistrats. Nous cherchons chez les Etrangers les Raretés que nous n'avons pas chez nous ; & vous jugez bien qu'il seroit impossible de les considérer dans les Maisons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cette raison est profonde. Les Allemands n'ont pas le brillant des François : mais ils sont judicieux & solides. Monsieur, avez-vous vû l'Angleterre ?

L'ALLEMAND.

J'y ai demeuré long temps.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Et qui avez-vous connu-là ?

Personne. Ce n'est pas notre coutume de connoître les gens du pays où nous sommes, hors un Maître, qui nous apprend la Langue par les regles de la Grammaire; & en voici la raison. Les naturels méprisent les Voyageurs. Tout au contraire les Etrangers se cherchent; & font amitié ensemble; car ils ont un même intérêt, & il y a plaisir d'être avec des gens qui peuvent parler des pays les uns des autres. Ainsi nous voyons les François en Angleterre; les Anglois en France, les Flamands en Italie; & les Italiens à Bruxelles, ou ailleurs.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais, Monsieur, au moins, vous avez bien vû les Raretés de notre Royaume?

L'ALLEMAND.

Je les ai toutes vûes, elles sont fort belles à voir. Vous avez les Tombeaux de Westminster, & sur-tout l'Epitaphe de Talbot, (1) le Portrait de Henri VIII. à White-Hall, avec la Proceffion entrant dans Boulogne. Vous avez les Lions de la Tour, & le Combat des Ours & des Taureaux contre les Dogues, qui sont pièces fort curieuses.

(1) Jean Talbot premier Comte de Shrewsbury, la terreur des François. Il fut emporté d'un coup de canon devant Châtillon près de Bourdeaux en 1453.

LA

DE SAINT-EVREMOND. 241

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sont des choses de très-grande curiosité; vous pouviez néanmoins y ajouter beaucoup d'autres merveilles.

L'ALLEMAND.

J'estime fort le combat des Cocqs, la course des hommes, celle des chevaux, les harangues des pendus, & la cérémonie de Mylord Maire. Je ne dois pas oublier les Enseignes des Cabarets, & autres, dont j'ai cent fois admiré la magnificence. Il y a pourtant une chose que je n'approuve pas: c'est la coutume que vous avez en Angleterre, de n'y point mettre d'Inscriptions, comme on fait à Paris & ailleurs: *AU LION NOIR, A L'OURS, &c*; au grand détriment de nos compatriotes, amateurs de votre Langue, qui en considérant les Enseignes, pourroient apprendre plusieurs mots nécessaires.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cet inconvénient est certainement fâcheux, & je ne doute point que le Parlement n'y remédiât, si vous vouliez bien le petitionner.

L'ALLEMAND.

Il y a encore bien des choses curieuses en Angleterre; les Rochers que le Diable a assemblés en pleine campagne (1); les fossés faits par le Diable pareillement à New-Mar-

(1) Le *Stone-henge*, dans la Plaine de Salisbury.

ket. Oxford & Cambridge font pleins de raretés. J'ai remarqué sur tout à Oxford la Lanterne du déloyal Gui Faux, qui devoit mettre le feu aux poudres, & qu'on garde soigneusement. On peut voir encore les Eglises de Cantorbery & de Salisbury.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je suis pleinement satisfaite. Il ne se peut rien désirer de plus. C'est un beau métier que celui d'un Voyageur, quand on le fait comme vous. Il est vrai qu'il est pénible.

L'ALLEMAND.

Nul bien sans peine. Ce n'est pourtant pas là notre plus grand travail. Les choses qui arrivent extraordinairement, & où nous sommes obligés de nous trouver, sont les plus rudes. Par exemple, je suis à Turin, je suis à Genes, je suis prêt d'entrer à Rome; si j'entens parler de l'Élection de l'Empereur, du Sacre du Roi de France, du Couronnement d'un Roi d'Angleterre, d'un Mariage, d'un Traité de Paix, d'une Entrée; il faut prendre la poste où l'on se trouve, & arriver à temps pour voir la cérémonie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous m'apprenez-là de grands mystères. De toutes les manières de voyager, il n'y en a point de si admirable, après celle de Sir Politick, qui travaille à réformer le Gouvernement des Pays par où il passe.

LE MARQUIS.

Suspendez votre jugement, Madame, & vous souvenez que vous m'avez promis une oreille : peut-être changerez-vous de sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dites vos raisons.

LE MARQUIS.

Les voici, mes raisons. Je ne sai si vous aurez la bonté de les écouter : j'ai vu que les honnêtes gens se donnoient la peine de m'entendre.

L'ALLEMAND.

A quoi bon tant de babil ?

LE MARQUIS.

Je ne fais pas le métier de Voyageur ; mais il me prend quelquefois envie de l'être, dans l'inutilité de la Paix, dans l'absence d'une Maîtresse, dans une disgrâce qui arrive à la Cour pour une belle action. La curiosité de voir des Marbres, des Tombeaux, des Statues, ne fut jamais le sujet de mes Voyages. On cherche à connoître les Cours étrangères, pour voir si on y peut faire quelque chose ; on cherche à pratiquer les honnêtes-gens, & les Dames. Vous êtes Angloise, Madame ; & vous, Monsieur, vous avez vû l'Angleterre ?

L'ALLEMAND.

Je l'ai vûe.

LE MARQUIS.

Posons le cas que j'y veuille demeurer quel-

X ij

que temps ; voici la manière que j'y tiendrois :

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous avez choisi l'Angleterre avantageusement pour nous , qui la connoissons : c'est proceder avec franchise.

LE MARQUIS.

Je vais d'abord chez notre Ambassadeur ; que je connois , s'il est homme de Cour ; & aussi-tôt mille amitiés. *Comment avez-vous pu vous résoudre à quitter la Cour ? il faut bien qu'une affaire d'importance vous amène ici ?* & cent autres choses que fait dire un galant-homme à son ami. Vous pouvez croire que je ne demeure pas en arriere de complimens ; & après mille civilités , je lui dis quelque chose de mes aventures ; ni trop , ni trop peu. Remarquez ; car il me souvient toujours qu'il est Ambassadeur , & qu'il faut ménager mon secret avec lui.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quand vous auriez étudié sous Sir Politick ; vous n'en sauriez guère davantage.

LE MARQUIS

La Cour n'est pas une mauvaise école : on y apprend quelque chose. Si l'Ambassadeur est un vieux politique , qu'on ait vû rarement chez le Roi , je lui apporte des Lettres de recommandation de ses amis ; & à peine les a-t-il lûes , que j'en recois beaucoup de civilité. Après l'avoir assuré de mon très-humble ser-

vice, je répons à diverses questions qu'il me fait, assurément bien : puis quittant les affaires générales, je lui dis des particularités de ses connoissances ; ajoutant adroitement quelque chose de la satisfaction qu'ont les Ministres de son Ambassade. Enfin, je n'oublie rien pour m'insinuer dans ses bonnes graces, & m'acquiescer une grande liberté dans sa maison. La table d'un Ambassadeur est bonne ; c'est une retraite, s'il vous arrive une affaire, un combat, l'enlèvement d'une fille de qualité qu'on aime, ou quelque autre action d'honneur. Cela fait, je cherche un Anglois, qui me présente au Roi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

N'y auroit-il pas plus de convenance de vous faire présenter par votre Ambassadeur ?

LE MARQUIS.

Qui en doute, s'il est homme de Cour ? Il diroit galamment au Roi : *SIRE voici Monsieur le Marquis de Bouffignac, qui sera bien connu de VOTRE MAJESTÉ, par sa réputation, s'il n'a l'honneur de l'être par sa personne ; & le Roi répondroit : Je ne suis pas si peu informé des affaires des pays étrangers, que je ne sache la qualité & le mérite du Marquis de Bouffignac.*

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais si votre Ministre est seulement homme d'Etat ?

LE MARQUIS.

Quoi, de ces formalistes ! qui croient toujours représenter *le Roi leur Maître* : je ne m'accommode pas de ces gens-là. Vous creveriez plutôt que de leur arracher le mot de *MARQUIS*, à moins qu'ils ne soient assurés du Marquisat.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous n'avez donc point de Marquisat ?

LE MARQUIS.

Vous venez de l'autre monde. Apprenez que les Marquisats ne sont bons que pour les vieux Seigneurs de Province, qu'on ne voit pas dans les Cabinets. Pour nous autres Marquis de Cour, (*BEAU PRIVILEGE DE LA NOBLESSE FRANÇOISE !*) nous faisons nous-mêmes notre qualité, sans avoir besoin du Roi pour cela, comme en ont vos Anglois pour être *MY LORDS*. Mais pour éviter tout embarras avec les Ambassadeurs, j'ai recours à l'industrie, & voici mes machines. Je regarde l'Ordinaire le plus proche de White-Hall, qui soit bon, & où viennent les plus honnêtes-gens : j'y vais dîner trois ou quatre fois, pour en rencontrer quelques-uns & lier avec eux un peu d'amitié.

L'ALLEMAND.

Comment un étranger *liera-t-il* avec eux ce peu d'amitié aux Ordinaires ? On dîne, on paye, on s'en va.

LE MARQUIS.

Il y a mille choses à faire , que vous n'entendez pas.

L'ALLEMAND.

Je voudrois bien les savoir , ces choses.

LE MARQUIS.

Je bois, durant le repas, à leur santé, sans oublier la Civilité Angloise, après avoir bû. Si on parle de la bonté des viandes, je tranche tout net pour le Bœuf d'Angleterre contre celui de Paris; les viandes rôties au beurre, me semblent meilleures que les lardées; je me crève de *Poudin*, contre mon cœur, pour gagner celui des autres; & s'il est question de fumer au sortir de table, je suis le premier à faire apporter les Pipes. A la fin, on se sépare. Les uns cherchent à jouer; les autres vont à White-Hall: je suis les derniers; & quand le Roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa personne. Ecoutez ma manière, Madame, elle est assurément fort noble. Si-tôt que sa Majesté parle à quelqu'un, je me mets de la conversation: cela n'a-t-il point d'effet? j'éleve le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entens qu'on se demande à l'oreille: *Qui est ce François-là? Le Marquis de Bouffignac*, dis-je assez haut pour être entendu. Ce beau procédé les étonne; & je me rends maître généreusement de la Conversation.

X. iiij

LA FEMME DE SIR POLITICK.

On a bien raison de dire que la Noblesse Françoisè a quelque chose que celle des autres pays n'a pas.

LE MARQUIS.

Le même soir je vais chez la Reine , où j'en fais autant. On ne parle pas la Langue ; mais on fait une révérence de certain air , qui attire les yeux des belles : & sans vanité , on a je ne fai quoi de galant , qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands Seigneurs : *Mylord* , *Mylord* , *Mylord-Duc* : Je ne fai que dire après ; mais il n'importe : la familiarité s'établit toujours. Je rends visite à toutes les Dames qui parlent François , & dis en passant quelque méchant mot Anglois aux autres. La *Mylédy* sourit pour le moins : & quelquefois il se fait de petites conversations , où l'on ne s'entend point , fort agréables. Voilà , Monsieur , ce qu'il nous faut de l'Angleterre pour nos Courtisans , & pour nos Dames : non pas des Tombeaux de Westminster ; non pas Oxford & Cambrige. Cela est-il bien pensé , Madame ? décidez présentement en faveur des merveilles que Monsieur vous a fait entendre.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes , je suis confuse de ces différentes merveilles ; & mon esprit embarrassé ne sait où se prendre pour former le jugement que

vous attendez. Quand je songe à cette curiosité infinie, qui ne néglige pas la moindre chose de toute une Nation, je suis prête à décider en faveur de l'Allemand. Si je pense au gentil François, l'Alcibiade de nos jours, je suspens mon jugement, & dis en moi-même : O ! la chose ardue, que de bien juger ! D'autre part, c'est une pensée judicieuse à l'Allemand de ne point voir les naturels du pays où il se trouve ; pour en éviter le mépris ; & il n'y a rien de si sage que de remettre à les pratiquer en d'autres lieux, où le nom commun d'Etrangers fait leur amitié. Mais qui n'admira la civilité du François à l'Ordinaire proche de White-Hall ; sur tout, quand il *se crève de Poudin contre son cœur, pour gagner celui des autres*. Cette pensée des Ordinaires me surprend, & je ne sai comment elle a pû tomber dans l'esprit d'un Etranger. Cela est d'un homme consommé dans les affaires de notre pays : c'est ce que Sir Politik entendoit admirablement, & là où il faisoit ses plus beaux projets.

LE MARQUIS.

On a des vûes comme un autre, & on pense quelquefois ce que pensent les gens d'esprit ; non pas que je veuille me comparer à Sir Politick. A Dieu ne plaise que j'aye cette vanité-là !

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Assurément mon mari a quelque chose d'ex-

traordinaire ; je le puis dire sans vous offenser : mais finissons la digression , & reprenons notre sujet. *Voir le Louvre en été , quand le Roi est à Fontainebleau , & Fontainebleau en hiver , quand la Cour est revenue à Paris ;* c'est une prudence Allemande , qui ne peut venir que d'un très-grand sens : car l'Allemand cherche la Maison du Roi , & non pas le Roi dans la Maison. Le François , au contraire , cherche les Rois , & ne se soucie pas de leurs Maisons. Or après avoir employé tous les moyens que l'esprit humain peut fournir , il a recours à cette hardiesse Françoisè , qui le fait parler au Roi , sans que le Roi lui parle , & qui le rend maître généreusement de la conversation , au grand étonnement de nos Anglois. Plus je considère la chose , plus je suis irrésolue , & ne sai qui des deux je dois couronner. Bien dirai-je , que dans la manière Allemande , vous êtes , Monsieur le premier homme de votre Nation ; & que nul des François n'est comparable à celui-ci dans la sienne.

LE MARQUIS.

Je suis content , Madame , & les autres Nations ne me donnent point de jalousie.

L'ALLEMAND.

Je vous suis trop obligé de vos louanges.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

J'ai fait seulement mon devoir.

SCENE III.

MADAME DE RICHE-SOURCE,
LA FEMME DE SIR POLITICK.

Me. DE RICHE-SOURCE.

TANDIS que nos maris songent au bien des Etats, il m'est venu une chose dans la pensée, où il n'y auroit pas moins de mérite qu'à ce qu'ils font, si on en pouvoit venir à bout : mais en cela, Madame, j'aurois besoin de votre secours.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, sans savoir ce que vous voulez me communiquer, j'oserois affirmer que la pensée est considérable ; & si pour l'exécution de quelque projet, vous avez besoin de mon assistance, vous en pouvez disposer entièrement.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Mon Dieu, Madame, n'avez-vous point pitié de ces pauvres esclaves, que la jalousie des maris tient si cruellement enfermées ? Le cœur me saigne toutes les fois que je songe à la misère de leur condition.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Les esclaves de Tunis & d'Alger sont libres ;

si on compare leur captivité aux fers de ces misérables femmes ; & depuis que je réside à Venise , c'est la seule chose qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuses.

Me. DE RICHE-SOURCE.

J'admire la cruauté de ces méchans hommes , qui tyrannisent de pauvres Dames sans aucun fruit : car j'ai assez bonne opinion de notre sexe , pour croire qu'elles ne laissent pas de faire l'amour , tant bien gardées qu'elles puissent être.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

L'Amour , comme dit à propos un Ancien , *a les clefs de toutes les portes* : non pas que ce soit de véritables clefs. L'Auteur mystérieux a voulu nous faire entendre sous un langage figuré , que l'esprit subtil des Amoureux trouvoit l'invention d'entrer par-tout.

Me. DE RICHE-SOURCE.

A ce compte , voir & jouir n'est qu'une même chose. Dieu me garde de blâmer la jouissance ; j'estime que c'est le vrai but de toutes sortes d'amitiés : mais c'est toujours un grand malheur à des personnes bien nées de se passer du beau procédé de la belle galanterie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

En ce point , Madame , mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces cérémonies amoureuses ? Je suis d'avis en fait d'amour , qu'on retranche les

choses superflues, & que fans s'amuser à l'inutilité des prémices, on vienne solidement à la conclusion.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Cependant il est bien rude de n'avoir ni jeu, ni promenades, ni collations, ni assemblées: j'aimerois autant mourir, pour moi, que de ne jouir pas de tous les divertissemens que peut donner un honnête homme.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Frivoles amusemens de personnes oisives ! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer solidement certaines heures fans danger : mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement; & il n'y a rien que je n'entreprene pour sauver des fureurs de la jalousie ces innocentes victimes.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Madame, fans nous effrayer des difficultés que nous trouverons, n'y a-t-il point moyen de les mettre dans le commerce du beau monde? Comme elles n'ont jamais rien vû, elles ont assurément un fort méchant air, & ce seroit un grand plaisir de leur pouvoir apprendre la belle maniere.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Tout beau, Madame; changeons de discours: voilà Mylord Tancrede avec un homme qui me paroît être Venitien,

Me. DE RICHE-SOURCE.

Laissez-moi faire : je vais les engager dans une conversation où ils ne s'attendent pas, & qui nous éclaircira de bien des choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais prenez garde de vous découvrir.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ne vous en mettez pas en peine : je ferai la chose si délicatement qu'ils n'en auront pas le moindre soupçon.

S C E N E I V.

TANCREDE, LA FEMME DE
SIR POLITICK, ANTONIO,
MADAME DE RICHE-SOURCE.

TANCREDE.

MES DAMES, je vous amène un honnête homme de mes amis, qui souhaite d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous sommes trop obligées à sa civile curiosité, & à sa civilité curieuse ; bien fâchées de ne pouvoir répondre par mérite condigne à la courtoise envie qu'il a eue de nous voir.

ANTONIO.

Madame, la modestie sied bien aux per-

DE SAINT-EVREMOND. 255

bonnes , dont les bonnes qualités sont aussi connues que les vôtres.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je suis d'un pays où l'on parle avec franchise : j'ose dire que vous nous trouverez certain air , & des manières qu'il ne faut pas chercher à vos Dames Venitiennes : mais où les auroient-elles prises , les pauvres femmes ? C'est le beau monde qui les donne , & elles ne voyent que des maris. Hélas ! elles sont bien à plaindre.

A N T O N I O.

Je vous assure , Madame , que j'en ai plus de compassion que vous : jusques-là que je n'ai pas voulu me marier , pour n'être pas obligé , selon la coutume du pays , à rendre une femme malheureuse.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Paris est le Paradis des femmes. Quand un honnête-homme se marie , il sait bien que sa femme ne peut pas vivre sans quelque petite inclination , & qu'autre chose est un Epoux , autre chose un Galant. S'il y a un bal , un ballet , quelque assemblée , où il faille paroître & se faire des Amans , le mari va chercher partout des pierreries ; connoissant bien que ce n'est pas pour lui qu'on se pare : mais comme je viens de dire , il est honnête homme. Dame aussi , les femmes vivent à peindre avec leurs maris. Elles les caressent , elles les flatent ,

elles les baissent , elles leur témoignent tant d'amitié ; ce n'est que douceur d'un côté , & complaisance de l'autre. C'est un si bon ménage !

A N T O N I O ,

L'heureuse vie dont vous me parlez ! Tous les maris jouissent-ils de ce bonheur-là ?

Me. DE R I C H E - S O U R C E .

Quasi tous. Il en faut excepter quelques malheureux qui ont épousé des Prudes.

A N T O N I O ,

Qu'appellez-vous des Prudes ?

Me. DE R I C H E - S O U R C E .

Ces femmes incommodes , fâcheuses , de méchante humeur,

A N T O N I O .

Cela est trop général : je ne connois point encore les Prudes.

Me. DE R I C H E - S O U R C E .

Des personnes sauvages , retirées , qu'on nomme fort ridiculement *Femmes de bien* ; des vertueuses de profession , que les honnêtes gens n'abordent pas , & qu'on laisse dans les familles pour faire enrager les maris.

T A N C R E D E ,

Ces accidens-là sont heureusement fort extraordinaires : car c'est une vraie damnation d'épouser de ces femmes qui croient qu'on leur doit tout , parce qu'elles ne font point l'amour.

ANTONIO.

ANTONIO.

Voyez le méchant goût de nos Sénateurs : ils n'estiment que ces femmes-là dans les maisons.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Grand abus ! C'est de-là que viennent tous les desordres de vos familles.

ANTONIO.

J'en demeure d'accord avec vous.

Me. DE RICHE-SOURCE *bas à la femme de Sir Politick.*

Madame, je le tiens homme d'honneur.

LA FEMME DE SIR POLITICK *bas.*

Et moi pareillement.

Me. DE RICHE-SOURCE *bas.*

J'en répons. (*haut.*) Monsieur, je ne me suis jamais trompée en physionomie : je jurerois que vous êtes un homme sûr ; un homme à qui on se peut fier de toutes choses.

ANTONIO.

Jusques ici on ne m'a pas reproché d'avoir trompé personne.

TANCREDÉ.

Il a plus d'honneur qu'homme du monde.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Eh ! bien ; ç'en est assez : nous vous recommandons le secret. Sachez que nous avons fait le dessein ; Madame & moi , de soulager la pitoyable condition de vos pauvres Dames.

Tomé II.

A N T O N I O.

Voilà justement mon projet.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quel bonheur de nous rencontrer dans la même pensée ! Après cela , je ne désespérerai jamais de ma bonne fortune.

T A N C R E D E.

Mais encore, où aboutit ce projet ?

A N T O N I O.

D'établir à Venise la douceur des bons ménages.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et pour y parvenir , de mettre ces pauvres femmes dans le commerce du beau monde,

T A N C R E D E.

Voyons un peu par où il faut commencer.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je n'y voudrois pas tant de finesse : prions-les à un bal dès ce soir. Un impromptu réussit mieux quelquefois qu'une chose préméditée.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut pour penser les choses avec loisir & méditation : & puis , les Dames de Venise ne vont pas au bal chez les Etrangers.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai pensé d'abord comme vous : mais j'ai cru que la considération qu'on a pour Sir Politick en pouvoit ôter toute la difficulté.

T A N C R E D E.

Ne cherchez plus rien après cela : c'est la seule chose qu'il y avoit à trouver.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut avouer que la grande opinion qu'on a de mon mari , peut applanir bien des choses.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Nous ne sommes plus en peine que de l'expédient qu'il faut prendre pour les faire prier.

T A N C R E D E.

Il faut s'en remettre à Monsieur : personne au monde n'y peut réussir si bien que lui.

A N T O N I O.

Je m'en charge volontiers , & vous répons de vous en amener cinq ou six des principales.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce feroit un grand coup d'y pouvoir faire venir la Dogesse : telle gravité que la sienne autoriseroit fort l'assemblée

T A N C R E D E.

Il gouverne tout dans sa maison.

A N T O N I O.

C'est celle qui me donnera le moins de peine. Mais voulez-vous que cela se fasse bientôt ?

T A N C R E D E.

Le plutôt est le mieux.

Y ij

Me. DE RICHE-SOURCE.

Dès ce soir : pourquoi différer ?

LA FEMME DE SIR POLITICK :

Sans en parler à nos maris ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

On ne les consulte jamais sur les affaires de cette nature-là. Trop d'honneur pour eux d'avoir si bonne compagnie.

LA FEMME DE SIR POLITICK :

Ce sera donc pour ce soir , puisque Madame l'a résolu.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Songeons à disposer toutes choses pour le bal.

ANTONIO.

Fort bien. De mon côté, je m'en vais disposer les Dames à venir honorer votre fête.

S C E N E V.

Me. DE RICHE-SOURCE, LA
FEMME DE SIR POLITICK,
TANCREDE, LE MARQUIS,
L'ALLEMAND.

Me. DE RICHE-SOURCE.

A LLONS, Madame, travaillons un peu
à notre affaire : ces Messieurs auront la
bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous serions peu civils aux Dames, de leur
refuser nos services dans une chose galante
comme celle-ci.

TANCREDE.

Commandez seulement, vos ordres seront
excutés.

L'ALLEMAND.

Je suis prêt à tout.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Voici de quelle maniere il faut disposer les
siéges. Un grand fauteuil pour la Dogesse sur
une estrade ; des chaises à dos pour les fem-
mes des Sénateurs ; puis des siéges plians pour
les Etrangers & pour nous, comme on a cou-
tume de les ranger.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, il faut excuser une Françoisse, qui ne connoît que les usages de son pays : j'ose vous dire néanmoins que votre ordonnance n'a pas la gravité requise pour une telle occasion.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Madame ; en toute autre chose je vous céderai volontiers : mais je puis vous dire que depuis l'âge de huit ans que j'étois *la petite Suzon*, il ne s'est fait bal, ni assemblée à la Ville, où je n'aye été. J'en ai vû même au Louvre assez souvent ; car mon mari étoit comme de la Cour, par les amis que nous y avions. J'en ai vû chez Madame la Comtesse, chez Madame la Princesse de Conti, où j'ai fort bien observé comme les choses devoient aller ; & il n'y a point d'année que je n'aye donné moi-même quelques fêtes fort jolies, qui valoient bien les grandes assemblées.

LE MARQUIS.

Quand on parle des choses qu'on a vûes ; & de celles qu'on a faites, on mérite d'être écouté.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Achevez, Madame, ce que vous avez à représenter.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Le dernier Carnaval (nous avions le cœur bien en joie) je donnai les violons aux Dames

DE SAINT-EVREMOND. 263

de ma cotterie, d'une manière aussi galante que chose qui se fût passée de tout l'hiver. Je commençai par un souper-collation, qui étoit un ambigu, où il n'y avoit pas l'abondance des cadeaux; mais tout y étoit excellent: des viandes prises si à propos, qu'un quart-d'heure plutôt elles eussent été un peu dures; un quart d'heure plus tard, elles auroient commencé à se passer. On n'en trouve point de même ailleurs; & mon mari & moi les avions fait apprêter devant nous. La salle étoit éclairée comme en plein jour; pas un siège qui passât l'autre, & la place pour danser à ravir. Des Suisses à la porte, qui ne laissoient entrer que les gens priés; l'élite de la Cour & de la Ville, avec la parenté, cela s'entend, & les amis particuliers de la maison. Au milieu du bal, je me dérobai finement, pour me déguiser, & faire une mascarade entre nous, rien que de la famille. Nous la dansâmes sans que personne nous reconnût; & sitôt que je fus deshabillée, je pris une place froidement, comme si de rien n'eût été. Chacun se tuoit à deviner, sans en approcher de mille lieues: c'est le plus grand plaisir d'une mascarade; & je vous avoue que ç'a été le plus heureux soir de toute ma vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, pour ce qui se fait à votre Cour; je n'en parle pas; mais sachez qu'un bal de

République demande un peu plus de mesure ; & quand vous songerez qu'une Dogesse & des femmes de Sénateurs seront tantôt ici, vous changerez , à ce que j'estime , votre ordonnance.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Dites votre sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mon sentiment est qu'on place la Dogesse & les Sénatrices en telle sorte , qu'elles représentent un petit Sénat : la Dogesse comme dans un trône , & les Sénatrices aux deux côtés sur des bancs. Ce leur sera une chose agréable de tenir la place de leurs maris , & courtoise à nous de leur faire avoir cet honneur-là.

L'ALLEMAND.

Je suis de l'opinion de Madame ; mais je voudrois qu'il y eût au trône de petites figures en bosse fort bien taillées , & de beaux feuillages au dos des bancs.

TANCREDÉ.

Que peut-on dire contre la proposition de Madame ? Y a-t-il rien de mieux pensé ?

LE MARQUIS.

Qui doute que pour le sérieux elle n'ait plus de sens que toutes les femmes ensemble ? La pensée est judicieuse , je l'avoue ; mais je ne me dédis pas : notre manière Françoisse est plus galante ; & il est fort suffisant à Madame la République

DE SAINT-EVREMOND. 269

République de ne prendre pas les modes de Paris, quand tout le monde court après. Je ne suis, morbleu, point homme de République: d'un pays où il n'y a point de Cour, ne m'en parlez pas.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je fais fort bien que tout ce qu'a dit Madame seroit ridicule à Paris; & personne ne m'apprendra rien en fait de bal & d'assemblée: mais s'il faut observer de telles cérémonies dans une République, Dame je m'en rapporte; elle connoît cela mieux que moi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dans la suite de la fréquentation, vous pourrez leur inspirer vos galantises: pour la première fois, il faut de la gravité.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Je fais me rendre à la raison, ne me plaît-elle pas. Allons, Madame, disposer toutes choses comme vous le jugez à propos.

SCENE VI.

TANCREDE, ANTONIO.

TANCREDE.

Nous avons donné bien des affaires à nos folles ; elles ont été je ne fai combien de temps à disputer sur la manière dont il faut recevoir la Dogesse , quelle place , quels sièges il faut avoir ; & à la fin elles sont convenues d'un appareil le plus ridicule du monde.

ANTONIO.

Je me suis bien douté que notre conversation auroit produit quelque chose de fort extravagant.

TANCREDE.

Mais , dites-moi , que ferons-nous de ceci , & comment finir la Comédie ?

ANTONIO.

J'irai leur faire les excuses de la Dogesse , sur quelque indisposition imaginaire.

TANCREDE.

Cela ne me contente pas.

ANTONIO.

Que voudriez-vous davantage ?

DE SAINTE-EVREMOND. 267

TANCREDE.

Je voudrois que vous leur menassiez une entremetteuse & quelques filles, qui représentassent la Dogesse & des femmes de Sénateurs.

ANTONIO.

Vous m'inspirez là une pensée fort plaisante, & fort aisée à exécuter; car je viens de laisser à cent pas d'ici justement la compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choses pour nous recevoir, & laissez-moi le soin du reste.

SCENE VII.

ANTONIO, LE SENATEUR
PAMFILINO.

ANTONIO.

JE suis fort en peine de ce que pensera votre Excellence, d'un dessein de divertissement que nous avons fait le Mylord & moi; ce Mylord qui a eu l'honneur de vous voir, & que vous estimez assez.

PAMFILINO.

Quand vous m'aurez dit quel est ce divertissement, je vous dirai ce qui m'en semblera. Parlez.

Z ij

A N T O N I O.

Ayez donc la patience de m'écouter, s'il vous plaît. Il y a ici deux Etrangères assez accommodées, à ce qu'il me paroît, mais assurément les plus ridicules personnes que j'aie jamais vues. La première est une Angloise ; grave, composée ; fausse en discours, en politique ; en prudence sottement mystérieuse. L'autre est une petite Françoisë, d'un esprit tout opposé. Elle n'aime que le *beau monde*, ne parle que du *bel air*, de la *belle manière* ; se croit délicate, galante, polie ; & véritablement elle est plus Bourgeoise que ne sont les femmes des Marchands les plus grossières.

P A M F I L I N O.

Que voulez-vous faire de ces deux femmes ? Il est temps de les mettre à quelque usage. Achevez.

A N T O N I O.

C'étoit une nécessité de vous en faire la peinture. Ces deux femmes, plus ridicules encore que je ne vous les dépeins, se sont mis dans la tête de tirer les Dames Venitiennes de la déplorable captivité où l'on les retient, & de leur inspirer les coutumes, l'air, la manière, le procédé des femmes les plus galantes.

P A M F I L I N O.

Je ne voudrois pas jurer que cela n'arrivât quelque jour ; mais j'espère que le dessein de vos Dames ne réussira pas aujourd'hui.

ANTONIO.

Ce n'est rien encore. Apprenez jusqu'où va leur extravagance. La petite Françoisse veut donner le Bal ce soir à vos femmes ; & l'Angloise voudroit que la Dogesse y fût ; disant gravement que telle gravité autoriseroit fort l'assemblée. Le Mylord , pour s'en divertir , a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs maisons , & qu'il n'y avoit rien de si facile pour moi que de les amener. J'y ai consenti ; & me voilà chargé de faire venir la Dogesse , & cinq ou six femmes de Sénateurs chez nos deux folles.

PAMFILINO.

Comment vous acquitterez-vous de cette commission-là ?

ANTONIO.

Le Mylord voudroit que je leur menasse..... Oserois-je dire le mot devant votre Excellence ?

PAMFILINO.

Dites hardiment.

ANTONIO.

Une entremetteuse & des filles , pour représenter la compagnie qu'elles demandent : mais ...

PAMFILINO.

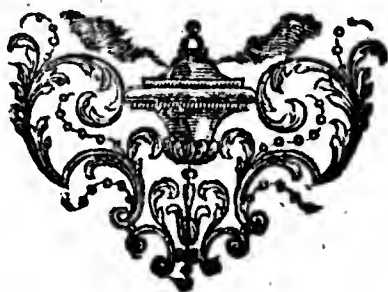
Mais que rien ne vous en empêche : cela se peut faire avec des Etrangers. Il me souvient qu'étant à Paris fort jeune : on me faisoit es-

fuyez souvent de ces tours là ; on me produisoit des Princesses , qui se trouvoient des filles de la même nature que celles-ci. Ne quittez pas une entreprise si heureusement commencée ; je prens la chose sur moi.

A N T O N I O.

Avec un si bon garant que votre Excellence , nous travaillerons sans scrupule à nous donner ce divertissement-là.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Toutes choses sont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, Me. DERICHE-SOURCE, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, UN VALET *du Signor Antonio.*

SIR POLITICK.

M À femme, que vois-je ? Le Sénat doit-il se tenir céans aujourd'hui ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Monsieur , vous verrez quelque chose d'assez extraordinaire , dont vous ne serez pas fâché.

Me. DE RICHE-SOURCE
à Sir Politick.

Vous parlez mieux que vous ne pensez.
Oui , le Sénat doit se tenir céans aujourd'hui.

Z iiij

Remerciez vos femmes , Messieurs , remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais encore , quel peut être cet honneur-là ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

On ne gagne jamais rien à être curieux. Tu fais que je ne m'informe pas de tes actions , ne t'informe pas des miennes. C'est le moyen d'être toujours bien ensemble.

SIR POLITICK.

Dans les familles , comme dans les Etats , il importe à celui qui gouverne de savoir tout ce qui s'y passe.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Oh bien ! il faut donc vous en instruire. Apprenez que la Dogesse va venir à un Bal que nous lui donnons.

SIR POLITICK.

La chose en soi nous est grandement honorable : mais je veux en savoir le projet , & par quels instrumens elle s'est faite.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Par une rencontre admirable. Le Seigneur Antonio nous est venu voir avec le Mylord ; & après plusieurs discours sur la captivité des Dames de Venise , enfin nous sommes demeurés d'accord qu'elles ne laissoient pas d'aller au Bal , & que même il ne seroit pas difficile de les obliger à venir céans. Là dessus , le

DE SAINTE-EVREMOND. 273

Seigneur Antonio s'est fait fort d'y amener la Dogesse , & quelques nobles Venitiennes avec elle.

T A N C R E D E.

Il gouverne tout dans leurs maisons?

S I R P O L I T I C K.

C'est la première affaire de hazard qui soit jamais entrée dans la mienne : je n'aime pas les présens de la fortune , & je ne sais comment je recevrais un Royaume , qui me viendrait sans projet & sans politique.

T A N C R E D E.

Permettez-moi de vous dire que jamais affaire ne fut moins de hazard que celle-ci ; & n'en déplaît à vos Dames , la part qu'elles y ont est fort médiocre. Sans la haute opinion qu'on a de votre gravité & de votre sagesse , nous ne verrions céans ni Dogesse , ni femmes de Sénateurs. C'est l'effet de vos projets & de votre grande politique , exercée depuis si long-temps.

S I R P O L I T I C K.

La chose avoit besoin d'être expliquée. Oui , vous me faites comprendre facilement que nous ne devons rien au hazard : on fait plus d'estime de moi que je ne vaudrais , je le confesse , mais rendons honneur pour honneur ; & songeons à bien recevoir une si auguste compagnie. Je n'ai pas oublié nos rangs d'Angleterre , & n'ignore pas ce que doit un

CHEVALIER à un LORD : néanmoins , comme nous sommes à Venise , & que la Fête se fait dans ma maison , vous ne trouverez pas mauvais que je porte la parole.

TANCREDE.

J'honore trop votre vertu , pour manquer jamais à vous rendre ce qu'on vous doit ici , & ailleurs ; outre que personne n'est capable de s'acquitter de cet emploi-là si bien que vous.

LE MARQUIS.

Monsieur Politick, salue-t-on la Dogesse ?

SIR POLITICK.

Oui vraiment , on salue la Dogesse , avec des inclinations profondes , & des révérences bien basses.

LE MARQUIS.

Je demande si on baise ?

SIR POLITICK.

Baiser à Venise ! baiser une Dogesse ! Ma femme , votre gentil François demande si on baise la Dogesse ?

LE MARQUIS.

Je ne sai pour qui on me prend : vous diriez qu'on n'a jamais baisé des femmes de qualité. J'ai baisé deux Duchesses en ma vie , qui le porroient bien haut , sur ma parole ; & des Maréchales de France , quantité.

UN VALET *du Signor Antonio.*

Le Seigneur Antonio m'a envoyé ici pour

vous dire que la Dogesse va venir. Elle est en chemin à l'heure que je vous parle.

SIR POLITICK.

Allons, Messieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il convient garder en telle cérémonie. Comme je dois porter la parole, on trouvera bon que je marche le premier : les deux femmes suivront, pour faire les honneurs du logis : Madame fera, s'il lui plaît, un compliment à la Françoisë : Mylord & le mari de Madame suivront après, & ces deux Messieurs ensuite.

LE MARQUIS *à l'Allemand.*

Je ne suis point un trouble-fête ; je veux ce qu'on veut : mais je voi bien ce que je voi. On nous traite, vous d'Allemand, & moi de misérable. Aller derrière un Bourgeois à la cérémonie, sont les graces qu'on nous fait ceans. Ce n'étoit pourtant pas la même chose à Paris : car, sans vanité, ces petites gens de ville ne mettoient pas le pied au Louvre ; que j'étois dans les Cabinets. Pour le Mylord, je lui cede ; non pas en qualité de Mylord, fût-il Duc ; un Marquis François, brave & bien vêtu ne cede à personne : mais après les obligations que j'ai au Duc de Bukingham, je ne disputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces rangs ici sans consê-

quence , pour le présent : ne troublez pas , je vous prie , un personnage qui va faire une grande action à la tête de cette compagnie.

M. DE RICHE-SOURCE.

Prenez-vous garde à un impertinent ?

LE MARQUIS.

Bourgeois , remerciez-le lieu où nous sommes ; sans le respect de la Dogesse , qu'il faut recevoir , & la considération de ces Messieurs , je vous apprendrois à parler.

Me. DE RICHE-SOURCE

Allez , petit Suivant , c'est bien à vous de faire comparaison avec mon mari.

TANCREDE.

Eh ! Messieurs , voilà la Dogesse : remettez vos querelles à une autre fois , & laissez parler Sir Politick.

SIR POLITICK.

Le *Primordium* m'a donné bien de la peine ; le reste ne m'a rien coûté.

TANCREDE.

Silence , Messieurs , silence.

SCENE II.

L'ENTREMETTEUSE *prise pour*
 DOGESSE, LES DEMOISEL-
 LES *se disant* FEMMES DE SE-
 NATEURS, ANTONIO, SIR
 POLITICK, LA FEMME DE
 SIR POLITICK, TANCRE-
 DE, LE MARQUIS, L'ALLE-
 MAND, M. DE RICHE-SOUR-
 CE, MADAME DE RICHE-
 SOURCE.

SIR POLITICK *haranguant*
la Dogesse.

SI la bonne réception se mesuroit par la grandeur & la décoration des bâtimens, par les lambris dorés, & les riches tapisseries, VOTRE SERENITE', Madame, & vous, très-excellentes SENATRICES, seriez aujourd'hui mal reçues dans la petite & simple maison de certui votre plus qu'humble serviteur : mais si vous cherchez à loger dans les cœurs, plutôt que dans les palais, vous trouverez les nôtres enrichis de zèle, garnis de fidélité, remplis d'affection, revêtus de services & de devoirs pour la République en géné-

278 O E U V R E S D E M.
ral ; pour VOTRE SERENITE', & Vos
EXCELLENCES en particulier. Ne croyez
pas , s'il vous plaît , en voyant ce peu que
nous sommes , recevoir seulement l'offre de
nos vœux : figurez-vous de voir ici les Dépu-
tés des plus belliqueuses Nations , qui vien-
nent vous en rendre leurs hommages. My-
lord , ma femme & moi , mettons à vos
pieds l'Angleterre , l'Ecosse & l'Irlande : ces
deux Messieurs & Madame vous offrent la
France , grand & puissant Royaume , s'il en
fut jamais ; & Monsieur , qui réunit en soi
mille intérêts différens , vous présente les vastes
Provinces de la Germanie. Voilà , très-Serene
Dogesse , & très-excellentes Sénatrices , tout
ce que je puis dire en public ; mais VOTRE
SERENITE' me permettra de confier à son
oreille quelque chose de particulier , dont ces
Messieurs & ces Dames ne feront pas scandá-
lisés , s'il leur plaît. (*bas.*) Je vous dirai en
confiance , Madame , que nous allons éta-
blir , Dieu aidant , la circulation : projet mer-
veilleux , qui par des canaux , inconnus au
reste des hommes , fera venir une abondance
de richesses dans cet état.

LA D O G E S S E.

La République vous est fort obligée ; je
dis fort ; & le Doge mon mari , mon mari le
Doge , vous en remerciera en son particulier ,
comme nous faisons au nôtre. (*bas.*) Quant

à ce que vous m'avez dit à l'oreille , vous m'obligerez de mettre à part quelque chose pour moi , quand vous ferez venir tant de biens dans cet état.

SIR POLITICK *à part.*

Voici de la corruption jusques dans la maison du Doge ! Cela n'arriveroit pas , s'il y en avoit quatre , comme j'ai dit : ils s'observeroient les uns les autres. (*à la Dogesse.*) Cette réitération des obligations que nous veut bien avoir la République , nous assure d'une double reconnoissance , dont l'une nous regarde , comme personnes publiques , & députés de ces grandes Nations , l'autre comme des particuliers affectionnés à son service.

LE MARQUIS.

J'admire cet homme ; il tourne toutes choses comme il lui plaît.

SIR POLITICK.

Pour la répétition de *Doge* , qui ne voit , Madame , qu'elle marque deux fois votre dignité , pour nous faire comprendre doublement l'auguste honneur de votre présence ?

LE MARQUIS.

Autre version excellente , qui vaut la première , pour le moins.

SIR POLITICK *à part.*

Puisqu'elle est intéressée , il faut la gagner politiquement par l'intérêt. (*à la Dogesse.*) Un mot à l'oreille de votre Sérénité. Nous aurons

soin de votre maison : ce n'est rien dérober au public , car votre rang a besoin d'être soutenu. Il se fera pour vous une petite circulation particulière ; je n'en dis pas davantage.

LA DOGESSE *bas.*

Vous avez raison , Monsieur Politick ; nous sommes obligés à beaucoup de dépense.

LE MARQUIS.

J'enrage , morbleu , quand il parle *bas* ; je voudrois ne pas perdre un mot de tout ce qu'il dit.

Me. DE RICHE-SOURCE
à la Dogesse.

Vous aurez la bonté , Madame , d'excuser des personnes mal préparées à vous recevoir : car enfin..... c'est qu'après tout..... effectivement , nous ne nous attendions pas à cet honneur-là. Pour ces jeunes Dames , elles auront un peu moins d'excuses ; j'espère de leur faire voir quelques manières assez galantes , qui ne leur déplairont pas.

LA DOGESSE.

Point d'excuses entre amies : nous venons vous voir sans façon.

LE MARQUIS.

Voilà , Madame ; ce qu'a dit Sir Politick dans sa harangue : Votre Serenité veut se *loger dans les cœurs*,

LA

DE SAINT-EVREMOND. 281.
LA FEMME DE SIR POLITICK.

à son mari.

Monfieur , voici le Signor Antonio , à qui vous avez l'obligation de tant d'honneur.

SIR POLITICK *au Signor Antonio.*

Le refpect que j'ai pour la préſence Serene , ne me permet pas de vous témoigner afſez combien je ſai connoître & reconnoître la grande faveur que ce m'eſt.

ANTONIO.

L'envie que j'avois de mériter quelque part dans l'honneur de votre amitié , m'a fait entreprendre une choſe afſez extraordinaire : mais je me tiens afſez heureux ſi j'ai réuſſi.

LA FEMME DE SIR POLITICK !

à la Dogeſſe.

Madame , je crains que VOTRE SERENITE' ne ſoit amuſée ici trop long-temps. Ne vous plaît-il pas d'aller à la Sale où ſe doit faire le Bal ?

S C E N E I I I.

T A N C R E D E , L E M A R Q U I S .

T A N C R E D E .

L Aïssons-les aller prendre leurs places , & demeurons ici un moment. Avez-vous jamais ouï si bien parler ?

L E M A R Q U I S .

De ma vie. J'ai ouï mille Sermons ; & de si hauts , qu'il falloit être bien s'avant pour les entendre : j'ai ouï des Oraisons funébres admirables , je dis admirables : mais , à la damnation de mon ame , je n'ai jamais rien entendu de si relevé.

T A N C R E D E .

Il y a beaucoup de choses relevées , & j'y en ai trouvé aussi de fort agréables.

L E M A R Q U I S .

J'ai remarqué un joli trait. La maison de Sir Politick n'est pas grande , ni bien meublée : il a donné le change à la Dogesse adroitement , la faisant *loger dans nos cœurs , plutôt que dans un Palais*. Là - dessus il fait merveille : il *enrichit nos cœurs de zele* , les *garnit de fidélité* , les orne , les pare , & fait tant enfin , qu'elle se trouve admira-

DE SAINT-EVREMOND. 283
rablement logée. C'est un tour d'adresse, My-
lord, & j'avoue qu'il m'a plu extrêmement.

TANCREDE.

Je m'assûre que peu de gens y ont pris
garde.

LE MARQUIS.

J'avois une inclination merveilleuse pour
les Sciences, mais je n'ai osé lire que des Ro-
mans & des Comédies à la Cour, de peur
qu'on ne me prît pour un Pédant. Avec cela,
le naturel demeure toujours; & quand j'en-
tens de belles choses, je les connois aussi-tôt.

TANCREDE.

Qu'avez-vous trouvé de tous ces Etats;
que nous avons *mis aux pieds* de la Doge-
se?

LE MARQUIS.

Ah! rien de plus grand, de plus magnifi-
que; & trop: il m'en reste un scrupule, qui
m'inquiète, je le confesse.

TANCREDE.

Quelle inquiétude en pouvez-vous avoir?

LE MARQUIS.

Qu'on ne l'écrive à la Cour, Mylord.

TANCREDE.

Qui diable s'en don neroit la peine?

LE MARQUIS.

Ce ne seront pas des gens considérables:
mais il y a de petits écrivains dans les pays
étrangers, qui ont des correspondances obs-

A a ij

cures , par où ils font tout savoir au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre fait tout.

T A N C R E D E.

Et quand il sauroit ceci , que pourroit il vous en arriver ?

LE M A R Q U I S.

Que pourroit-il m'en arriver ! Eh ! rien ; rien qu'une disgrâce ! Privation de cabinet , exil de Cour : je dis tout au moins. Comment ? faire ici le député de la France , qui offre le Royaume de son chef. Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

T A N C R E D E.

Ce sont de simples civilités.

LE M A R Q U I S.

Des civilités ! d'offrir un Etat ?

T A N C R E D E.

Sir Politick a fait la même chose de l'Angleterre.

LE M A R Q U I S.

Peut-être en a-t-il la commission. Un vieux Politique comme lui ne fait rien mal-à-propos. Sur ma parole , il fait bien par où en sortir.

T A N C R E D E.

Il est vrai que cet homme-là ne s'engage à rien légèrement.

LE M A R Q U I S

J'en suis sûr : mais il a tort d'embarquer les autres : c'est avoir bien peu de considération pour ses amis.

DE SAINT-EVREMOND. 285

TANCREDE.

L'affaire est faite : il faut empêcher qu'elle ne produise de méchans effets en France.

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de remède , que celui de garder le secret.

TANCREDE.

Je vous promets de n'en ouvrir pas la bouche.

LE MARQUIS.

Infinuez , je vous prie , la même discrétion aux autres : sans rien dire de mon appréhension toutefois. Vous savez , mon maître , comment il faut servir ses Amis.

TANCREDE.

Laissez-m'en le soin : je vais faire un intérêt commun du secret ; & j'ose vous assurer qu'on n'en parlera point.

SCÈNE IV.

On lève un rideau , & on voit la Salle du Bal , où l'ENTREMETTEUSE se disant DOGESSE , est dans le Trône , & les DEMOISELLES , qu'on prend pour les Nobles Venitiennes , sur des Bancs.

L'ENTREMETTEUSE prise pour DOGESSE, LES DEMOISELLES se disant FEMMES DE SÉNATEURS, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHESOURCE, MADAME DE RICHESOURCE.

LA DOGESSE *bas.*

ME voici comme une vraie DOGESSE : quarrons-nous dans ce trône , & faisons un peu de NOTRE SERENITE'. (*haut.*) Mes filles (*bas.*) J'oubliois déjà (*haut*) Sénatrices , tenez bien la place de vos maris.

UNE DES PRÉTENDUES FEMMES
DE SÉNATEURS.

Nous saurons fort bien tenir notre rang.

DE SAINT-EVREMOND. 287
LA FEMME DE SIR POLITICK.
à Me. de Riche-Source.

Hé, bien, Madame, êtes-vous convaincue? Vos fauteuils & vos chaises à dos auroient-elles fait le même effet? Ces pauvres Dames sont si transportées de joie, qu'elles ne sauroient se contenir.

ME. DE RICHE-SOURCE.

Il faut excuser une étrangère, mais avouez que je me suis rendue de bonne heure à vos raisons.

SIR POLITICK *à la Dogesse.*

Madame, VOTRE SERENITE' voudroit-elle entendre un air harmonieux avant de commencer la Danse?

LA DOGESSE.

Un peu de Mélodie : j'aime la Mélodie!

SIR POLITICK.

Musique, une Pièce harmonieuse.

(*On joue une Pièce ridiculement grave.*)

Ceci est profond, & grandement chromatique. Il suffit. Signor Antonio, sachez de s^A SERENITE' si elle voudroit me faire l'honneur de danser une Pavane avec le très-humble & très-dévoué Serviteur de la République.

ANTONIO.

Je vais le sçavoir. (*à la Dogesse bas.*) Il faut

288 O E U V R E S D E M^r
danfer une Pavane avec Sir Politick.

LA D O G E S S E *bas.*

Je ne la fai pas.

A N T O N I O *bas.*

Il n'importe.

LA D O G E S S E *bas.*

Comment ferai-je ?

A N T O N I O *bas.*

Comme lui: regardez ce qu'il fera, & faites de même.

S I R P O L I T I C K.

Madame, je prens la liberté de danfer une Pavane avec V O T R E S E R E N I T E', d'autant plus hardiment, que cette Danse grave me semble convenir à la dignité de *Dogesse*.

LA D O G E S S E.

Vous avez raison, Monsieur Politick: me voilà prête, danfons quand il vous plaira.

S I R P O L I T I C K.

J'ai lû beaucoup de Traités de la Danse, & j'ai trouvé dans tous qu'il appartenoit à l'homme de mener la femme: mais avec vous, Madame, ce privilege honorable n'a point de lieu. C'est à V O T R E S E R E N I T E', de mener, & à moi de me laisser conduire.

LA D O G E S S E.

Signor Antonio, Monsieur Politick veut que je prenne la place de l'homme: cela est extrêmement civil; que me conseillez-vous ?

A N T O N I O.

Je vous conseille, Madame, de laisser toutes choses dans l'ordre accoûtumé : VOTRE SERENITE' n'est pas venue ici pour ôter aucun avantage à Sir Politick.

Sir Politick mène : elle danse la Pavane ridiculement, faisant tout ce que fait Sir Politick, qui danse aussi ridiculement qu'elle ; avec sa gravité ordinaire.

SIR POLITICK, *après avoir dansé.*

Cette danse est politique extrêmement, & convenable à l'occasion présente. Si j'étois à un bal où il y eût un Général d'Armée, je danserois la Pyrrhique, danse militaire.

TANCREDE *au Marquis.*

Le raffinement de respect étoit ingénieux à Sir Politick, de vouloir se laisser mener par la Dogesse.

LE MARQUIS.

Cet homme trouve ce que les autres ne trouvent point. Cela ne s'est pourtant jamais fait à danse du monde ; & il n'y a point d'homme de Cour à qui la tête ne tourne dans ces Républiques, à voir ce qu'on y voit. J'en ferai de beaux contes aux Créquis & aux Bassompierres à mon retour !

TANCREDE.

Tandis que vous êtes ici , il faut s'accommoder aux manières du pays.

LE MARQUIS.

Je le voi de reste ; mais retournons à la danse. Signor Antonio , Madame la Dogesse ne veut-elle pas qu'on danse les branles ? C'est proprement ce qui fait un bal.

ANTONIO.

Que voulez-vous dire par vos *branles* ?

LE MARQUIS.

Vous ne savez ce que c'est ?

TANCREDE.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le seul Gentilhomme de l'Europe qui ne sache pas son *branle simple* , le *Gai* , le *Poitou* , & le *Montivande*.

ANTONIO.

Aussi peu les uns que les autres.

LE MARQUIS.

Et les courantes : vous les ignorez ?

ANTONIO.

Non pas les courantes.

LE MARQUIS.

Parbieu , je vais les danser avec vos Dames ; aussi-bien ne garde-t-on aucune règle à votre bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec l'Allemand , & faisons-nous raison nous-mêmes. Je veux attaquer

cette brune : elle me plaît. Madame , voulez-vous me faire l'honneur de danser une courante avec moi ?

LA DAME.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Place , place à Madame. La courante , violons , & de mesure , je vous prie : je ne prendrois pas plaisir à me voir hors de cadence. Cette révérence est assez cavalière , ce me semble ; elle ne sent pas le baladin. Battons du pied pour prendre le temps. J'ai parti trop tôt. Revenons. Il faut refaire la révérence. Voilà partir à propos , cela ! mais ces coquins de violons m'ont déjà mis hors de cadence : rentrons-y malgré eux. Le plus court est de recommencer. Vous ne savez ce que vous faites , violons : je croi que vous dormez. Encore une fois la révérence , & partons. Pour ce coup , si vous me faites manquer , je vous le pardonne. (*Quand la courante est dansée.*) A la fin j'en suis venu à bout ; mais avec bien de la peine. Il faut une oreille de diable avec ces maudits violons. J'ai dansé tout un hyver à Paris. (chacun le fait) sans avoir jamais sorti de cadence. Il faut tout dire ; c'étoit les Vingt-quatre.

TANCREDE.

Je ne fai ce que vous avez fait à Paris : mais ici , c'est danser admirablement.

B b ij

Non pas cela : assez en homme de qualité. Je voudrois vous pouvoir régaler d'une *Vignone* & d'une *Belleville* : il n'y a pas moyen. Ce n'est qu'à la Cour qu'on peut danser des figures.

T A N C R E D E.

Ne dansez-vous pas encore avec quelque autre Dame ?

L E M A R Q U I S.

Je ne veux, morbicu, pas perdre ma réputation : j'en suis bien sorti ; danse qui voudra. Mylord, je veux vous faire une confidence. Cette belle, avec qui je viens de danser, elle m'aime, & ce sont des œillades ! il n'y a rien de pareil.

T A N C R E D E.

Toute femme qui n'a point de liberté, est prête à faire l'amour, quand elle en trouve l'occasion.

L E M A R Q U I S.

Ce n'est pas ce que vous pensez : le cœur est pris sur ma parole.

T A N C R E D E.

Je commence à m'en apercevoir. Tenez, elle vous regarde.

L E M A R Q U I S.

Ne faites pas semblant de rien voir, & foyez discret, je vous prie. Ce n'est pas un jeu à Venise, que d'être aimé de la femme d'un Sénateur.

T A N C R E D E.

Je vous en réponds. Mais je fais me taire ;
voyez assuré de ma discrétion.

LE MARQUIS.

Je me fie à vous, Mylord ; & c'est m'y fier
de ma vie.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Allons : ça , acquittons-nous de notre promesse. J'ai promis à ces Dames de leur faire voir des choses & des manières : enfin , je vais faire pour l'amour d'elles, ce que je n'ai pas fait il y a quinze ans.

M. DE RICHE-SOURCE.

Elle va danser la *Sarabande* : c'est une merveille ! Quand nous nous mariâmes , on se mettoit à genoux devant elle pour la voir danser.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Qui est-ce qui se souvient ici de la petite *Suzon* ? Mon ami , t'en souviens-tu ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Oui , mamie ; & je souhaite que tu donnes autant de plaisir à la compagnie , que tu en donnois en ce temps-là.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Voici donc la petite *Suzon* , qui va danser la *Sarabande* ! Des castagnettes.

M. DE RICHE-SOURCE.

Des castagnettes ! des castagnettes !

B b iij

On n'en trouve point.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Il y a remède : mes doigts m'en serviront ;
essayons. Cela ne va pas mal.

M. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde , Messieurs , je vous prie.

Me. DE RICHE-SOURCE *en dansant*.

Ce balancement de corps vous plaît-il ?
Parlez , Mesdames ?

LA DOGESSE.

A ravir.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras ; qu'en dites-vous ?
Cet air est-il Espagnol ?

SCENE V.

UN VALET *de Sir Politick*, L'ENTREMETTEUSE *prise pour Dogesse*, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, MADAME DE RICHE-SOURCE.

UN VALET *de Sir Politick à son Maître, & à M. de Riche-Source.*

ON vous demande de la part du Sénat ?
SIR POLITICK.

Ouais ! que veut dire ceci ? Nous demander à l'heure qu'il est ! Il faut que ce soit une affaire bien pressante.

M. DE RICHE-SOURCE.

On aura eu quelque grande nouvelle, sur quoi on veut nous consulter.

SIR POLITICK.

Ce ne peut être autre chose.

Bb iijj

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais, pourquoi moi ?

SIR POLITICK.

Il y a quelque fonds à trouver, ou quelque
dépense à faire.

M. DE RICHE-SOURCE.

Ce seroit m'employer pour peu de chose.
Je croirois plutôt qu'on a eu vent de notre
projet.

SIR POLITICK.

Ne raisonnons pas davantage, & allons ap-
prendre ce qu'on veut de nous. (*à la Dogesse.*)
Madame, vous nous excuserez, Monsieur &
moi, de quitter votre SERENITE'. La Ré-
publique desire de nous quelque service, que
nous allons lui rendre avec respect & affection.
Ces Dames auront la bonté de nous pardon-
ner pareillement.

LA DOGESSE.

Revenez bientôt, Messieurs, nous vous
attendons.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Ne laissons pas de continuer notre bal.
Voyez ce second pas de Sarabande; il est tout-
à-fait à l'Espagnole.

LE MARQUIS, *qui avoit suivi Sir Poli-
tick & M. de Riche-Source, rentre.*

Savez-vous, Mesdames, qui demandoit vos
maris de la part du Sénat ?

Me. DE RICHE-SOURCE.

Et qui ?

LE MARQUIS.

Des Archers , qui les ont menés en prison.

TANCREDE.

Vous avez vû quelques Gardes , qu'on leur a envoyés par honneur , ou pour leur sûreté.

LE MARQUIS.

Des Archers , vous dis-je , qui les ont fait prisonniers d'Etat. Je m'y connois : j'en ai vû mener plus de trente à la Bastille.

Me. DE RICHE-SOURCE.

Quelle infamie ! quelle trahison ! tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs femmes , ces traîtres font arrêter nos maris. Qu'on ferme les portes : la Dogesse ne sortira point , qu'on ne nous les ait rendus.

ANTONIO *bas à Tancrede.*

Si cette femme-ci fait ce qu'elle dit , nous nous trouverons en quelque embarras. (*haut à la Femme de Sir Politick.*) Madame , il faut pardonner à votre amie l'excès de son ressentiment : mais vous êtes trop sage pour le suivre , & faire arrêter une Dogesse dans votre maison. Ce seroit le comble de la douleur pour votre mari , de vous voir si peu politique , & un grand reproche à sa suffisance , que vous eussiez si mal profité de ses instructions.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes le coup est grand & imprévu ; mais il n'est pas au-dessus de notre prudence. Je

projette de renvoyer ces Dames avec tout honneur , sans manquer en rien de ce que veut de nous en cette occasion la politique.

T A N C R E D E.

Voilà ce qui s'appelle une femme forte & prudente , à qui la tête ne tourne point dans le malheur , & qui prend le seul parti qui lui reste.

LA FEMME DE SIR POLITICK

à la Dogesse.

Madame , VOTRE SÉRÉNITÉ est trop équitable , pour ne pardonner pas à mon amie l'excès de son ressentiment. S'il y a peu de politique , c'est l'effet d'une affection conjugale , qui mérite d'être excusée auprès d'une personne aussi vertueuse que vous. Je vous supplie donc , Madame ; d'ensevelir tout dans l'oubli , & de nous être propice envers votre mari , pour le recouvrement des nôtres.

L A D O G E S S E.

Laissez-moi faire ; je m'en vais bien laver la tête au Doge.

U N E S É N A T R I C E.

Et nous à nos maris.

A N T O N I O.

Dépêchons-nous de servir les malheureux ; dans la chaleur de l'affaire : il n'y a point de temps à perdre.

L A D O G E S S E.

Nous ne voulons pas être amusées. Adieu ; laissez-nous aller.

DE SAINT-EVREMOND. 195

UNE SÉNATRICE.

Allons vite , allons.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Rien ne nous peut empêcher de rendre à
VOTRE SERENITE' nos respectueuses
observances.

*La Dogesse & les Sénatrices sortent avec
précipitation.*

T A N C R È D E.

Au desordre où vous voyez ces bonnes Da-
mes , elles me paroissent aussi affligées de l'af-
front , que vous-mêmes. Il est vrai que si elles
avoient été en votre place , elles auroient per-
du l'esprit ; & si vous aviez été Dogesse , vous
auriez conservé toute une autre dignité.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes , nous aurions gardé plus de dé-
cence.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

A G O S T I N O , A Z A R O , A M E -
L I N O , P A M F I L I N O , S I R
P O L I T I C K , M. D E R I C H E -
S O U R C E .

A G O S T I N O .

VOICI, Messieurs, ces misérables, qui
vivant dans le sein de la République,
sous la douce protection de nos Loix, ont
entrepris de les renverser. Voici des furieux,
qui s'étant fait un degré de ce premier atten-
tat, pour monter aux plus noires trahisons,
ont enfin consulté avec le Turc la ruine de la
République. Parlez, méchans : parlez, ex-
crables ; & dites la vérité : je vous le comman-
de.

S I R P O L I T I C K .

Jé l'ai toujours dite, & je la dirai toujours,
si ce n'est en matière d'Etat : en ce cas je tiens
qu'on peut mentir pour le bien de la chose
publique.

A G O S T I N O.

Si les remors de la conscience ne vous la font pas dire, les tourmens sauront bien vous l'arracher. Parlez: de quel pays êtes-vous ?

S I R P O L I T I C K.

Je suis Anglois, pour l'honneur, & pour la vie.

A G O S T I N O.

De quelle profession ?

S I R P O L I T I C K.

Politique; & il n'est pas que vous n'en ayez où parler. C'est moi qui ai fû joindre la véritable science des projets avec les maximes de Nicolas Machiavel, & de François Bodin.

A G O S T I N O.

De quelle qualité ?

S I R P O L I T I C K.

Chevalier de pere en fils, depuis la Reine Bodicea, qui fit tuer tant de Romains.

A G O S T I N O.

Vous devriez mourir de honte devant vos Juges, d'avoir deshonoré une si longue suite d'ayeux.

S I R P O L I T I C K.

J'ai reçu beaucoup d'honneur de mes devanciers: mais nous en laisserons un peu à nos successeurs; & la postérité nous fera justice, quand vous ne nous la ferez pas.

A G O S T I N O.

Sauriez-vous nier que vous n'ayiez accusé

302 O E U V R E S D E M.
nos Législateurs, & voulu établir chez nous
quatre Doges?

S I R P O L I T I C K.

Par quelque moyen que vous l'ayiez pu
savoir, je le confesse.

A G O S T I N O.

Habemus confitentem reum.

S I R P O L I T I C K.

Je l'ai voulu, il est certain; & je le veux
encore: mais c'est pour le soulagement de la
vieillesse du Doge, & pour la dignité de la
République.

A G O S T I N O.

Habemus non modò confitentem, sed contumacem. Ces relais de pigeons établis de Venise à Constantinople: cette invention quasi furnaturelle, vous a donné le moyen de lier commerce avec le Turc. C'est sur vos bons avis qu'il a fait le projet d'une guerre contre nous, que vous devez conduire du cabinet; & voilà comment se doit entendre votre *speculation militaire*, & vos *secrets pour la guerre*. Il n'est plus temps de dissimuler: vous voyez que nous savons tout.

S I R P O L I T I C K.

Votre Excellence ne fait pas tout, puisqu'elle ignore nos bonnes intentions. J'ai trouvé une invention admirable d'établir mes commerces à Constantinople; mais certes pour le bien de cet Etat, & pour le salut de votre Am-

ambassadeur. Si j'entens la *spéculation militaire*, si j'ai quelques *secrets pour la guerre*, le fruit de mes veilles ne regardoit que vous. Je prétendois apprendre à un Sénateur d'aller au Sénat, & de conduire une armée en même-temps. Je voulois vous enseigner l'art de défaire vos ennemis sans vous exposer aux coups : *ars belli perfectissima* ! C'est une grande qualité à un Général d'armée de savoir faire combattre toutes les troupes avant que de combattre lui-même. C'est la dernière science du Capitaine de savoir faire combattre l'armée sans y être.

A G O S T I N O.

Nous savons où nous en tenir pour ce qui vous regarde. (à *M. de Riche-Source*,) Et vous, malheureux, d'où êtes-vous ?

S I R P O L I T I C K.

Il ne répondra pas. Votre Excellence doit savoir que c'est moi qui porte la parole en toutes choses : il trouvera bon que je réponde pour lui.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je demeure d'accord de tout ce qu'il dira.

A G O S T I N O.

Nous avons bien affaire de vos conventions. Parlez : de quel pays êtes-vous ?

S I R P O L I T I C K.

Il est François, vous dis-je.

A G O S T I N O.

Il me contraindra de l'écouter ! De quelle profession ?

Il seroit inutile de les interroger davantage.
 Qu'on les remène en prison.
 (*Ils sortent.*)

S C E N E I I.

LES QUATRE SENATEURS,
 UN HUISSIER.

A G O S T I N O.

NOUS sommes heureux en ce point, Messieurs, d'avoir la confession de leurs crimes par leurs propres bouches. Ils n'avouent pas seulement leurs entreprises contre nos Loix : ils les soutiennent ; ils demeurent d'accord de leurs intelligences avec le Turc ; mais c'étoit , disent-ils , pour le salut de notre Ambassadeur. Qui leur a demandé des soins si officieux ? Qui les a employés ? A qui ont-ils communiqué leurs bons desseins ? *Constat de facto.* Du reste il faut s'en rapporter à de bonnes intentions qu'on n'a pas connues. Voici , Messieurs , voici la fin du projet , aussi politique qu'exécrationnable. Après avoir concerté avec le Turc cette expédition impie , ils font je ne
 fai

J'ai quelle confédération , entre Paris , Londres & Venise pour nous engager dans l'Orient , & porter nos armes contre la Perse. Il arrive de-là , Messieurs , que le Grand Seigneur trouve la République dépourvûe , & que le Persan occupé par nous dans ses propres États, ne peut entrer dans ceux de notre ennemi commun. Catilina , ce conspirateur célèbre , ce grand & renommé scélérat , étoit un homme de bien , & un bon Citoyen , au prix de ces gens abominables ; c'étoit un Romain , qui vouloit se rendre maître des Romains. S'il avoit résolu de tuer le Consul , & de se défaire du Sénat , au moins laissoit-il à Rome ses Dieux , ses Loix , ses mœurs & sa langue. Dans la servitude qu'on nous avoit préparée , on ne laissoit à Venise ni Religion , ni Loix , ni Coutumes ; on ne laissoit peut-être aucun vestige de la Nation. Qui chercheroit , Messieurs , un supplice égal à leur forfait , n'en trouveroit point chez les plus ingénieux tyrans : mais je ne puis , je le confesse , me dépouiller des sentimens de l'humanité , *quamquam fortasse inhumanum sit humanum esse erga eum qui hominem exuerit*. Qu'on les étrangle seulement , Messieurs ; & pour une marque éternelle de la benignité de nos jugemens , punissons du supplice le plus commun le crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

Mon sentiment est tout contraire à celui de l'excellentissime Seigneur qui vient de parler. Il conçoit ces gens-ci comme des personnes extraordinaires, ennemies de notre gouvernement, capables de grands & pernicieux desseins ; qui concertent enfin avec le Turc la ruine de la République : pour moi, Messieurs, je pense que ce sont des foux : mais il y a de deux sortes de *folie* ; l'une, qui vient de *privation de sens* ; l'autre, d'une *imagination déréglée*. La première toute imbécille, nous fait plaindre en elle la misère de la condition humaine : la seconde, toujours agitée, agite le monde par l'extravagance de ses visions, & excite la haine des gens raisonnables, qui aiment l'ordre & le repos. Il n'est pas mal-aisé de connoître laquelle de ces deux folies possède nos conspirateurs prétendus, puisque leur imagination les porte au-delà de toutes les choses les mieux établies. Ils se donnent la liberté de créer chimériquement des Magistrats : ils se font en idée des correspondances à Constantinople : ils forment des ligues imaginaires, & régrent, en un mot, toutes nos affaires de paix & de guerre à leur fantaisie. Je voudrois savoir, Messieurs, de quelle autorité ils agissent, avec quel ordre, quelle mission ? Certes la folie a un grand avantage sur la sagesse, si les paroles & les actions des sages

sont punies , aussi-tôt qu'elles sortent de la règle , tandis que les fols ont le privilège de tout dire , & de tout faire impunément. Quelle punition prendre , dira-t-on , de ces prisonniers ? Mon avis n'est pas qu'on les condamne à la mort , comme a voulu cet excellentissime Seigneur , par un excès de zèle pour la République : mais qu'on ôte la liberté à des fols scandaleux , qui traitent extravagamment les matières sérieuses , réservées à la prudence des sages.

A M E L I N O.

Peu de gens s'étonneront , excellentissime Seigneur , de votre emportement contre la folie , dans l'attachement inviolable que vous avez toujours eu à la sagesse. Comme les opinions des hommes sont différentes , j'ai crû qu'il m'étoit permis d'avoir un autre sentiment ; & vous serez surpris , Messieurs , que la seule considération des gens sensés , m'inspire aujourd'hui de l'indulgence & de l'humanité pour les fols. Oui , Messieurs , le sujet de ma douceur est une pitié intéressée , qui fait que je m'oppose à leur punition en faveur des sages. En effet , il y a un si grand mélange de sagesse & de folie dans les personnes raisonnables , qu'on ne peut assez admirer l'inégalité qui nous fait voir si divers & si contraires à nous-mêmes. Celui qui a su gagner notre jugement , & assujettir notre raison par la supé-

riorité de la sienne , a besoin de notre facilité peut-être le même jour, pour faire excuser son mauvais sens. Tel est le plus sage du monde en une chose , qui est extravagant dans une autre. Ces grands hommes , dont nous honorons la mémoire , n'étoient pas exemts de folie : les esprits extraordinaires de tous les temps ont eu la leur : c'est aux imaginations déréglées que nous devons l'invention des Arts : le *caprice* des Peintres , des Poètes , des Musiciens , n'est qu'un nom civilement adouci , pour exprimer leur *folie* , sans leur déplaire. Laissons , Messieurs , laissons les fols en repos , s'ils y peuvent être : il y a trop de gens intéressés à leur protection. Que s'ils viennent à faillir contre nos Loix , ordonnons-leur des châtimens selon leur crime : mais si on veut les punir pour l'intérêt du bon sens , & pour l'honneur de la raison ; qu'on se souvienne que cette raison a sujet de se plaindre de beaucoup de gens , & que les plus zélés pour la vengeance , ne seront peut-être pas à couvert de la punition.

P A M F I L I N O .

Depuis que j'ai l'honneur d'entrer au Sénat , j'ai observé que l'envie de faire voir notre esprit , & la vanité de bien parler , nous tirent souvent hors du sujet dont il est question , pour nous jeter en des choses générales , dont il ne s'agit pas. Je connoissois , Messieurs , comme le reste des gens , qu'il y avoit

des foux dans le monde : mais d'en savoir les ordres, les rangs, les distinctions ; de connoître ces différentes délicatesses qu'il y a de folie à folie, les affinités & les alliances qui se trouvent entre la sagesse & cette même folie, c'est, Messieurs, ce que je ne savois point, & ce que je viens heureusement d'apprendre de vos beaux discours. Pour l'affaire présente que nous avons à traiter, vous l'avez jugée indigne de vos réflexions ; & tout ce que je puis recueillir de vos avis, se réduit à châtier des foux sérieux, qui font le métier des sages, ou de pardonner aux extravagans, en faveur de ces mêmes sages, qui sortant de leur assemblée, ne font que trop souvent le métier des foux. Beau motif de punition, ou de grace ! Jugeons, Messieurs, jugeons Sir Politick & son compagnon, par eux-mêmes ; sans les charger du crime des imaginations déréglées, s'ils sont innocens ; & sans appeller les grands hommes à leur secours, sans intéresser les Peintres, les Poètes, les Musiciens à leur salut, s'ils sont criminels. Mais, Messieurs, c'est nous-mêmes qui donnons corps à une chose purement chimérique : n'allons pas plus loin qu'il ne faut : retranchons la moitié de notre esprit ; il ne nous paroîtra aujourd'hui ni d'innocens, ni de coupables : nous verrons seulement des foux ridicules, plus propres à nous divertir qu'à nous nuire. Chercher du

sens aux chimères ; travailler son intelligence où rien ne peut-être entendu , c'est encherir sur les chimériques , & se faire une folie mystérieuse , qui passe la naturelle.

A G O S T I N O.

Arrêtez-là. Vous prétendez avoir vos lumières , & j'ai les miennes , qui ne sont point fondées sur de simples conjectures : je parle *ex visu & auditu*. Il faut avouer que vous avez l'esprit bien en repos , *cum agitur de summa rerum*. Le Sénat Romain , en de moindres périls , chargeoit les Consuls de prendre garde *ne quid detrimenti Respublica caperet* Mais qui frappe à la porte , quand nous délibérons sur une affaire de telle importance ? (*Il tire la sonnette , & l'Huissier entre.*)

L' H U I S S I E R.

Excellentissimes Seigneurs , un Anglois , un Mylord souhaite de vous parler.

A G O S T I N O.

Qu'on le mette en prison.

L' H U I S S I E R.

Il demandoit à entrer , pour vous dire une chose de consequence.

P A M F I L I N O.

Faites- le entrer.

SCENE III.

TANCREDE, LES QUATRE
SENATEURS.

TANCREDE.

JÉ vous demande pardon, Messieurs, de la liberté que je prens : je sai que c'est manquer au respect qui vous est dû ; mais ayant appris que vous êtes assemblés extraordinairement, pour juger deux misérables, que vous avez fait arrêter, j'ai crû que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

AGOSTINO.

Taisez-vous, Monsieur le Mylord : vous êtes bien effronté de venir ici de la sorte, & plus encore de vouloir éclairer les Sénateurs de Venise.

PAMFILINO.

Ceci est véritablement contre les formes ; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces Prisonniers ?

TANCREDE.

Je viens dire à vos Excellences que ces

pauvres Prifonniers n'ont point d'autre crime que leur folie.

PAMFILINO.

Les connoiffez-vous ?

TANCREDE.

On ne peut pas les connoître davantage.

PAMFILINO.

Et qui font-ils ?

TANCREDE.

Il y a un Chevalier Anglois , que les Livres de Politique ont rendu fou , & qui a servi dix ans de divertiffement à la Cour d'Angleterre. Pour l'autre , je ne le connois que depuis que je fuis à Venife : c'est un François chimérique ; qui veut établir la circulation de l'Or , & le faire revenir au même lieu d'où on le tranfporte , après avoir fait le tour du monde.

PAMFILINO.

En avois-je bien jugé , Messieurs ? Prenons garde , je vous prie , qu'au lieu de nous garantir d'un danger au-dedans , nous ne perdions la réputation au dehors ; & que le Sénat , qui a donné jufqu'ici une fi grande opinion de fa fageffe , ne s'expose à la raillerie François , & au mépris des Anglois , quand on saura que nous traitons fi gravement leurs Ridicules publics , & leurs Chimériques déclarés. Je fuis d'avis , Messieurs , qu'on les mette auffi-tôt en liberté : nous ferons voir notre difcernement à féparer les chofes dont on doit fe moquer ,
d'avec

d'avec celles qu'on doit véritablement crain-
dre.

A Z A R O.

Si j'ai été d'une autre opinion, je me rends
présentement à la vôtre, comme à la seule rai-
sonnable.

A M E L I N O.

J'avois bien crû qu'il falloit pardonner aux
insensés; mais vous me faites connoître qu'il
faut se moquer de ceux-ci: je suis de votre
avis en toutes choses.

P A M F I L I N O.

Qu'on ramène les Prisonniers, & donnons-
leur nous-mêmes la liberté.

A G O S T I N O,

N'allons pas si vite, Messieurs: la précipi-
tation est la mere du repentir.

P A M F I L I N O.

C'est trop discourir sur une affaire si ridi-
cule.

A G O S T I N O.

Je persiste en mon opinion, quoique seul
de mon avis; & plaie à Dieu que le vôtre ne
soit pas funeste à la République.

SCENE IV.

On fait rentrer les Prisonniers.

LES QUATRE SENATEURS.
TANCREDE, SIR POLITICK,
M. DE RICHE-SOURCE,

PAMFILINO.

VEnez scelerats, venez, gens dangereux à la République; venez recevoir le pardon de tous vos crimes. Politique, Circulateur, allez établir des *Relais de Pigeons*, & mettre la *Circulation* en pratique où il vous plaira.

SIR POLITICK, à M. de Riche-
Source.

Ouais! du ton que parle ce Sénateur, on diroit qu'il veut se moquer de nous, quand il nous donne la liberté. Traiter de foux deux si grands personnages que vous & moi, c'est une chose que je ne comprends pas! Il y va de la réputation de ma politique, & de l'honneur de votre circulation: je ne souffrirai jamais l'infamie de ce jugement-là. (*aux Sénateurs.*) Messieurs, retournez aux avis tout de nouveau: je vous déclare que nous aimons

DE SAINT-EVREMOND. 315

mieux être pendus , comme Conspirateurs ,
que d'être sauvés comme foux.

M. DE RICHE-SOURCE.

Tout-beau , Monsieur Politick , si vous
avez envie d'être pendu , je ne l'ai pas , moi :
fou , ou sage , pourvu qu'on me sauve , je suis
content.

PAMFILINO.

Mylord , où sont les femmes de ces Mes-
sieurs ?

TANCREDE.

Les voilà qui entrent.

SCENE V.

LES QUATRE SENATEURS,
TANCREDE , SIR POLI-
TICK, M. DE RICHE-SOUR-
CE, LA FEMME DE SIR PO-
LITICK, MADAME DE RI-
CHE-SOURCE, LE MAR-
QUIS, L'ALLEMAND.

PAMFILINO.

SOyez les bien-venues , Mesdames ; je suis
chargé de grands remerciemens pour vous
de la part des femmes de Venise. Leur *captivi-*

Dd ij

ré vous donne de la compassion : leur *méchant* air vous fait pitié : vous les voulez mettre dans le *commerce du beau-monde* : elles vous en font infiniment obligées ; mais leur bonheur est réservé pour un autre temps , & il doit arriver un jour par des personnes plus considérables que vous. Adieu , belle & honorable compagnie.

(*Les Sénateurs sortent.*)

S I R P O L I T I C K.

Adieu , de bon cœur , petits politiques ; vous ne vous connoissez guère en grands personnages , & Venise n'est pas digne de nous posséder.

M. D E R I C H E - S O U R C E.

On ne fait ce que c'est ici du bel air , du beau procédé , de la belle manière. Les femmes n'y voyent que des maris. Sortons le plutôt que nous pourrons.

L A F E M M E D E S I R P O L I T I C K

à *Tancrede.*

Mylord , si vous demeurez en cette ville après nous , je vous supplie de faire mes complimens à la Dogesse. Cette honnête Dame n'a point de part à notre disgrâce , assurément.

L E M A R Q U I S.

Pour moi , je n'ai de complimens à faire à personne. Qui me rattrapera dans une Répu-

blique , fera bien fin : on n'y sauroit être aimé d'une femme , sans courir hazard de sa vie. Cette Noble Venitienne avec qui j'ai dansé , m'a témoigné quelque passion , il est vrai ; mais rien de concluant ; & j'ai déjà reçu dix avis qu'on vouloit m'assassiner. Vive la France pour les Galans ; j'en ai toujours été quitte pour un combat avec le mari , ou avec un rival : ici , le poignard , ou le poison : le tout avec honneur , & dans les formes. Adieu , Messieurs & Mesdames ; très-humble & très-obéissant serviteur. (*Il sort.*)

L'ALLEMAND.

Laiſſons aller Bouſſignac en France , & allons tous de compagnie à Hambourg , à Lubeck , à Dantzic : ce ſont des Cités d'un riche trafic , où il ſera facile d'établir la circulation.

TANCREDÉ.

Pour moi , je ne demeure pas un moment ici , quand vous en ſerez ſortis : j'irai à Rome , ce grand théâtre du monde , pour faire connoître l'ingratitude de la République , & le bonheur du Pays qui vous poſſedera.

SIR POLITICK.

Mylord , en quelque lieu que nous ſoyons , diſpoſez de notre politique , & de notre circulation , comme de choſes qui ſont autant à vous qu'à nous-mêmes

D d iij

T A N C R E D E , *après qu'ils sont tous partis.*

Il faut avouer que j'ai une plaisante étoile ;
de me faite tomber entre les mains les foux
& les ridicules de toutes les Nations : ils di-
vertissent quelque-temps ; mais à la fin ils en-
nuient , & Dieu merci , m'en voilà défait.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LE PROPHETE IRLANDOIS, (1)

NOUVELLE.

DANS le temps que Monsieur de Comminges étoit Ambassadeur pour le Roi Très-Chrétien , auprès du Roi de la Grande Bretagne , il vint à Londres un Prophète Irlandois , qui passoit pour un grand faiseur de miracles , selon l'opinion des crédules , & peut-être selon sa propre persuasion. Quelques personnes de qualité ayant prié Monsieur de Comminges de le faire venir chez lui , pour voir quelqu'un de ces miracles , il voulut bien leur accorder cette satisfaction ; tant par sa curiosité naturelle , que par complaisance pour eux ; & il fit avertir le prétendu Prophète de venir à sa maison.

Au bruit qui se répandit par tout de cette nouvelle , l'Hôtel de Monsieur de Comminges fut bien tôt rempli de malades , qui venoient chercher dans une pleine confiance

(1) Il s'appelloit Valentin Gréatérick. Après avoir assez long-temps abusé l'Irlande , il passa en Angleterre , & y joua le même rôle. Voyez la Vie de M. de S. Evremond , sur l'année 1664.

Dd iij

leur guérison. L'Irlandois se fit attendre quelque temps ; & après avoir été impatiemment attendu , les malades & les curieux le virent arriver avec une contenance grave , mais simple , & qui n'avoit rien de composé à la fourberie. Monsieur de Comminges se préparoit à l'examiner profondément , espérant bien qu'il pourroit s'étendre avec plaisir sur tout ce qu'il avoit lû dans Helmont & dans Bodin : mais il ne le put faire , à son grand regret ; car la foule devint si grosse , & les infirmes se pressèrent si fort , pour être guéris les premiers , qu'avec les menaces & la force même , on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Prophète rapportoit toutes les maladies aux esprits : toutes les infirmités étoient pour lui des Possessions. Le premier qu'on lui presenta , étoit un homme accablé de gouttes , & de certains Rumatismes , dont il lui avoit été impossible de guérir. Ce que voyant notre faiseur de miracles. *J'ai vû , dit il , de cette sorte d'esprits en Irlande il y a long-temps. Ce sont esprits aquatiques , qui apportent des froidures & excitent des débordemens d'humeur en ces pauvres corps.* ESPRIT MALIN, QUI AS QUITTE' LE SEJOUR DES EAUX, POUR VENIR AFFLIGER CE CORPS MISE'RABLE ; JE TE COMMANDE D'ABANDONNER TA DEMEURE NOU;

VELLE ET DE T'EN RETOURNER A TON ANCIENNE HABITATION. Cela dit , le malade se retira ; & il en vint un autre à sa place ; qui se disoit tourmenté de vapeurs mélancoliques. A la vérité , il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement Hypochondriaques , & malades d'imagination , quoi qu'ils ne le soient que trop en effet. **ESPRIT AERIEN** , dit l'Irlandois , **RETOURNE DANS L'AIR EXERCER TON METIER POUR LES TEMPESTES , ET N'EXCITE PLUS DE VENTS DANS CE TRISTE ET MALHEUREUX CORPS.**

Ce malade fit place à un autre , qui selon l'opinion du Prophète , n'avoit qu'un simple Lutin , incapable de résister un moment à sa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous paroissent pas ; & faisant un souris à l'Assemblée. *Cette sorte d'Esprit* , dit-il , *afflige peu souvent , & divertit presque toujours.* A l'entendre , il n'ignoroit rien en matière d'Esprits. Il savoit leur nombre , leurs rangs , leur noms , leurs emplois , toutes les fonctions auxquelles ils étoient destinés ; & il se vantoit familièrement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons , que les affaires des hommes.

Vous ne sauriez croire à quelle réputation il parvint en peu de temps. Catholiques & Protestans venoient le trouver de toutes parts ;

& vous eussiez dit que la puissance du Ciel étoit entre les mains de cette homme-là, lorsqu'une Avanture, où l'on ne s'attendoit point, fit perdre au public la merveilleuse opinion qu'il en avoit.

Un homme & une femme de la Contrée (1), mariés ensemble, vinrent chercher du secours dans sa vertu, contre certains Esprits de discorde, disoient-ils, qui troubloient leur mariage, & ruinoient la paix de la maison. C'étoit un Gentilhomme, âgé de quarante-cinq ans, qui sentoît assez & sa naissance & son bien. Il me semble que j'ai la Demoiselle devant les yeux. Elle avoit environ trente-cinq ans; & paroissoit bien faite de sa personne; mais on pouvoit déjà voir qu'il y avoit eu autrefois plus de délicatesse dans ses traits. J'ai nommé l'époux le premier pour la dignité du rang: la femme voulut néanmoins parler la première, soit parce qu'elle se crût plus tourmentée de son esprit, ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie naturelle à son sexe de parler.

» J'ai un mari, *dit-elle*, le plus honnête-
 » homme du monde, à qui je donne mille
 » chagrins, & qui ne m'en donne pas moins
 » à son tour. Mon intention seroit de bien vi-
 » vre avec lui, & je le ferois toujours, si un

(1) Expression Angloise. C'est-à-dire, *de la Campagne; ou de Province.*

» Esprit étranger , dont je me sens saisir à cer-
 » tains momens , ne me rendoit si fière & si
 » insupportable , qu'il n'est pas possible de me
 » souffrir. Mes agitations cessées , je reviens à
 » ma douceur naturelle , & je n'oublie alors
 » aucun soin , ni aucun agrément , pour tâ-
 » cher de plaire à mon époux : mais son Dé-
 » mon le vient posséder , quand le mien me
 » laisse ; & ce mari , qui a tant de patience
 » pour mes transports , n'a que de la fureur
 » pour ma raison ». Là se tût une femme , en
 apparence assez sincère ; & le mari , qui ne
 l'étoit pas moins , commença son discours de
 cette sorte.

» Quelque sujet que j'aye de me plaindre
 » du Diable de ma femme , je lui ai du moins
 » l'obligation de ne lui avoir pas appris à
 » mentir ; & il me faut avouer qu'elle n'a rien
 » dit qui ne soit très-véritable. Tout le temps
 » qu'elle me paroît agitée , je suis patient :
 » mais aussi-tôt que son esprit la laisse en re-
 » pos , le mien m'agite à son tour ; & avec
 » un nouveau courage & de nouvelles forces ,
 » dont je me trouve animé , je lui fais sen-
 » tir , le plus fortement qu'il m'est possible , la
 » dépendance d'une femme , & la supériorité
 » d'un mari. Ainsi notre vie se passe à faire
 » le mal , ou à l'endurer , ce qui nous rend
 » de pire condition que les plus misérables.
 » Voilà nos tourmens , Monsieur ; & s'il est

» possible d'y apporter quelque remède , jè
 » vous conjure de nous le donner. La cure
 » d'un mal aussi étrange que le nôtre , ne fera
 » pas celle qui vòus fera le moins d'honneur :

Ce ne sont ici ni Lutins , ni Farfadets ;
 dit l'Irlandois , *ce sont Esprits du premier or-*
dre , de la Légion de Lucifer ; Démon orgueil-
leux , grands ennemis de l'obéissance , & fort
difficiles à chasser. Vous ne trouverez pas mau-
vais , Messieurs , poursuivit-il , en se tournant
 vers l'assemblée , *que je regarde un peu dans*
mes livres ; car j'ai besoin de paroles extraor-
dinaires. Là-dessus il se retira dans un cabi-
 net , pour y feuilleter ses papiers ; & après
 avoir réjetté cent Formules , comme trop
 foibles contre de si grands ennemis , il tom-
 ba sur une à la fin , capable , à son avis , de con-
 fondre tous les diables de l'enfer.

Le premier effet de la conjuration se fit
 sur lui-même ; car les yeux commencerent à
 lui rouler en la tête avec tant de grimaces &
 de contorsion , qu'il pouvoit paroître le Pos-
 sedé à ceux qui venoient chercher du remé-
 de contre la possession. Après avoir tourné ses
 yeux égarés de toutes parts , il les fixa sur ces
 bonnes gens , & les frappant tous deux d'une
 baguette , qui ne devoit pas être sans vertu :
ALLEZ DÉMONS , dit-il , **ALLEZ , ES-**
PRITS DE DISSENTION , EXERCER
LA DISCORDE DANS L'ENFER , ET

LAISSÉZ RÉTABLIR PAR VOTRE DÉPART L'HEUREUSE UNION QUE MÉCHAMMENT VOUS AVEZ ROMPUE. Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus Possédés, & haussant un peu le ton de la voix : JE VOUS EN TENS MURMURER, DÉMONS, DE L'OBEISSANCE QUE VOUS ÊTES FORCÉZ DE ME RENDRE : MAIS DÛSSIEZ-VOUS EN CREVER, IL FAUT PARTIR. PARTEZ. *Et vous, mes amis, allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis longtemps.* » C'en est assez, Messieurs, je vous jure que je suis tout en sueur du travail que

» m'a fait la résistance de ces Diables obstinés.
 » Je pense bien avoir eu affaire à deux mille
 » Esprits en ma vie, qui tous ensemble ne
 » m'ont pas donné tant de peine que ceux-ci.

Les démons expédiés, le bon Irlandois se retira. Tout le monde sortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur. Etant de retour en leur maison, tout leur parut agréable, par un changement d'esprit, qui mit une nouvelle disposition dans leurs sens. Ils trouverent un air riant en toutes choses. Ils se regardoient eux-mêmes avec agrément, & les paroles douces & tendres ne leur manquerent pas pour exprimer leur amour. Mais, vains plaisirs,

qu'il faut peu se fier à votre durée ! & que les personnes nées pour l'infortune se réjouissent mal-à-propos, quand il leur arrive un petit bonheur !

Telle étoit la douceur de nos mariés, lors qu'une Dame de leurs amies vint leur témoigner sa joie de celle qu'ils recevoient de leur guérison. Ils répondirent à cette civilité avec toute la discrétion du monde ; & les complimens ordinaires en ces occasions faits & rendus , le mari commença une conversation fort raisonnable , sur l'heureux état où ils se trouvoient , après le misérable où ils avoient été. Nôtre épouse , ou pour faire admirer des choses merveilleuses , ou pour se plaire aux malignes , s'étendit avec agrément sur les tours que son Démon lui avoit inspiré pour tourmenter son mari. Sur quoi le mari jaloux de l'honneur du sien, ou de sa propre autorité, lui fit entendre » que c'étoit trop parler des » choses passées dont le souvenir lui étoit fâcheux. Il ajouta , qu'au bon état où ils se » trouvoient rétablis , elle ne devoit plus songer qu'à l'obéissance qu'une femme doit à » son époux ; comme il ne songeroit de son » côté qu'à user légitimement de ses droits ; » pour rendre leur condition aussi heureuse » à l'avenir , qu'elle avoit été jusques là infortunée »,

La femme offensée du mot d'obéir, & plus encore de l'ordre de se taire, n'oublia rien pour établir l'égalité dans le Mariage ; disant que les *Diables n'étoient pas si loin, qu'ils ne pussent être rappelés, en cas que cet égalité fût violée.*

Cette Amie, dont j'ai parlé, discrète & judicieuse autant que personne de son sexe, lui représentoit sagement le devoir des femmes, sans oublier la conduite & les ménagemens où les maris étoient obligés. Mais sa raison, au lieu de l'adoucir, ne faisoit que l'irriter ; en sorte qu'elle devint plus insupportable qu'auparavant. *Vous aviez raison, ma femme,* reprit le mari, *les Diables n'étoient pas si loin, qu'ils n'ayent pu être rappelés ; ou plutôt vous avez été si chère au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on lui a fait de vous quitter. Je suis trop foible, pour avoir affaire moi seul contre vous deux : ce qui m'oblige à me retirer, expose que je suis à des forces si dangereuses.* Et moi je me retire, dit-elle, avec cet esprit qui ne me veut pas quitter. Il sera de bien méchante humeur, s'il n'est plus traitable qu'un mari si fâcheux & si violent. Puis se tournant vers son amie : Avant que de me retirer, lui dit-elle, je suis bien aise de vous dire, Madame, que j'attendois toute autre chose de votre amitié, & de

» l'intérêt que vous deviez prendre en celui
» d'une femme , contre la violence d'un mari.
» C'est une chose bien étrange de me voir in-
» sulté par celle qui me devoit soutenir.
» Adieu Madame, adieu. Vos visites font beau-
» coup d'honneur ; mais on s'en passera bien ,
» si elles sont aussi peu favorables que celle-ci.

Qui fut bien étonné ? Ce fut la bonne & trop sage Dame , instruite par sa propre expérience , que la sagesse même a son excès , & qu'on fait d'ordinaire un usage indiscret de la raison avec les personnes qui n'en ont point. Vous pouvez juger qu'elle ne demeurera pas long-temps seule dans un logis , où l'on ne parloit que de Démons , & où l'on ne faisoit rien qui ne fût de la dernière extravagance.

Le mari passa le reste du jour & toute la nuit dans sa chambre ; honteux de la joie qu'il avoit eue , chagrin du présent , & livré à de fâcheuse imaginations pour l'avenir. Comme l'agitation de la femme avoit été beaucoup plus grande , elle dura moins aussi ; & revenue assez tôt à son bon sens , elle fit de tristes réflexions sur la perte des douceurs dont elle se voyoit privée.

Certaine nature d'Esprit laissoit écouler peu de momens , sans demander raison à celui de discorde , de la ruine de ses intérêts & de ses plaisirs. Cet esprit , qui régne plus encore
chez

chez les femmes , & particulièrement les nuits qu'elles passent sans dormir , prévalut sur toutes choses : en sorte que la bonne épouse , rendue purement à la nature , alla trouver son époux dès qu'il fut jour , pour rejeter tous les désordres passés sur une puissance étrangère , qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois , disoit-elle , dans le bon intervalle où je suis présentement , que nos Esprits ne se sont point rendus au commandement de l'Irlandois ; & si vous m'en croyez , mon cher , mais trop malheureux mari , nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace conjuration.*

Le pauvre mari abattu de chagrin , comme il étoit , n'eût pas résisté à une injure ; jugez s'il ne fut pas bien aise de se rendre à une douceur. Devenu tendre & sensible à cet amoureux retour : » Pleurons , mon cœur ; » *lui dit-il* , pleurons nos communs malheurs , » & allons chercher une seconde fois le remède , » de , que la première n'a su nous donner.

La femme fut surprise agréablement de ce discours ; car au lieu d'un fâcheux Démon , dont elle attendoit les insultes , elle trouva heureusement un homme attendri , qui la consola du mal qu'elle avoit su faire , & qu'il avoit eu à souffrir. Ils passèrent une heure ou deux à s'inspirer de mutuelles confiances ; & après avoir mis ensemble tout leur

espoir en la vertu du Prophète , il retournerent à l'Hôtel de Monsieur de Comminges , chercher un plus puissant secours que celui qu'ils avoient essayé auparavant.

A peine étoient-ils entrés dans la Chapelle , que l'Irlandois les apperçut ; & les appelant assez haut , pour être entendu de tout le monde. *Venez* , leur dit-il , *venez publier les merveilles qui se sont opérées en vous , & rendre témoignage à la vertu toute puissante qui vous a délivrés de l'esclavage malheureux dans lequel vous gémissiez.* La femme répondit aussitôt , sans consulter , » que pour le témoignage » qu'il demandoit , il étoient obligés de le rendre à l'opiniâtreté des Démon , & non pas » à sa vertu : Car , en verité , vénérable Pere ; » ajouta-t-elle , depuis votre belle opération , » ils nous ont tourmentés , comme par dépit ; » plus violemment que jamais ». *Vous êtes des incrédules* , s'écria le bon Irlandois , animé d'un grand courroux , *ou des ingrats pour le moins , qui taisez malicieusement le bien qu'on vous a fait. Venez , approchez , que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.*

Quand ils se furent approchés , il examina exactement tous les traits de leur visage : il observa particulièrement leurs regards ; & comme s'il eût découvert dans la prunelle de leurs yeux quelque impression de ces Esprits : *Vous avez raison* , dit-il tout confus , *vous*

avez raison ; ils ne font pas délogés encore. Ils étoient trop enracinés dans vos corps ; mais ils y tiendront bien , si je ne les en arrache , par la vertu des paroles que je vais proférer : QUITTEZ , RACE MAUDITE UN SEJOUR DE REPOS TROP DOUX POUR VOUS , ET ALLEZ FREMIR POUR JAMAIS EN DES LIEUX OÙ HABITENT L'HORREUR , LA RAGE , ET LE DÉSSEPOIR. C'en est fait , mes amis : vous êtes assurément délivrés : mais ne revenez pas , je vous prie. Je dois mon temps à tout le monde , & vous en avez eu ce que vous devez en avoir.

Ce fut-là que nos patiens crurent être à la fin de tous leurs maux. Ce jour leur parut comme le premier de leur mariage , & la nuit fut attendue avec la même impatience que celle de leurs nœces l'avoit été autrefois. Elle vint cette nuit tant désirée : mais hélas ! qu'elle répondit mal à leurs desirs ! Le trop d'amour fait la honte des amans ; & je laisse à l'imagination du Lecteur la confusion d'une aventure.

Où l'excès des desirs
Fait manquer les plaisirs.

Heureusement pour le mari , la femme accusa le Démon innocens ; & le Prophète fameux ne fut plus à son égard qu'un pauvre

Ee ij

Hibernois , qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un feu-folet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son époux , à l'exemple des Espagnoles , qui s'imputent en ces rencontres la faute de leurs amans , pour être persuadées que la force de leurs charmes ne doit reconnoître ni foiblesse de nature , ni puissance de maléfice. Ainsi la femme , qui accusoit le mari en toute autre chose , lorsqu'il étoit le plus innocent , le justifie , quand il a le plus falli à son égard ; aimant mieux attribuer un manque de vigueur en lui , à un manque d'appas en elle , que d'envisager nettement un vrai défaut , ruineux pour jamais à ses plaisirs. Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'intérêt de sa beauté ; elle rappella bien-tôt en son esprit la malice des Démon ; & tourna la confusion en dépit contre l'Irlandois , qui n'avoit sù les en délivrer. *Il y a long-temps* , dit-elle brusquement , & comme si elle avoit été inspirée , *il y a long-temps que la simplicité de l'Irlandois amuse la nôtre , & je connois bien que nous attendrions vainement de lui notre guérison , mais ce n'est pas assez d'être détrompés ; la charité nous oblige à détromper les autres aussi-bien que nous , & à faire connoître sa vanité , ou sa sottise.*

» Ma mie , reprit le mari , il n'y a rien de si

» vrai que le malheur de cette nuit est un pur
 » ouvrage de nos Démon. L'Irlandois s'étoit
 » voulu moquer d'eux , ils ont voulu se mo-
 » quer de lui & de nous , à leur tour. Vous
 » me connoissez , & je me connois : naturel-
 » lement ce que vous savez n'a pû être ; &
 » voilà ce que les conjurations nous ont va-
 » lu. Au reste , ma mie , quand vous ferez vos
 » reproches à ce beau Prophète , prenez garde
 » de ne pas descendre à aucune particularité
 » de cette nature : qu'il ne vous échappe rien ,
 » je vous prie , qui nous soit honteux. Tous
 » secrets de famille doivent être cachés ; mais
 » celui-ci doit se révéler moins que pas un
 » autre.

La femme étoit prête à s'offenser , de se
 voir soupçonnée d'une telle indiscretion : mais
 pour ne pas rebrouiller les choses qui alloient
 à un bon accommodement , elle promit de
 parler & de se taire si à propos , que l'Irlan-
 dois seul auroit à se plaindre de son procé-
 dé.

On cherche ordinairement la nuit pour ca-
 cher sa honte , le jour parut ici pour la diffi-
 per ; & ces pauvres gens , qui n'étoient pas
 encore bien remis de leur malheur , se tour-
 nerent avec le Soleil qui réjouit tout , à l'es-
 pérance d'un meilleur succès pour l'avenir. Ils
 sortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils
 n'y avoient demeuré ; & après un petit dejeuner

né & un peu de conversation , pour fortifier les corps & concilier les esprits , ils marchèrent en paix vers la maison où ils avoient été deux fois avec confiance , & d'où ils étoient revenus deux fois sans aucun fruit. Ils apprirent que l'Irlandois étoit allé à S. James pour y faire quelques prodiges , à la prière de Monsieur d'Aubigny. C'étoit ce Monsieur d'Aubigny , si connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fût jamais. Voici donc quelques-uns des mirales que je remarquai à S. James , avec moins de crédulité que la multitude , & moins de prévention que Monsieur d'Aubigny.

Déjà les Aveugles pensoient voir la lumière qu'ils ne voyoient pas : déjà les sourds s'imaginoient entendre , & n'entendoient point : déjà les boiteux croyoient aller droit , & les perclus pensoient retrouver le premier usage de leurs membres. Une forte idée de la santé avoit fait oublier aux malades leurs maladies ; & l'imagination , qui n'agissoit pas moins dans les curieux , que dans les malades , faisoit aux uns une fausse vûe de l'envie de voir , comme aux autres une fausse guérison de l'envie de guérir. Tel étoit le pouvoir de l'Irlandois sur les esprits : telle étoit la force des esprits sur les sens. Ainsi l'on ne parloit que de prodiges ; & ces prodiges étoient appuyés d'une si grande autorité , que la multitude

étonnée les recevoit avec soumission, pendant que quelques gens éclairés n'osoient les rejeter par connoissance. La connoissance timide & assujettie, respectoit l'erreur imperieuse & autorisée : l'ame étoit foible où l'entendement étoit sain ; & ceux qui voyoient le mieux en ces cures imaginaires, n'osoient déclarer leurs sentimens parmi un peuple prévenu ou enchanté.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois, quand notre couple, fendit la presse courageusement, pour lui venir faire insulte dans toute sa majesté. *N'as-tu point de honte, lui dit la femme, d'abuser le peuple simple & crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais ? Tu avois ordonné à nos Démon de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâtrent à demeurer en dépit de tes ordres ; se moquant également de notre crédulité, & de ton imbécille puissance.* Le mari continua les mêmes reproches avec les mêmes mépris, jusques à lui refuser le nom d'*imposteur*, parce qu'il falloit de l'esprit, disoit-il, pour l'imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophète perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable ; & ce redoutable pouvoir établi dans un assujettissement superstitieux des esprits, devint à rien.

aussi-tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître. Alors l'Irlandois surpris , étonné , sortit promptement par la porte de derrière ; moins confus toutefois , moins mortifié que le Peuple , n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses , ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret. Pour M. d'Aubigny , il mit bientôt le Prophète au rang de cent autres qu'il avoit essayés inutilement.

Tout le monde se retira honteux de s'être laissé abuser de la sorte , & chagrin néanmoins d'avoir perdu son erreur. Nos mariés , glorieux & triomphans , jouissoient des douceurs de la victoire ; & Monsieur d'Aubigny , qui passoit d'un esprit à un autre avec un esprit incroyable , quitta le merveilleux à l'instant , pour se donner le plaisir du ridicule avec moi , sur ce qui étoit arrivé. Il n'en demeura pas là , sa curiosité le porta à faire plus particulièrement connoissance avec la Dame , qui lui apprit toutes les aventures de leur imaginaire possession.

A V E R T I S S E M E N T.

LA LETTRE A M. LE MARECHAL DE GRAMMONT, *qu'on trouvoit ici, est insérée dans la VIE de M. de S. Evremond, sur l'année 1665.* A

A M A D A M E DE C O M M I N G E S,

*Sur ce qu'elle dit un jour à M. d'Aubigny,
qu'elle aimeroit mieux avoir été Hélène,
que d'être une beauté médiocre.*

STANCES IRREGULIERES.

C O N S O L E Z - V O U S d'être moins belle
Qu'on ne vous a vûe autrefois ;
C'est le destin d'une mortelle !
Hélène même en a subi les Loix.

Vous avez fait mille conquêtes
Dans le temps de votre beauté :
Songez moins à ce que vous êtes,
Qu'à ce que vous avez été.

Remettez à notre mémoire
Tout l'intérêt de votre gloire :
Il seroit peu judicieux
De le confier à nos yeux.

Notre esprit conserve l'image
De votre jeune & beau visage ;
Tome II. F f

Et ce bien détaché de vous ,
Se trouve heureusement en sûreté chez nous ,
C'est comme un dépôt de vos charmes ,
Que nous exemtons des allarmes
De vent , de froid , & de chaleur ;
Ici , l'on ne craint point le hâle ,
La fraîcheur est toujours égale ,
C'est toujours la même couleur ,

Si la personne étoit gardée
Comme nous gardons notre idée ,
Sans déchet & sans changement ,
Vous seriez un objet charmant.

J'ai vu que la moindre louange
Étoit de vous nommer un *Ange* ;
J'ai vu qu'on faisoit de vos yeux
La honte de l'astre des Cieux.

Tantôt sous le nom de *Clarice* ,
Vous faisiez des cœurs le supplice ;
Tantôt vous étiez en *Iris* ,
Le charme de tous les esprits ,

Vous fûtes *Caliste* adorable ,
Cloris fiere , *Philis* aimable ;
Vous avez usé tous ces noms ,

Epuisé les comparaisons

Qu'on fait à l'objet de sa flâme;

Après tant de titres si doux,

Vous êtes réduite à *Madame*,

Qui porte simplement le nom de son époux.

Mais pour ce changement, ne soyez pas moins
vaine :

Vous réglez dans le souvenir :

Un jour on parlera de vous comme d'Hélène;

Vous régnerez dans l'avenir.

Une chétive heure présente

Peut-elle faire l'importante

Contre les temps passés, contre les temps futurs;

La beauté la plus adorée

D'un moment n'est pas assurée,

Et tous les siècles vous sont sûrs.

Lasse de vos rigueurs & de notre souffrance,

Vous vous êtes démise enfin de la beauté,

Comme fit autrefois Sylla de la puissance :

Comme lui, vous avez rendu la liberté;

Comme lui, ne craignez aucune violence :

Vous pouvez marcher seule en toute sûreté.

A M. LE CHEVALIER
DE GRAMMONT,

IL n'est qu'un Chevalier au monde :
Et que ceux de la Table ronde ,
Que les plus fameux aux Tournois ,
Aux aventures , aux exploits ,
Me pardonnent , si je les quitte
Pour chanter un nouveau mérite.
C'est celui qu'on vit à la Cour ,
Jadis si galant sans amour ;
Le même qui fut à Bruxelles ,
Comme ici plaire aux Demoiselles ;
Gagner tout l'argent des maris ,
Et puis revenir à Paris ,
Ayant couru toute la terre ,
Dans le jeu , l'amour & la guerre.
Insolent en prospérité ,
Fort courtois en nécessité ;
L'ame en fortune libérale ,
Aux créanciers pas trop loyale ;
Qui n'a changé , ni changera ;
Et seul au monde qu'on verra ,

DE SAINT-EVREMOND. 341

Soutenir la blanche vieillesse
Comme il a passé la jeunesse.

Rare merveille de nos jours !

N'étoient vos trop longues amours ;

N'étoit la sincère tendresse

Dont vous aimez votre Princesse ; (1)

N'étoit qu'ici les beaux desirs

Vous font pousser de vrais soupirs ;

Et qu'enfin vous quittez pour elle

Votre mérite d'infidelle ;

Cher & parfait original ,

Vous n'auriez jamais eu d'égal.

Il est des Héros pour la guerre ;

Mille grands hommes sur la terre ;

Mais au sens de Saint-Evremond ,

Rien qu'un Chevalier de Grammont

Et jamais ne sera de vie

Plus admirée & moins suivie.

(1) Mademoiselle Hamilton de la Maison d'Hamilton en Ecosse, qui se dit de la Famille Royale. M. de Grammont l'épousa.

S U R L A M O R T
D E L A B E L L E
M A R I O N D E L O R M E.
S T A N C E S.

P H L I s n'est plus : tous ses appas,
Aussi-bien que toutes mes larmes,
Contre la rigueur du trépas,
Ont été d'inutiles armes.

Ici, les Amours font en deuil ;
Et la volupté désolée
Cherche à l'entour de son cercueil
Où son Ombre s'en est allée.

On l'entend gémir quelquefois
Comme une misérable amante,
Qui du triste accent de sa voix
Se plaint du mal qui la tourmente.

En des lieux inconnus au jour,
Loin du Soleil qui nous éclaire,
Les seules peines de l'amour
Font sa douleur & sa misère.

Bien loin de ces grands criminels,
Dont le sort est si déplorable ;
Bien loin de ces feux éternels,
Dont le Ciel punit un coupable :

Philis n'a pour toute rigueur
Que le supplice de sa flâme ;
Et rien qu'une triste langueur
Ne consume cette belle ame.

Tantôt elle veut retenir
L'image des choses passées,
Et le plus tendre souvenir
Entretient ses molles pensées.

Tantôt, excitant ses desirs,
Son ame encor voluptueuse ;
Qui soupire après les plaisirs,
S'attache à quelque Ombre amoureuse.

Dans ses inutiles desseins,
Elle va chercher une bouche ;
Elle pense trouver des mains,
Et ne trouve rien qui la touche.

L'esprit veut imiter le corps ;
Et parmi ces faux exercices,
Les desirs, qui font ses efforts,
F f iij

Aspirent enfin aux délices.

Cependant il aime toujours ;
Son soin est de se satisfaire ;
Et la rigueur de ses amours ,
De vouloir , & de ne rien faire.

L E T T R E
A M. L E M A R Q U I S
D E C R E Q U I. (1)

A P R E's avoir vécu dans la contrainte des Cours , je me console d'achever ma vie dans la liberté d'une République , où , s'il n'y a rien à espérer , il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune , il seroit honteux de ne pas entrer dans le monde , avec le dessein de faire sa fortune : quand nous sommes sur le retour , la nature nous rappelle à nous ; & revenus des sentimens de l'ambition au desir de notre repos , nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un pays où les Loix nous mettent à couvert des volontés des hom-

(1) M. de S. Evremond écrivit cette Lettre après avoir repassé en Hollande.

mes , & où , pour être sûrs de tout ; nous n'ayions qu'à être sûrs de nous-mêmes.

Ajoutons à cette douceur , que les Magistrats sont fort autorisés dans leurs charges pour l'intérêt du Public , & peu distingués en leurs personnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de différences odieuses , dont les honnêtes gens soient blessés ; point de dignités inutiles , de rangs incommodes ; point de ces fâcheuses grandeurs , qui gênent la liberté , sans contribuer à la fortune. Ici les Magistrats procurent notre repos , sans attendre de reconnoissance ; ni de respect même pour les services qu'ils nous rendent. Ils sont sévères dans les ordres de l'Etat , fiers dans l'intérêt de leur pays avec les Nations étrangères , doux & commodes avec leurs Citoyens , faciles avec toutes sortes de personnes privées. Le fond de l'égalité demeure toujours malgré la puissance ; & par-là le crédit ne devient point insolent , la conduite jamais dure

• Pour les contributions , véritablement elles sont grandes ; mais elles regardent sûrement le bien public , & laissent à chacun la consolation de ne contribuer que pour soi-même. Ainsi , l'on ne doit pas s'étonner de l'amour qu'on a pour la Patrie , puisqu'à le bien prendre , c'est un véritable amour propre. C'est trop parler du gouvernement , sans rien dire.

de celui qui paroît y avoir le plus de part. (1)
A lui faire justice, rien n'est égal à sa suffisance que son désintéressement & sa fermeté.

Les choses spirituelles sont conduites avec une pareille modération. La différence de religion, qui excite ailleurs tant de troubles, ne cause pas ici la moindre altération dans les esprits. Chacun cherche le Ciel par ses voyes ; & ceux qu'on croit égarés, plus plaints que haïs, s'attirent une charité pure & dégagée de l'indiscrétion du faux zèle.

Comme il n'y a rien en ce monde qui ne laisse quelque chose à désirer, nous voyons moins d'honnêtes gens que d'habiles, plus de bon sens dans les affaires, que de délicatesse dans les entretiens. Les Dames y sont fort civiles, & les hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfère à leur compagnie celle de leurs femmes : elles sont assez sociables, pour nous faire un amusement ; trop peu animées, pour troubler notre repos. Ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très-aimables ; mais il n'y a rien à espérer d'elles, ou par leur sagesse, ou par une froideur, qui leur tient lieu de vertu. De quelque façon que ce soit, on voit en Hollande un certain usage de prudence établi par tout, & je ne sai quelle vieille tradition de continence, qui passe de mere en fille comme une espèce de religion.

(1) M. le Pensionnaire de Wit.

A la vérité , on ne trouve pas à redire à la galanterie des filles , qu'on leur laisse employer bonnement , comme une aide innocente à se procurer des époux. Quelques-unes terminent ce cours de galanterie par un mariage heureux : quelques malheureuses s'entretiennent de la vaine espérance d'une condition qui se diffère toujours , & n'arrive point. Ces longs amusemens ne doivent pas s'attribuer au dessein d'une infidélité méditée. On se dégoûte avec le temps ; & le dégoût pour la maîtresse prévient la résolution bien formée d'en faire une femme. Ainsi dans la crainte de passer pour trompeur , on n'ose se retirer , quand on ne veut pas conclure ; & moitié par habitude , moitié par un sot honneur qu'on se fait d'être constant , on entretient languissamment les misérables restes d'une passion usée. Quelques exemples de cette nature font faire de sérieuses réflexions aux plus jeunes filles ; qui regardent le mariage comme une aventure , & leur naturelle condition comme le véritable état où elles doivent demeurer.

Pour les femmes , s'étant données une fois , elles croient avoir perdu toute disposition d'elles mêmes ; & ne connoissant plus que la simplicité du devoir , elles feroient conscience de se garder la liberté des affections , que les plus prudes se réservent ailleurs , sans aucun égard à leur dépendance. Ici , tout pa-

roît infidélité ; & l'infidélité , qui fait le mérite galant des Cours agréables , est le plus gros des vices chez cette bonne Nation , fort sage dans la conduite & dans le gouvernement , peu savante dans les plaisirs délicats & les mœurs polies. Les maris payent cette infidélité de leurs femmes d'un grand assujettissement ; & si quelqu'un , contre la coutume , affectoit l'empire dans la maison , la femme seroit plainte de tout le monde comme une malheureuse , & le mari décrié comme un homme de très-méchant naturel.

Une misérable expérience me donne assez de discernement pour bien démêler toutes ces choses , & me fait regretter le temps où il est bien plus doux de sentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été , pour ranimer ce que je suis ; & du souvenir des vieux sentimens , il se forme quelque disposition à la tendresse , ou du moins un éloignement de l'indolence. Tyrannie heureuse que celle des passions qui font les plaisirs de notre vie ! Fâcheux empire que celui de la raison , s'il nous ôte les sentimens agréables , & nous tient dans une inutilité ennuyeuse , au lieu d'établir un véritable repos !

Je ne parlerai guère de la Haye : il suffit que les Voyageurs en sont charmés , après avoir vu les magnificences de Paris , & les raretés d'Italie. D'un côté , vous allez à la Mer

par un chemin digne de la grandeur des Romains : de l'autre , vous entrez dans un Bois , le plus agréable que j'aye vû de ma vie. Dans le même lieu , vous trouvez assez de maisons , pour former une grande & superbe Ville ; assez de bois & d'allées , pour faire une solitude délicieuse. Aux heures particulières , on y trouve les plaisirs des champs : aux heures publiques , on y voit tout ce que la foule des villes les plus peuplées sauroit fournir. Les maisons y sont plus libres qu'en France au temps destiné à la société ; plus resserrées qu'en Italie , lorsqu'une regularité trop exacte fait retirer les étrangers , & remet la famille dans un domestique étroit. De temps en temps nous allons faire notre cour au jeune Prince (1) à qui je laisserai sujet de se plaindre , si je dis seulement que jamais personne de sa qualité n'a eu l'esprit si bien fait que lui à son âge. A dire tout , je dirois des verités qu'on ne croiroit point ; & par un secret mouvement d'amour-propre , j'aime mieux taire ce que je connois , que manquer à être crû de ce que vous ne connoissez pas.

(1) Le Prince d'Orange , qui n'avoit alors que quatorze ans.

A V E R T I S S E M E N T.

LA LETTRE de M. de S. Evremond à M. LE MARQUIS DE LIONNE, qui lui avoit fait dire de lui envoyer une lettre qu'il pût montrer au Roi, est placée dans la Vie de M. de S. Evremond, sur l'année 1667.

I D E E

D E L A F E M M E,

Qui ne se trouve point, & qui ne se trouvera jamais.

DANS toutes les belles personnes que j'ai vues; s'il y avoit des endroits à faire valoir, il y en avoit qu'on ne devoit pas toucher, ou qu'il falloit déguiser avec beaucoup d'artifice; car, pour dire la vérité, il est difficile de louer tout, & d'être sincère. J'ai obligation à EMILLE, de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le bien, qu'à demeurer exactement véritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur, ni de grace; je n'ai affaire ni de déguisemens, ni de flateries. Par elle, je puis louer aujourd'hui sans complaisance; par elle, les observateurs trop exacts perdent une délicatesse chagrine,

qui ne s'attache qu'à connoître les défauts ; & dans un nouvel esprit qu'elle leur inspire ils passent avec joie de leur censure ordinaire à de véritables approbations.

Il est certain que la plupart des femmes doivent plus à nos adulations qu'à leur mérite , en toutes les louanges qui leur sont données. E M I L I E n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend ; & sûre du bien qu'on en doit dire , elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pourroit taire.

En effet , si ses ennemis parlent d'elle , il n'est pas en leur pouvoir de trahir leur conscience ; ils avouent avec autant de vérité que de chagrin , les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnoître : si ses amis s'étendent sur ses louanges , il ne leur est pas possible de rien ajouter au mérite qui les touche. Ainsi , les premiers sont forcés de se rendre à la raison , quand ils voudroient suivre la malignité de leurs mouvemens ; & les autres sont purement justes avec toute leur amitié , sans pouvoir être ni officieux , ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'inclination , comme elle n'apprehende rien de la mauvaise volonté , dans les jugemens qu'on fait d'elle. Mais puisque l'on est toujours libre de cacher ses sentimens , E M I L I E auroit à craindre la malice du silence ; seule injure que des envieux & des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter

des choses un peu générales pour venir à une description plus particulière de sa personne.

Tous ses traits sont réguliers; ce qu'on voit fort peu : tous ses traits sont réguliers & agréables, ce qu'on ne voit presque jamais. Car il semble qu'un caprice de la nature fasse naître les agrémens de l'irrégularité, & que les beautés achevées qui ont toujours de quoi se faire admirer, aient rarement le secret de savoir plaire. E M I L I E a les yeux touchans, le teint séparé, délicat, uni; la blancheur des dents, le vermill des lèvres sont des expressions trop générales pour un charme secret & particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle, ce tour, ce bas de visage où l'on mettoit la grande beauté chez les Anciens, ne se trouveroit plus que dans l'idée de quelque peintre, ou dans les descriptions que l'antiquité nous a laissées; & pour animer de si belles choses, vous voyez sur son visage une fraîcheur vive, un air de santé, un plein embonpoint qui ne laisse pas apprehender davantage.

Sa taille est d'une juste grandeur, bien prise, aisée, d'un dégagement aussi éloigné de la contrainte, que de cette excessive liberté, où paroît comme une espèce de déhanchement, qui ruine la bonne grace & la bonne mine. Ajoutez-y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte : le rire, le parler, l'action accompagnés

DE SAINTE-VREMOND. 353

compagnés d'agrément & de bienfiance.

Son esprit a de l'étendue sans être vaste ; n'allant jamais si loin dans les pensées générales , qu'il ne puisse revenir aisément aux considérations particulières. Rien n'échappe à sa pénétration : son discernement ne laisse rien à connoître, & je ne puis dire si elle est plus propre à découvrir les choses cachées , qu'à juger sainement de celles qui nous paroissent. Secrète , point mystérieuse ; sachant à propos , également se taire , & parler. Dans sa conversation ordinaire , elle ne dit rien avec étude , & rien par hazard : les moindres choses marquent de l'attention : il ne paroît aux plus sérieuses aucun effort : ce qu'elle a de vif ne laisse pas d'être juste , & ses pensées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces imaginations heureuses qui échappent à l'esprit sans choix & sans connoissance , qui se font admirer quasi toujours , & qui sont ordinairement peu estimer ceux qui les ont.

Dans toute sa personne vous voyez je ne sai quoi de grand & de noble , qui se trouve par un secret rapport dans l'air du visage , dans les qualités de l'esprit, dans celles de l'ame.

Naturellement elle seroit trop magnifique ; mais une juste considération de ses affaires retient ce beau sentiment ; & elle aime mieux contraindre la générosité de son humeur.

Tome I. l.

Gg

que de tomber dans un état où elle eût besoin de celle d'un autre : aussi fière à ne vouloir aucune grace des siens même , qu'officieuse aux étrangers , & pleine de chaleur dans les intérêts de ses amis. Ce n'est pas que ces considérations lui fassent perdre une inclination si noble ; elle la règle dans l'usage de son bien : son naturel & sa raison formant un désintéressement sans négligence.

Elle a du bon-sens & de la dextérité dans les affaires , où elle entre volontiers , si elle y trouve un avantage solide pour elle ou pour ses amis : mais elle hait d'agir pour agir par esprit d'inquiétude ; également ennemie d'un mouvement inutile , & de la mollesse d'un repos , qui se fait honneur du nom de tranquillité , pour couvrir une véritable nonchalance.

Après avoir dépeint tant de qualités si belles ; il faut voir quelles impressions elles font sur notre ame , & ce qui se passe dans la sienne. Elle a je ne sais quoi de majestueux , qui imprime du respect ; je ne sais quoi de doux & d'honnête , qui gagne les inclinations. Elle vous attire , elle vous retient , & vous approchez toujours d'elle avec des desirs que vous n'oseriez faire paroître.

A pénétrer dans l'intérieur , je ne la crois pas incapable des sentimens qu'elle donne : mais impérieuse sur elle comme sur vous , el-

se maîtrise en son cœur par la raison, ce que le respect fait contraindre dans le vôtre. La nature imbecille en quelques ames, n'y laisse pas la force de rien désirer; impétueuse en quelques autres, elle pousse des passions emportées: juste en E M I L I E, elle a fait le cœur sensible qui doit sentir; & a donné à la raison qui doit commander, un empire absolu sur ses mouvemens. Heureuse, qui se laisse aller à la tendresse de ses sentimens, sans intéresser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite: Heureuse, qui dans un commerce établi pour la douceur de sa vie, se contente de l'approbation des honnêtes-gens, & de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des envieuses, jalouses de tous les plaisirs, & chagrines contre toutes les vertus.

On connoît par une infinité d'expériences, que l'esprit s'aveugle en aimant; & l'amour n'a presque jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de notre raison. Sur le sujet d'E M I L I E, nos sentimens deviennent plus passionnés, à mesure que nos lumières sont plus épurées; & la passion qui a toujours paru une marque de folie, est ici le plus véritable effet de notre bon sens.

Les grands ennemis d'E M I L I E sont les méchans connoisseurs; ses amis, tout ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'amitié pour elle, ou on en a moins, selon

qu'on a plus ou moins de délicatesse , & chacun pense être le plus délicat , connoissant chaque jour de nouveaux endroits par où l'aimer encore davantage. Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement , ni d'une étude si lente. A la première vûe ils sont touchés de son mérite sans le connoître ; ils sentent pour elle de secrets mouvemens d'estime , aussi-bien que d'inclination. A peine a-t-elle dit six paroles , qu'ils la trouvent la plus raisonnable du monde : personne ne leur a paru ni si honnête , ni si sage ; & ils ne connoissent encore ni son procédé , ni sa conduite. On se forme comme par instinct les sentimens les plus avantageux de sa vertu ; & la raison consultée depuis , au lieu de démentir la surprise , ne fait qu'approuver de si heureuses , & de si justes préventions.

Parmi les avantages d'EMILIE , un des plus grands , à mon avis , c'est d'être toujours la même , & de toujours plaire. Car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuse ; les esprits les plus fertiles viennent à s'épuiser & vous font tomber avec eux dans la langueur : les vivacités les plus animées , ou vous rebutent , ou vous lassent. Doux vient que les femmes ont besoin de caprices quelquefois pour nous piquer ; ou sont obligées de mêler à leur entretien des divertissemens qui nous éveillent. Celle que je dépeins , plaît par

elle seule , & en tout temps : une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable : on se plaindrait de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être , en quelque occasion que ce soit ; vous allez à un agrément certain , & à une satisfaction assurée. Ce n'est point une imagination qui vous surprenne , & bientôt après qui vous importune : ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une conversation solide par la perte de la gaité : c'est une raison qui plaît , & un bon sens agréable.

Je veux finir par la qualité qui doit être considérée devant toutes les autres. Elle est dévote sans superstition , sans mélancolie : éloignée de cette imbecillité qui se forge sur tout des miracles , & se persuade à tous momens des sottises surnaturelles ; ennemie de ces humeurs retirées , qui mêlent insensiblement dans l'esprit , la haine du monde & l'aversion des plaisirs.

Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de la société humaine , pour chercher Dieu dans l'horreur de la solitude : elle ne croit pas que se détacher de la vie civile , que rompre les commerces les plus raisonnables & les plus chers , soit s'unir à Dieu ; mais s'attacher à soi-même , & suivre follement sa propre ima-

gination ; elle pense trouver Dieu parmi les hommes où sa bonté agit plus , & où la Providence paroît plus dignement occupée ; & là, elle cherche avec lui à éclairer sa raison , à perfectionner ses mœurs , à bien régler sa conduite , & dans le soin du salut , & dans les devoirs de la vie.

Voilà le portrait de *la femme qui ne se trouve point* , si on peut faire le portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plutôt l'idée d'une *personne accomplie*. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les *hommes* , parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne sai quelle douceur qu'on rencontre en celui des *femmes* : & j'ai cru moins impossible de trouver dans une femme , la plus forte & la plus saine raison des hommes ; que dans un homme les charmes & les agrémens , naturels aux femmes.

L E T T R E

A M. LE COMTE

DE LIONNE. (1)

M O N S I E U R ,

Si je pouvois m'acquitter de toutes les obligations que je vous ai par des remerciemens, je vous rendrois mille graces très-humbles : mais comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi, vaut mieux que tous les complimens du monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un honnête homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un ingrat. Si cela est, au moins, ce n'est pas d'une façon ordinaire ; & connoissant la délicatesse de votre goût, je croi vous plaire mieux par une ingratitude recherchée, que par une reconnaissance trop commune. Si par malheur ce procédé ne vous plaisoit pas, justifiez-moi

(1) Premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roi, neveu de M. le Marquis de Lionne, Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères.

vous-même : & par ce que vous avez fait pour moi , croyez que je sens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vós soins , je vous serai toujours infiniment obligé ; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service , ont toujours quelque chose de fort doux & fort agréable pour moi , quand même elles ne réussiroient pas.

Pour les papiers dont vous me parlez, vous en êtes le maître : rien n'est mieux à nous que ce que nous donne notre industrie. L'adresse que vous avez eüe à faire votre larcin, méritoit d'être mieux récompensée, en vous faisant rencontrer quelque chose de plus rare. Vous ne pouviez pas me dire plus ingénieusement qu'E M I L I E n'est pas fort au goût des Dames de Paris. A vous dire vrai , elle est un peu Hollandoise : son *embonpoint* me fait assez juger à moi-même qu'elle boit de la biere ; & sa *dévotion*, qu'elle porte sa Bible sous son bras tous les Dimanches. Je vous prie de ne point donner de copie à personne des petits Ouvrages que je vous envoie , hormis celle de la L E T T R E que M. de Turenne vous a demandée , pour trouver moyen de me servir , & que vous auriez bien fait de lui avoir déjà donné. J'ai ajouté quelque chose à la D I S S E R T A T I O N S U R L' A L E X A N D R E de M. Racine , qui me l'a fait paroître plus.

plus raisonnable que vous ne l'avez vûc. Si M. le Comte de Saint-Albans a envie de voir ce qui est entre vos mains , vous pouvez le lui montrer ; car je n'ai pensée au monde dont je ne le fîsse le confident.

J'aurois bien de la joie que le mariage du fils du Marquis de Cœuvres se fît avec la fille de M. de Lionne le Ministre , ayant toujours été serviteur de Messieurs d'Estrées & de Monsieur de Lionne autant qu'on sauroit l'être. Mais quand je songe que j'ai vû marier M. le Marquis de Cœuvres ; que j'ai vû son fils à la bavette , venir donner le bon jour à Monsieur de Laon , (1) qu'il appelloit son ton-ton , je fais une fâcheuse réflexion sur mon âge ; & levant les yeux au Ciel , avec un petit mouvement des épaules , je chante moins agréablement que Noblet ;

Mais, hélas ! quand l'âge nous glace ;
Nos beaux jours ne reviennent jamais !

Le bruit court ici comme à Paris , que la paix de Portugal est faite : (2) mais la nouvelle en vient de Madrid. L'Ambassadeur de Portugal , (3) avec qui je joue à l'hombre tous les jours , n'en a aucune nouvelle de Lisbon-

(1) Ensuite Cardinal d'Estrées.

(1) Elle se fit le 25. de Février 1668.

(3) Don Francisco de Mélos.

ne. Il se plaint , dans la créance qu'on donne à cette nouvelle-là, que le *Portugal* soit compté pour rien ; & voici son raisonnement : *On croit*, dit-il , *la paix faite , parce qu'on sait que l'Espagne nous offre tout : mais qui sait si nous voulons recevoir tout ? Ce qui vient des Castillans m'est suspect : je ne croirai rien que je ne sois informé par les avis de Lisbonne.* Il y a dépêché un Exprès pour cela , & pour les affaires qu'il a en ce pays-ci. L'Electeur de Cologne est à Amsterdam *incognito* , & le Prince de Toscane y arrive dans quelques jours. Le Prince de Strasbourg est à la Haye , prêchant que la paix se fera , & peu de gens le veulent croire. On est persuadé qu'avant que les Espagnols se soient bien résolus de traiter , on aura mis en campagne. Ne leur enviez pas l'honneur de perdre avec patience : ils laissent gagner tout ce qu'on veut ; car par la longue habitude qu'ils ont avec les malheurs , ils se donnent peu d'action pour les éviter.

Voilà tout ce que vous aurez de moi. Ce que vous me demandez par honnêteté , pour me témoigner que vous vous souvenez de mes bagatelles de la Haye , est en si méchant ordre & si mal écrit , que vous ne pourriez pas seulement le lire ; outre que je sai assez bien vivre , pour vous exempter de l'ennui que vous en auriez. Dans la vérité , il y a bien quelques endroits qui me plaisent assez ; mais il y

en a beaucoup à retrancher. Si vous voulez des observations que j'ai faites sur quelques Histoires Latines, je vous les enverrai.

Je vous prie de faire bien mes remerciemens à M***. Quelque estime que vous ayez pour lui, si vous le connoissiez autant que moi, vous l'estimeriez encore davantage. Adieu, Monsieur, je suis né si reconnoissant, que par dessein, ou par étude, je ne saurois devenir ingrat; & quelque résolution que j'aye eüe au commencement de ma Lettre, je ne puis la finir sans vous assurer qu'il me souviendra toute ma vie des obligations que je vous ai. Je souhaite que ce soit long-temps.

Mais hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais !

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à casser, des jambes à rompre pour la campagne, que d'écrire, je vous dirois que votre Lettre est aussi délicatement écrite qu'elle sauroit l'être.

A U M E S M E.

M O N S I E U R ;

Si vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie que nous retranchions ce M O N S I E U R , & toute la cérémonie qui gêne la liberté d'un commerce de Lettres. Je vous prierai ensuite de vous moquer moins de moi par des louanges excessives que vous donnez à des bagatelles. L'inutilité les a produites, & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses : je souhaiterois qu'elles pussent faire le vôtre. Telles qu'elles sont, je ne laisserai pas de vous envoyer par le premier ordinaire, les O B S E R V A T I O N S S U R S A L L U S T E E T S U R T A C I T E , desquelles je vous ai parlé. Le premier, donne tout au naturel : chez lui les affaires sont de pures effets du tempérament ; d'où vient que son plus grand soin est de donner la véritable connoissance des hommes par les éloges admirables qu'il nous en a laissés. L'autre tourne tout en politique, & fait des mystères de tout, ne laissant rien désirer de la finesse & de l'habileté, mais ne don-

nant presque rien au naturel. Je passe de-là à la difficulté qu'il y a de trouver ensemble une connoissance des hommes, & une profonde intelligence des affaires; & en huit ou dix lignes, je fais voir que M. de Lionne le Ministre a réuni deux talens ordinairement séparés, qui se trouvent en lui dans la plus grande perfection où ils sauroient être. Il fait si froid que pour un empire je n'écrirois pas une feuille de papier. Je vous enverrai aussi la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE, à mon avis, beaucoup plus raisonnable que vous ne l'avez. Voilà tout ce que je puis faire pour toutes les graces que vous me faites.

Je vous suis fort obligé de m'avoir envoyé la traduction qu'a fait M. *Corneille* du petit Poëme Latin des conquêtes du Roi: je louerois extrêmement le Latin, si je n'étois obligé en conscience à louer davantage le François. Notre Langue est plus majestueuse que la Latine, & les Vers plus harmonieux, si je me puis servir de ce terme. Mais ce n'est pas merveille que celui qui a donné plus de force & plus de majesté aux pensées de Lucain, ait eu le même avantage sur un Auteur Latin de notre temps. Avec cela j'admire encore plus ce que *Corneille* a fait de lui-même sur le retour du Roi, que sa traduction, toute admirable qu'elle

le est. (1) Je n'ai jamais vû rien de plus beau. Si nous avons un Poëme de cette force là , je ne ferois pas grand cas des Homéres , des Virgiles , & des Tasses. Je mets entre les bonnes fortunes du Roi , d'avoir un homme qui puisse parler si dignement de ses grandes actions.

Je vous prie d'assûrer M. de Lionne de mes très-humbles respects. Je ne doute point qu'il n'ait la bonté de me rendre ses bons offices quand il en trouvera l'occasion , & j'attens de vous une sollicitation discrète , qui ne l'importune pas , mais qui le fasse souvenir de temps en temps de l'affaire de votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Monsieur Van Beuninghen s'en va Ambassadeur extraordinaire en France ; (2) ce seroit bien mon fait de m'en retourner avec lui.

(1) Le Pere de la Ruë est l'Auteur du Poëme Latin sur *les victoires du Roi en l'année 1667*. La traduction de M. Corneille est imprimée à la fin du V. Tome de son THEATRE ; suivie de son Poëme *au Roi sur son retour de Flandre*.

(2) Il y alla sur la fin de Février 1668.

A U M E S M E-

J'AUROIS à vous faire de grandes excuses de ne vous pas envoyer ce que je vous ai promis, s'il en valoit la peine. Je suis ingénieux à différer l'ennui que mes bagatelles vous peuvent donner ; & c'est une marque d'amitié que je vous donne assez délicate ; cependant je passerai par-dessus votre intérêt & le mien, pour vous envoyer les Pièces que je fais copier présentement. J'en adresse une à Monsieur Vossius, mon ami de Lettres, & avec qui il y a plus à apprendre, qu'avec homme que j'aye vû en ma vie. Je vous dirai cependant que j'écris aux gens de guerre & de Cour comme un bel esprit & un savant ; & que je vis avec les savans comme un homme qui a vû la guerre & le monde.

Pour la confession galante de ma faute dont vous me parlez, je n'aurois pas manqué de la faire, si j'avois eu dessein de faire voir ce que vous m'avez volé. Personne ne fait mieux que vous combien cela étoit éloigné de ma pensée. Vous me ferez plaisir de me faire savoir si je dois espérer quelque retour en France, ou si je me dois résoudre à habiter le reste de mes jours les pays étrangers. L'espérance est la source, ou du moins une des premières

H h iij

causes de l'inquiétude , & l'inquiétude n'est supportable qu'en amour , où elle a même des plaisirs , puisque , comme vous savez ;

Amour , . . .

Tous les autres plaisirs ne valent pas tes peines ;

par tout ailleurs c'est un grand tourment. Nous n'avons point ici l'ATILLA de Corneille : vous m'obligerez de me l'envoyer avec quelques Pièces de Moliere , s'il y en a de nouvelles : je n'ai de curiosité que pour leurs Ouvrages. Les anciens ont appris à Corneille à bien penser , & il pense mieux qu'eux. L'autre s'est formé sur eux à bien dépeindre les gens & les mœurs de son siècle dans la Comédie ; ce qu'on n'avoit pas vû encore sur nos Théâtres. Insensiblement me voilà savant avec vous ; je vais recevoir une visite de Monsieur Vossius , à qui je parlerai de la guerre de Flandre. Adieu, Monsieur ; j'ai banni le premier une cérémonie ennuyeuse , je vous prie de le trouver bon.

J'oubliois de vous prier d'assurer Monsieur le Comte de Grammont , que je suis ravi de le voir Protecteur de la Maison de Grammont. (1)

(1) M. le Comte de Guiche après avoir été long-temps exilé , avoit enfin obtenu son retour en France , par le crédit de M. le Comte de Grammont. M. de S. Evremond plaisante ici , sur ce que

A U M Ê S M Ê.

VOUS n'êtes pas de ces gens qui cherchent plus à se satisfaire de l'honnêteté de leur conduite avec leurs amis, qu'à pousser à bout leurs affaires. Le premier soin que vous avez pris de moi, me laissoit assez d'obligations ; votre persévérance & toutes ces peines industrieuses que vous vous donnez, me font une espèce de honte, & je les souffrirois malaisément, si je ne croyois qu'elles pourront me mettre en état de vous aller témoigner ma reconnoissance. Vous savez que rien n'égale la tendresse d'un malheureux ; je suis naturellement assez sensible aux graces que je reçois ; jugez ce que la mauvaise fortune ajoute encore à ce bon naturel. Du tempérament dont je suis, & en l'état où je me voi, je m'abandonne à l'impression que fait sur moi votre générosité, & fais mon plaisir le plus doux & le plus tendre, de me laisser toucher : mais quelquefois des réflexions ingrates veulent intéresser mon jugement, & je me mets dans l'esprit d'examiner de sens

le Comte de Grammont avoit su faire ce que le Maréchal de Grammont, son frere, avoit tenté plusieurs fois inutilement.

froid les obligations que je vous ai. Je vous jure de bonne foi qu'après avoir bien considéré tout ce que vous faites pour moi, je m'étonne qu'une connoissance arrivée par hazard, ait pû produire les empressemens que vous avez dans les intérêts d'un nouvel ami.

Il semble que par une justice secrète les proches de M. de Lionne veuillent reconnoître la grande estime & la vénération que j'ai toujours eûe pour lui. M. le Marquis de Lesseins Lionne (1) au retour de Hollande faisoit ses affaires de toutes les miennes. Votre chaleur passe encore celle qu'il avoit. J'espère que vous en inspirerez quelque mouvement à M. le Marquis de ***, & qu'enfin les bons offices de Monsieur son pere feront le bon effet que vous avez préparé. Vous ne sauriez vous imaginer combien je me sens touché de la nouvelle grace que M. le Marquis de *** vient de recevoir. Les grands services du pere, les grandes espérances que donne le fils, l'ont attirée : j'entens les espérances des services qu'on attend de lui ; car pour le mérite, il est déjà pleinement formé, & il n'est pas besoin de rien attendre de ce côté-là.

A peine ai-je eu le loisir de jeter les yeux

(1) Neveu de M. de Lionne le Ministre, du côté de sa mere.

sur ANDROMAQUE (1), & sur ATTILA (2) : cependant il me paroît qu'ANDROMAQUE a bien de l'air des belles choses , il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront pas assez dans les choses , l'admireront ; ceux qui veulent des beautés pleines , y chercheront je ne sai quoi qui les empêchera d'être tout-à-fait contens. Vous avez raison de dire que cette Pièce est déchûe par la mort de Montfleury ; car elle a besoin de grands Comédiens , qui remplissent par l'action ce qui lui manque. Mais à tout prendre , c'est une belle Pièce , & qui est fort au-dessus du médiocre , quoiqu'un peu au-dessous du grand. ATTILA au contraire a dû gagner quelque chose par la mort de Montfleury. Un grand Comédien eût trop poussé un rôle assez plein de lui-même , & eût fait faire trop d'impression à sa férocité sur les ames tendres. Ce n'est pas que cette Tragédie n'eût été admirable du temps de Sophocle & d'Euripide , où l'on avoit plus de goût pour la scène farouche & sanglante , que pour la douce & la tendre. Tout y est bien pensé , & j'y ai trouvé de fort beaux vers. Pour le sujet & l'économie des Pièces , je n'ai pas eu le loisir d'y faire la moindre réflexion.

Je souhaite de tout mon cœur que Cor

(1) Tragédie de Racine.

(2) Tragédie de Corneille.

neille traite le sujet d'Annibal ; & s'il y peut faire entrer la conférence qu'il eut avec Scipion avant la bataille , je m'imagine qu'on leur fera tenir des discours dignes des plus grands hommes du monde , comme ils l'étoient. Je vous envoie les OBSERVATIONS SUR SALLUSTE , dont je vous ai parlé , & je vous enverrai bientôt la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE ; tout cela mal copié. Pour les portraits ils sont tellement attachés à cette CONVERSATION AVEC M. DE CANDALE , qu'on ne peut pas les en séparer , & je ne puis pas envoyer encore l'Ouvrage. Adieu. Aimez-moi toujours , & me croyez à vous plus qu'un homme du monde.

Je ne fai pas si M. de Lionne veut qu'on le croye aussi poli , aussi délicat , autant homme de plaisir qu'il est. Quand ces qualités là ne produisent qu'une molle paresse , elles conviennent mal à un Ministre : mais quand un Ministre profond & consommé dans les affaires , se peut mettre au-dessus d'elles , pour les posséder pleinement , & se faire encore quelque loisir agréable & voluptueux même , le mérite ne peut pas aller plus loin à mon avis.

OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE,

A MONSIEUR VOSSIUS. (1)

J'AI voulu faire autrefois un jugement fort exact de Salluste & de Tacite ; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déjà fait , pour ne suivre ni perdre entièrement ma pensée , je me suis réduit à une seule observation que je vous envoie.

Il me semble que le dernier tourne toute chose en politique : chez lui la nature & la fortune ont peu de part aux affaires ; & je me trompe , ou il nous donne souvent des causes bien recherchées , de certaines actions toutes simples , ordinaires & naturelles.

Quand Auguste veut donner des bornes à l'Empire , c'est à son avis , par une jalouse appréhension qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même Empereur ; s'il en est crû ; prend des mesures pour s'assurer les regrets du

(1) Isaac Vossius, fils du fameux Gerard Jean Vossius.

peuple Romain , ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire par le choix de son successeur. (1)

L'esprit dangereux de Tibère , ses dissimulations, sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connoître le naturel de l'homme , que de donner à ce Prince un artifice universel ; la nature n'est jamais si fort réduite , qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions , que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toujours quelque chose du tempérament dans les desseins les plus concertés : & il n'est pas croyable que Tibère assujetti tant d'années aux volontés de Séjan , ou à ses infames plaisirs , ait pû avoir toujours dans cette foiblesse & cet abandonnement , un art si recherché , & une politique si étudiée.

L'empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devoit faire , par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs. Tandis qu'un Lecteur s'occupe à considérer leurs divers mouvemens , l'imprudence effrayée des uns , les profondes réflexions des autres , la froideur dissimulée de Néron , les craintes secrètes d'Agrippine , l'esprit détourné de la noirceur de l'action , & de la funeste image de

(1) Voyez les REFLEXIONS sur les divers Génies du peuple Romain ; Chap. xvi. pag. 88.

cette mort , laisse échaper le parricide à sa haine , & le pauvre mourant à sa pitié.

La cruauté du même Néron dans la mort de sa mere , a une conduite trop délicate. Quand Agrippine auroit péri véritablement par une petite intrigue de cour si bien menée , il eût fallu supprimer la moitié de l'art : car le crime trouve moins d'aversion dans les esprits ; & si je l'ose dire , il se concilie le jugement des Lecteurs , lorsqu'on met tant d'adresse & de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses Tacite fait des Tableaux trop finis , où il ne laisse rien à désirer de l'art , mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente. Souvent ce n'est pas la chose qui doit être représentée ; quelquefois il passe au delà des affaires , par trop de pénétration & de profondeur ; quelquefois des spéculations trop fines nous derobent les vrais objets , pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur , c'est que peut-être il nous oblige davantage , qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossières , dont la vérité n'importe plus.

Salluste , d'un esprit assez opposé , donne autant au naturel , que Tacite à la politique. Le plus grand soin du premier est de bien connoître le génie des hommes ; les affaires

viennent après naturellement , par des actions peu recherchées de ces mêmes personnes qu'il a dépeintes.

Si vous confiderez avec attention l'éloge de Catilina , vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le Sénat , ni de ce vaste projet de se rendre maître de la République , sans être appuyé des Légions. Quand vous ferez réflexion sur sa souplesse , ses insinuations , son talent à inspirer ses mouvemens , & à s'unir les factieux ; quand vous songerez que tant de dissimulations étoient soutenues par tant de fierté où il étoit besoin d'agir , vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les ambitieux & de tous les corrompus , il ait été si près de renverser Rome , & de ruiner sa Patrie. Mais Salluste ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges , il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les harangues , où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La Harangue de César nous découvre assez qu'une conspiration ne lui déplaît pas. Sous le zèle qu'il témoigne à la conservation des Loix , & à la dignité du Sénat , il laisse apercevoir son inclination pour les Conjurés. Il ne prend pas tant de soin à cacher l'opinion qu'il a des enfers ; les Dieux lui sont moins considérables que les Consuls , & à son avis la mort n'est autre chose que la fin de nos tourmens , & le repos

repos des misérables. Caton fait lui-même son portrait , après que César a fait le sien. Il va droit au bien ; mais d'un air farouche : l'austérité de ses mœurs est inséparable de l'intégrité de sa vie : il mêle le chagrin de son esprit , & la dureté de ses manières avec l'utilité de ses conseils. Ce seul mot d'*optimo Consuli* , qui fâcha tant Cicéron , pour ne pas donner à son mérite assez d'étendue , me fait pleinement comprendre , & les bonnes intentions , & la vaine humeur de ce Consul. Enfin , par diverses peintures de differens Acteurs , non seulement je me représente les personnes , mais il me semble voir tout ce qui se passa dans la conjuration de Catilina.

Vous pouvez observer la même chose dans l'Histoire de Jugurtha. La description de ses qualités & de son humeur vous prépare à voir l'Invasion du Royaume ; & trois lignes nous dépeignent toute sa manière de faire la guerre. Vous voyez dans le caractère de Metellus , avec le rétablissement de la Discipline , un heureux changement des affaires des Romains.

Marius conduit l'Armée en Afrique , du même esprit qu'il harangue à Rome. Sylla parle à Bocchus avec le même génie qui paroît dans son Eloge ; peu attaché au devoir & à la régularité , donnant toutes choses à la passion de se faire des amis : *dein parentes*

abundè habemus, amicorum, neque nobis neque cuiquam omnium satis fuit. Ainsi Salluste fait agir les hommes par tempérament, & croit assez obliger son Lecteur de les bien faire connoître. Toute personne extraordinaire qui se présente, est exactement dépeinte, quand même elle n'auroit pas une part considérable à son sujet. Tel est l'éloge de Sempronia ; selon mon jugement inimitable. Il va même chercher des considérations éloignées, pour nous donner les Portraits de Caton & de César, si beaux à la vérité, que je les préférerois à des histoires toutes entières.

Pour conclure mon observation sur ces deux Auteurs ; l'ambition, l'avarice, le luxe ; la corruption, toutes les causes générales des désordres de la République, sont très-souvent alleguées par celui-ci. Je ne fai s'il descend assez aux intérêts & aux considérations particulières. Vous diriez que les conseils subtils & raffinés lui semblent indignes de la grandeur de la République ; & c'est peut-être par cette raison qu'il va chercher dans la spéculation peu de choses ; presque tout dans les passions & dans le génie des hommes.

On voit dans l'histoire de Tacite plus de vices encore, plus de méchancetés, plus de crimes ; mais l'habileté les conduit ; & la dexterité les manie : on y parle toujours avec dessein, on n'agit point sans mesure ; la cruau-

té est prudente , & la violence avisée. En un mot , le crime y est trop délicat : d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse pas assez connoître , & qu'ils apprennent sans y penser à devenir criminels , croyant seulement devenir habiles. Mais laissant-là Salluste & Tacite dans leurs caractères différens , je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble une connoissance délicate des hommes , & une profonde intelligence des affaires.

Ceux qui sont élevés dans les compagnies ; qui parlent dans les Assemblées , apprennent l'ordre , les formes & toutes les matières qui s'y traitent. Passant de-là par les Ambassades , ils s'instruisent des affaires du dehors ; & il y en a peu , de quelque nature qu'elles soient ; dont ils ne deviennent capables par l'application & l'expérience. Mais quand ils viennent à s'établir dans les Cours , on les voit grossiers aux choix des gens , sans aucun goût du mérite ; ridicules dans leurs dépenses & dans leurs plaisirs.

Nos Ministres en France sont tout-à-fait exemts de ces défauts-là ; je le puis dire de tous sans flatterie , & m'étendre un peu sur Monsieur de Lionne , que je connois d'avantage. C'est en lui proprement que les talens séparés se rassemblent ; c'est en lui que se rencontrent une connoissance délicate du mérite

des hommes , & une profonde intelligence des affaires.

Dans la vérité , je me suis étonné mille fois qu'un Ministre qui a confondu toute la politique des Italiens ; qui a mis en désordre la prudence concertée des Espagnols ; qui a tourné dans nos intérêts tant de Princes d'Allemagne , & fait agir selon nos desseins , ceux qui se remuent si difficilement pour eux-mêmes : je me suis étonné , dis-je , qu'un homme si consommé dans les négociations , si profond dans les affaires , puisse avoir toute la délicatesse des plus polis Courtisans pour la conversation & pour les plaisirs. On peut dire de lui ce qu'a dit Salluste d'un grand homme de l'antiquité , que son loisir est voluptueux ; mais que par une juste dispensation de son temps , avec la facilité du travail dont il s'est rendu le maître , jamais affaire n'a été retardée par ses plaisirs (1).

Parmi les divertissemens de ce loisir , parmi ses occupations les plus importantes , il ne laisse pas de donner quelques heures aux belles Lettres , dont Atticus, cet honnête

(1) *Igitur Sulla gentis patritiæ nobilis fuit, familia prope jam extincta majorum ignavia litteris Græcis atque Latinis juxta atque doctissimè eruditus, animo ingenti, cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior: otio, luxurioso esse; tamen ab negotiis numquam voluptas remorata, &c. SALLUSTII Bellum Jugurt.*

homme des Anciens , n'avoit pas acquis une connoissance plus délicate dans la douceur de son repos ; & la tranquillité de ses études. Il fait de toutes choses infiniment , & la science qui gâte bien souvent le naturel , ne fait qu'embellir le sien : elle quitte ce qu'elle a d'obscur , de difficile , de rude , & lui apporte pleinement tous ses avantages , sans intéresser la netteté & la politesse de son esprit. Personne ne connoît mieux que lui les beaux Ouvrages ; personne ne les fait mieux : il fait également juger & produire ; & je suis en peine si on doit estimer plus en lui la finesse du discernement , ou la beauté du génie. Il est temps de quitter le sien pour venir à celui des Courtisans.

Comme ils sont nourris auprès des Rois ; comme ils font leur séjour ordinaire auprès des Princes , ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée , point d'aversion inconnue , point de foible qui ne leur soit découvert. Delà viennent les insinuations , les complaisances , & toutes ces mesures délicates qui font un art de gagner les cœurs ; ou de se concilier au moins les volontés : mais soit manque d'application , soit pour tenir au dessous d'eux les emplois où l'on s'instruit des affaires ; ils les ignorent toutes également , & leurs agrémens venant à man-

quer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération & du crédit. Ils vieillissent donc dans les Cabinets, exposés à la raillerie des jeunes gens, qui ne peuvent souffrir leur censure; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choses qui leur conviennent, & que les autres ne peuvent s'abstenir de celles qui ne leur conviennent plus: & certes le plus honnête homme dont personne n'a besoin, a de la peine à s'exemter du ridicule en vieillissant. Mais il en est comme de ces femmes galantes, à qui le monde plaît encore, quand elles ne lui plaisent plus. Si nous étions sages, notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous: car dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite. Les gens de robe au contraire, paroissent moins honnêtes gens quand ils sont jeunes, par un faux air de Cour qui les fait réussir dans la ville, & les rend ridicules aux Courtisans: mais enfin, la connoissance de leur intérêt les ramène à leur profession; & devenus habiles avec le temps, ils se trouvent en des postes considérables, où tout le monde généralement a besoin d'eux. Il est bien vrai que les Courtisans qui s'élèvent aux honneurs par de grands emplois, ne laissent rien à désirer en leur suffisance; & leur mérite se trouve pleine-

DE SAINT-EVRE MOND. 389
ment achevé, quand ils joignent à une délicatesse de Cour la connoissance des affaires, & l'expérience dans la guerre.

DISSERTATION
SUR LA TRAGÉDIE
DE RACINE;
INTITULÉE
ALEXANDRE LE GRAND;
A MADAME BOURNEAU.

DEPUIS que j'ai lû LE GRAND ALEXANDRE, la vieillesse de Corneille me donne bien moins d'allarmes, & je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la Tragédie. Mais je voudrois qu'avant sa mort il adoptât l'Auteur de cette Pièce; pour former avec la tendresse d'un pere son vrai successeur. Je voudrois qu'il lui donnât le bon goût de cette antiquité, qu'il possédât si avantageusement; qu'il le fit entrer dans le génie de ces nations mortes, & connoître saine-ment le caractère des héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la seule chose qui man-

que à un si bel esprit. Il a des pensées fortes & hardies, des expressions qui égalent la force de ses pensées : mais vous me permettrez de vous dire après cela, qu'il n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas possible de réussir : car l'histoire d'Alexandre toute vraie qu'elle est, a bien de l'air du Roman ; & faire un plus grand Héros, c'est donner dans le fabuleux ; c'est ôter à son ouvrage, non seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vrai-semblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce maître de l'Univers ; ou nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les vices qu'il avoit, & donnons-leur les vertus qu'il n'avoit pas : ne faisons pas Scipion plus grand, quoi qu'on n'ait jamais vû chez les Romains une ame si élevée que la sienne ; il le faut faire plus juste, allant plus au bien, plus modéré, plus tempérant & plus vertueux.

Que les plus favorables à César contre Alexandre, n'alleguent en sa faveur, ni la passion de la gloire, ni la grandeur de l'ame, ni la fermeté du courage. Ces qualités sont si pleines dans le Grec, que ce seroit en avoir trop que d'en avoir plus ; mais qu'ils fassent le Romain plus

plus sage en ses entreprises , plus habile dans les affaires , plus entendu dans ses intérêts , plus maître de lui dans ses passions.

Un Juge fort délicat du mérite des hommes , s'est contenté de faire ressembler à Alexandre celui dont il vouloit donner la plus haute idée : il n'osoit pas lui attribuer de plus grandes qualités , il lui ôtoit les mauvaises : *Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo similimus* (1),

Peut-être que notre Auteur est entré dans ces considérations en quelque sorte : peut-être que pour faire Porus plus grand , sans donner dans le fabuleux , il a pris le parti d'abaisser son Alexandre. Si ç'a été son dessein , il ne pouvoit pas mieux réussir ; car il en fait un Prince si médiocre , que cent autres le pourroient emporter sur lui comme Porus. Ce n'est pas qu'Ephestion n'en donne une belle idée ; que Taxile , que Porus même ne parlent avantageusement de sa grandeur : mais quand il paroît lui-même , il n'a pas la force de la soutenir , si ce n'est que par modestie il veuille paroître un simple homme chez les Indiens , dans le juste repentir d'avoir voulu passer pour un Dieu parmi les Perses. A parler sérieusement , je ne connois ici d'Alexandre que le seul nom : son génie , son humeur ,

(1) Velleius Paterculus (Hist. Lib. II. c. 41.) parlant de César.

ses qualités, ne me paroissent en aucun endroit. Je cherche dans un Héros impétueux des mouvemens extraordinaires qui me passionnent, & je trouve un Prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang froid où je puis être. Je m'imaginois en Porus une grandeur d'ame qui nous fût plus étrangere, le Héros des Indes devoit avoir un caractère différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler ; un autre soleil, une autre terre y produisent d'autres animaux & d'autres fruits : les hommes y paroissent tout autres par la différence des visages, & plus encore, si je l'ose dire, par une diversité de raison : une morale, une sagesse singuliere à la région, y semble régler & conduire d'autres esprits dans un autre monde. Porus cependant, que Quinte-Curce dépeint tout Etranger aux Grecs & aux Perses, est ici purement François : au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amène en France, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie.

Ceux qui veulent représenter quelque Héros des vieux Siècles doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu, & particulièrement dans le sien propre. Il faut dépeindre un Roi de l'Asie autrement qu'un Consul Romain. L'un parlera comme un Monarque absolu, qui dispose de ses sujets comme de ses esclaves ; l'autre

comme un Magistrat qui anime seulement les loix , & fait respecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux Romain furieux pour le bien public, & agité d'une liberté farouche, qu'un flateur du temps de Tibère, qui ne connoissoit plus que l'intérêt, qui s'abandonnoit à la servitude. Il faut dépeindre différemment des personnes de la même condition & du même temps, quand l'histoire nous en donne de différens caractères. Il seroit ridicule de faire le même portrait de Caton & de César, de Catilina & de Cicéron, de Brutus & de Marc-Antoine, sous ombre qu'ils ont vécu dans la République en même-temps. Le Spectateur, qui voit représenter ces Anciens sur nos Théâtres, suit les mêmes règles pour en bien juger, que le Poëte pour les bien dépeindre; & pour y réussir mieux, il éloigne son esprit de tout ce qu'il voit en usage, tâche à se défaire du goût de son temps: renonce à son propre naturel, s'il est opposé à celui des personnes qu'on représente: car les morts ne sauroient entrer en ce que nous sommes; mais la raison, qui est de tous les temps, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

... Un des grands défauts de notre Nation, c'est de ramener tout à elle, jusqu'à nommer *Etrangers* dans leur propre Pays, ceux qui n'ont pas bien, ou son air, ou ses manières.

K k ij

De-là vient qu'on nous reproche justement de ne savoir estimer les choses que par le rapport qu'elles ont avec nous ; dont Corneille a fait une injuste & fâcheuse expérience dans sa *SOPHONISBE*. Mairet, qui avoit dépeint la sienne infidèle au vieux Syphax , & amoureuse du jeune & victorieux Massinisse , plut quasi généralement à tout le monde , pour avoir rencontré le goût des Dames , & le vrai esprit des gens de la Cour. Mais Corneille , qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs , les Romains que les Romains , les Carthaginois , que les Citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes ; Corneille , qui presque seul a le bon goût de l'Antiquité , a eu le malheur de ne plaire pas à notre siècle , pour être entré dans le génie de ces nations , & avoir conservé à la fille d'Asdrubal , son véritable caractère. Ainsi , à la honte de nos jugemens , celui qui a surpassé tous nos Auteurs , & qui s'est peut-être ici surpassé lui-même , à rendre à ces grands noms tout ce qui leur étoit dû , n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devons , asservis par la coutume aux choses que nous voyons en usage , & peu disposés par la raison à estimer des qualités & des sentimens qui ne s'accoutument pas aux nôtres.

Concluons , après une considération assez étendue , qu'Alexandre & Porus devoient

conserver leur caractère tout entier ; que c'étoit à nous à les regarder sur les bords de l'Hydaspe , tels qu'ils étoient , non pas à eux de venir sur les bords de la Seine étudier notre naturel , & prendre nos sentimens. Le discours de Porus devoit avoir quelque chose de plus étranger & de plus rare. Si Quinte-Curce s'est fait admirer dans la Harangue des Scythes , par des pensées & des expressions naturelles à leur nation , l'Auteur se pouvoit rendre aussi merveilleux , en nous faisant voir , pour ainsi parler , la rareté du génie d'un autre monde.

La condition différente de ces deux Rois , où chacun remplit si bien ce qu'il se devoit dans la sienne ; leur vertu diversement exercée dans la diversité de leur fortune , attire la considération des Historiens , & les oblige à nous en laisser une peinture : le Poète qui pouvoit ajouter à la vérité des choses , ou les parer du moins de tous les ornemens de la Poésie ; au lieu d'en employer les couleurs & les figures à les embellir , a retranché beaucoup de leur beauté ; & soit que le scrupule d'en dire trop ne lui en laisse pas dire assez , soit par sécheresse & stérilité , il demeure beaucoup au dessus du véritable. Il pouvoit entrer dans l'intérieur , & tirer du fond de ces grandes ames , comme fait Corneille , leurs plus secrets mouvemens : mais il regarde à peine les simples dehors , peu curieux à bien remarquer ce qui

paroît moins profond à pénétrer ce qui se cache.

J'aurois souhaité que le fort de la Pièce eût été à nous représenter ces grands hommes, & que dans une Scène digne de la magnificence du sujet, on eût fait aller la grandeur de leurs ames jusqu'où elle pourroit aller. Si la conversation de Sertorius & de Pompée (1) a tellement rempli nos esprits; que ne devoit-on pas espérer de celle de Porus & d'Alexandre sur un sujet si peu commun? J'aurois voulu encore que l'Auteur nous eût donné une plus grande idée de cette guerre. En effet, ce Passage de l'Hydaspe, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir; une grande Armée de l'autre côté avec des chariots terribles, & des éléphans alors effroyables; des éclairs, des foudres, des tempêtes, qui mettoient la confusion par tout; quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux; cent choses étonnantes qui épouvantèrent les Macédoniens & qui sûrent faire dire à Alexandre; qu'enfin *il avoit trouvé un péril digne de lui*: tout cela devoit fort élever l'imagination du Poëte, & dans la peinture de l'appareil, & dans le récit de la bataille.

Cependant on parle à peine des Camps des deux Rois, à qui l'on ôte leur propre génie;

(1) Voyez le SERTORIUS de Corneille, Act, III, Sc. I.

pour les asservir à des Princesses purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand & de plus précieux parmi les hommes ; la défense d'un pays , la conservation d'un Royaume, n'excite point Porus au combat ; il y est animé seulement par les beaux yeux d'Axiane , & l'unique but de sa valeur est de se rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainsi les Chevaliers errans , quand ils entreprennent une aventure ; & le plus bel esprit , à mon avis , de toute l'Espagne , ne fait jamais entrer Don Quichote dans le combat , qu'il ne se recommande à Dulcinée.

Un faiseur de Romans peut former ses Héros à sa fantaisie ; il importe peu aussi de donner la véritable idée d'un Prince obscur , dont la réputation n'est pas venue jusques à nous : mais ces grands personnages de l'Antiquité , si célèbres dans leur siècle , & plus connus parmi nous que les vivans même , les Alexandres , les Scipions les Césars ne doivent jamais perdre leur caractère entre nos mains ; car le spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse , quand on leur donne des défauts qu'ils n'avoient pas , ou qu'on leur ôte des vertus qui avoient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs vertus établies une fois chez nous , intéressent l'amour propre comme notre vrai mérite : on ne sauroit y apporter la moindre altération , sans nous faire sentir ce

changement avec violence. Sur tout, il ne faut pas les défigurer dans la guerre, pour les rendre plus illustres dans l'amour. Nous pouvons leur donner des maîtresses de notre invention, nous pouvons mêler de la passion avec leur gloire; mais gardons nous de faire un Antoine d'un Alexandre, & ne ruinons pas le Héros établi par tant de siècles, en faveur de l'amant que nous formons à notre fantaisie.

Rejeter l'amour de nos Tragédies comme indigne des Héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir encore à eux par un secret rapport, par je ne sai quelle liaison qui demeure encore entre leurs ames & les nôtres : mais pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au dessous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au dessus des hommes. Avec cette retenue, j'avouerai qu'il n'y a point de sujets où une passion générale que la nature a mêlée en tout, ne puisse entrer sans peine & sans violence. D'ailleurs, comme les femmes sont aussi nécessaires pour la représentation que les hommes, il est à propos de les faire parler autant qu'on peut, de ce qui leur est le plus naturel, & dont elles parlent mieux que d'aucune chose. Otez aux unes l'expression des sentimens amoureux, & aux autres l'entretien secret où les fait entrer la confidence, vous les réduisez ordinaire-

ment à des conversations fort ennuyeuses. Presque tous leurs mouvemens, comme leurs discours, doivent être des effets de leur passion ; leurs joies, leurs tristesses, leurs craintes, leurs desirs doivent sentir un peu d'amour pour nous plaire.

Introduisez une mere qui se réjouit du bonheur de son cher fils, ou s'afflige de l'infortune de sa pauvre fille, sa satisfaction ou sa peine fera peu d'impression sur l'ame des spectateurs. Pour être touchés des larmes & des plaintes de ce sexe, voyons une Amante qui pleure la mort d'un Amant, non pas une femme qui se désole à la perte d'un mari. La douleur des maîtresses tendre & précieuse nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuse ou intéressée, & qui toute sincère qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée noire des enterremens & de leurs cérémonies lugubres.

De toutes les veuves qui ont jamais paru sur le théâtre, je n'aime à voir que la seule Cornélie (1) ; parce qu'au lieu de me faire imaginer des enfans sans pere, & une femme sans époux, ses sentimens tous Romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome & du grand Pompée.

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'amour sur nos théâtres : mais

(1) Voyez le POMPEE de Corneille.

qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourroit être intéressée, & que les plus grands partisans ne croient pas que le premier but de la Tragédie soit d'exciter des tendresses dans nos cœurs. Aux sujets véritablement Héroïques, la grandeur d'ame doit être ménagée devant toutes choses. Ce qui seroit doux & rendre dans la maîtresse d'un homme ordinaire, est souvent foible & honteux dans l'amante d'un Héros. Elle peut s'entretenir quand elle est seule, des combats intérieurs qu'elle sent en elle-même; elle peut soupirer en secret de son tourment, confier à une chère & sûre confidente ses craintes & ses douleurs: mais soutenue de sa gloire, & fortifiée par sa raison, elle doit toujours demeurer maîtresse de ses sentimens passionnés, & animer son Amant aux grandes choses par sa résolution, au lieu de l'en détourner par sa foiblesse.

En effet, c'est un spectacle indigne de voir le courage d'un Héros amolli par des soupirs & des larmes: & s'il méprise fièrement les pleurs d'une belle personne qui l'aime, il fait moins paroître la fermeté de son cœur que la dureté de son ame.

Pour éviter cet inconvénient-là, Corneille n'a pas moins d'égard au caractère des femmes illustres, qu'à celui de ses Héros. Emilie anime Cinna à l'exécution de leur dessein

(1), & va dans son cœur ruiner tous les mouvemens qui s'opposent à la mort d'Auguste. Cleopatre a de la passion pour César, & met tout en usage pour sauver Pompée (2): elle seroit indigne de César, si elle ne s'oppose à la lâcheté de son frere; & César indigne d'elle, s'il est capable d'approuver cette infamie. Dirce dans l'OEDIPÉ conteste de grandeur de courage avec Thésée, tournant sur soi l'explication funeste de l'Oracle, qu'il vouloit s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut considérer Sophonibe (3), dont le caractère eût pû être envié des Romains même. Il faut la voir sacrifier le jeune Massinisse au vieux Syphax, pour le bien de sa Patrie: il faut la voir écouter aussi peu les scrupules du devoir en quittant Syphax, qu'elle avoit fait les sentimens de son amour, en se détachant de Massinisse: il faut la voir qui soumet toutes sortes d'attachemens; ce qui nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces passions, à son amour pour Carthage, à sa haine pour Rome: il faut la voir enfin, quand tout l'abandonne, ne se pas manquer à elle-même, & dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit gagnés pour sauver son Pays, tirer du sien un dernier secours.

(1) Voyez le CINNA, Act. I. Sc. III.

(2) Dans la Tragédie de POMPEE.

(3) Voyez la SOPHONISBE.

pour sauver sa gloire & sa liberté.

Corneille fait parler ses Héros avec tant de bienséance, que jamais il ne nous eût donné la conversation de César avec Cléopâtre (1) ; si César eût crû avoir les affaires qu'il eut dans Alexandrie, quelque belle qu'elle puisse être, jusqu'à rendre l'entretien d'un Amoureux agréable aux personnes indifférentes qui l'écoutent : il s'en fût passé assurément, à moins que de voir la bataille de Pharsale pleinement gagnée ; Pompée mort, & le reste de ses partisans en fuite. Comme César se croyoit alors le maître de tout, on a pu lui faire offrir une gloire acquise, & une puissance apparemment assurée : mais quand il a découvert la conspiration de Ptolomée ; quand il voit ses affaires en mauvais état, & sa propre vie en danger ; ce n'est plus un Amant qui entretient sa maîtresse de sa passion, c'est le Général Romain qui parle à la Reine du péril qui les regarde, & la quitte avec empressement, pour aller pourvoir à leur sûreté commune.

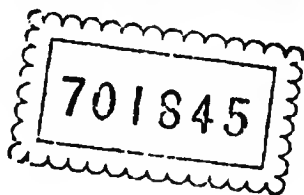
Il est donc ridicule d'occuper Porus de son seul amour, sur le point d'un grand combat qui alloit décider pour lui de toutes choses : il ne l'est pas moins d'en faire sortir Alexandre, quand les ennemis se rallient. On pourroit l'y faire entrer avec empressement

(1) Voyez le POMPE'E, Act. IV. Sc. III.

pour chercher Porus, non pas l'en tirer avec précipitation pour aller revoir Cléophile ; lui qui n'eut jamais ces impatiences amoureuses, & à qui la victoire ne paroît assez pleine, que lorsqu'il avoit ou détruit, ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'est qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté, sans lui faire rien gagner de l'autre. Il est aussi peu Héros d'amour que de guerre : l'histoire se trouve défigurée, sans que le Roman soit embelli : Guerrier, dont la gloire n'a rien d'animé qui excite notre ardeur ; amant, dont la passion ne produit rien qui touche notre tendresse.

Voilà ce que j'avois à dire sur Alexandre & sur Porus. Si je ne me suis pas attaché régulièrement à une critique exacte, c'est que j'ai moins voulu examiner la Pièce en détail, que m'étendre sur la bienséance qu'on doit garder à faire parler les Héros ; sur le discernement qu'il faut avoir dans la différence de leurs caractères ; sur le bon & le mauvais usage des tendresses de l'amour dans la Tragédie, rejetées trop austèrement par ceux qui donnent tout aux mouvemens de *la crainte* & de *la pitié*, & recherchées avec trop de délicatesse par ceux qui n'ont de goût que pour cette sorte de sentimens.

Fin du Tome second.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

Principales contenues dans le second Tome.

*On a mis une n. pour marquer que le chiffre
suivant se rapporte aux Notes , & non pas
à l'Ouvrage même.*

A.

ALBUM *Amicorum*, ce que c'est. 236. son usage. *ibid.*

Alexandre le Grand , mis en parallèle avec César!

104. & *suiv.* Quel étoit son principal but dans ses études. 105. Sa passion pour Homère & pour Pindare. *ibid.* Il fut superstitieux. 106. Il étoit modéré dans les plaisirs de l'amour. 108. Excessif à l'égard des plaisirs de la table. *ibid.* Très-libéral. 109. Fort sensible à l'amitié. *ibid.* Ce qu'auroit fait Alexandre placé dans les mêmes circonstances où se trouve César. 110. Combien est admirable l'entreprise formée par Alexandre d'attaquer le Roi de Perse. 111 , 112. Fierté d'Alexandre; où elle parut le plus. 113. Il est souvent en danger manifeste de perdre la vie. 114. L'étendue de ses conquêtes fort surprenante. 115. Il a joui paisiblement de son Empire. *ibid.* Tous les Capitaines de son armée Macédonienne comparés à lui , furent regardés comme des gens médiocres durant sa vie ; ce qu'ils furent après sa mort. 116. Alexandre est excusable d'avoir cher-

TABLE DES MATIERES. 399

- ché son origine dans les Cieux. *ibid.* Il ne donne pour raison que ses volontés. 117. Ses emportemens. 118. En quelles occasions il étoit dans son naturel. *ibid.*
- Allemand*, Caractère d'un Voyageur Allemand. 235. & *suiv.*
- Andromaque*, Tragédie de Racine, jugement de cette Pièce. 371, 372
- Angleterre*, détail des curiosités d'Angleterre. 240. & *suiv.*
- Anglois*, n'aiment pas les François. 211. 212. Caractère d'un politique Anglois chimérique. 184. & *suiv.*
- Angloise*, Caractère d'une Angloise grave & fortement capable. 233 & *suiv.*
- Annibal*, son caractère. 36. & *suiv.* Si ce qu'il fit en Italie, doit être préféré à ce que César a fait dans les Gaules. 42, 43. Tâche de rendre Fabius suspect aux Romains, & de faire valoir Minutius. 45. Il ne fait pas profiter de sa bonne fortune. 48. Raison de cette foiblesse. *ibid.* Sa grande habileté dans la guerre mise dans tout son jour. 55. & *suiv.*
- Arts*, les Arts & la politesse passent d'une Nation à une autre. 21, 22
- Aubigny*, (Louis Stuart d') grand Aumônier de la Reine Catherine, Infante de Portugal, ce qu'il pensoit des Jansénistes & du Jansénisme. 169. & *suiv.* a eu part à une Pièce de M. de S. Evremond. n 177
- Auguste*, tâche à persuader l'utilité de ses ordres avant que d'en exiger l'exécution. 77. Cache une Puissance nouvelle sous des noms connus. *ibid.* Consulte long-temps s'il doit retenir l'Empire, 78. & *suiv.* Trouve dans sa modération la sûreté de sa personne & de sa puissance. 82. Il n'a

voit pas beaucoup de talent pour la guerre. 83.
 Dans le gouvernement il conduisoit tout. 85.
 Ne distinguoit point son intérêt de celui du
 Public. *ibid.* Il avoit soin de récompenser le
 mérite. 86. Il vécut familièrement avec les gens
 de Lettres. 87. Souffrit sans peine la liberté que
 le peuple se donne de juger des affaires publiques.
 89. Fut trop sensible aux désordres de sa famille.
 90. se laisse trop gouverner par Livie. *ibid.* &
suiv. Combien son règne fut doux. 92. On a dit
 qu'il ne devoit jamais naître, ou jamais mourir.

n. 92

B.

B Agas, aimé d'Alexandre, comme il l'avoit
 été de Darius. 108

Bal ridicule. 271. & *suiv.*

Berville, se trompe de croire que Pétrone ait vou-
 lu représenter Sénèque par Eumolpe. 128

Briguelle, personnage de la Comédie Italienne.
 n. 143.

Brutus (Lucius Junius) adroit à se servir des dis-
 positions du peuple, après la mort de Lucrece.

8. Son caractère difficile à déterminer. *ibid.*

Brutus (Marcus) son caractère très-bien exprimé
 par Plutarque. 132

C.

C Anaye (le Pere) son caractère. 137. & *suiv.*

Ses réflexions pieuses sur la Religion. 161,

162. Son jugement sur l'animosité qu'il y a entre

les Jésuites & les Jansénistes. 167, 168. M. de S.

Evremond avoit fait sa Rhétorique sous lui. n. 167

Caractères des grands personnages de l'antiquité,
 doivent être conservés religieusement dans nos
 Pièces de Théâtre.

391. & *suiv.*

Carthaginois.

Carthaginois, en quoi supérieurs aux Romains du temps de la première guerre Punique. 33, 34.

Leur mauvaise conduite durant la seconde guerre Punique. 40. & *suiv.*

Casuistes trop rigides & trop relâchés, également dangereux. 170. & *suiv.*

Cavalerie, le bon usage en fut ignoré long-temps par les Romains. 16

Cervantes (Michel) Auteur de *Don Quichotte*, son éloge 391

César, son éloge. 103. Mis en parallèle avec Alexandre. 104. & *suiv.* A quoi se réduit l'amour qu'il avoit pour les sciences. 106. César Sectateur d'Epicure. *ibid.* Nullement dévot. 106, 107. Amateur des voluptés qui le touchoient. 108. Exposé par cette raison aux railleries sanglantes du Poëte Catule. *ibid.* Le but de sa libéralité. 109. Le caractère de son amitié. *ibid.* Bon mot contre César. 108. Ce qu'auroit fait César placé dans les circonstances où se trouva Alexandre. 110. & *suiv.* Par la seule bataille de Pharsale il devint maître de cent peuples différens que d'autres avoient vaincus. 115. Il fut le plus grand des Romains. 116. Il étoit adroit à justifier ses injustices par de spécieux prétextes. 117. Egal & maître de ses passions. 118

Chapelain, cité. 149. Vers ridicules de sa *Pucelle*. 11. *ibid.*

Circulation de l'or, si elle est possible. 223. & *suiv.*

Comminges (Madame de) son éloge. 337. & *suiv.*

Concerti Italiens. 195. & *suiv.*

Corneille (Pierre) habile à soutenir le caractère des Femmes illustres. 323. Il fait parler ses Héros avec toute sorte de bienfaisance. 396

Corneille, combien son caractère est aimable sur le Théâtre. 393, 394

<i>Courtisans</i> , leur génie. 381. Deviennent ridicules en vieillissant.	382
<i>Cremutius Cordus</i> , nommé dans une histoire Brutus & Cassius les derniers des Romains. 88. Comment Auguste reçut cette liberté, & ce qu'elle coûta à l'Auteur sous Tibère.	89
<i>Cyneas</i> , Ministre de Pyrrhus, son caractère.	30

D.

D <i>Ames Venitiennes</i> , leur esclavage. 251. & suiv.	
<i>Décies</i> , ce qu'on doit juger de leur dévouement.	28
<i>Délicatesse</i> tyrannique.	75, 76
<i>Deuil</i> , il a ses charmes.	123
<i>Douza</i> , préféroit Pétrone à Lucain.	146

E.

E <i>Eumolpe</i> , si le faux Eumolpe de Pétrone est le véritable Sénèque.	128
<i>Euremond</i> (Saint-) défendu contre M. Nodot. n. 138. Sous qui il avoit fait sa Rhétorique. n. 167.	

F.

F <i>Abius</i> (Quintus) son caractère.	44
<i>Fabricius</i> , s'il doit être fort loué de son peu d'amour pour l'argent.	26. & suiv.
<i>Femmes</i> , quelle perte leur est plus sensible. 123, 124. jusqu'où va leur attachement à la beauté.	126. 127.
<i>Femme</i> accomplie, son portrait. 350. & suiv. Jugement sur ce portrait.	358
<i>Florus</i> , réflexion libre & judicieuse de cet Historien.	5, 6

DES MATIERES. 403

Folie, différentes espèces de folie. [306.](#) & *suiv.*

François, en quoi ils excellent sur les anciens. [149.](#)

Un de leurs grands défauts. [387.](#) S'ils sont aimés des Anglois. [211](#), [212.](#) Caractère d'un Voyageur François, [244.](#) & *suiv.*

Françoise, caractère d'une Françoise bourgeoise & coquette. [244.](#) & *suiv.*

G.

G *Afcon*; Marquis Gascon, brillant avec un faux air de la Cour de France; son caractère. [203.](#)

& *suiv.* Sa manière de voyager. [243.](#) & *suiv.*

Gaulois, battent les Romains à la journée d'Allie, [50.](#) Leur état lorsque César les conquiert. [113](#), [114.](#)

Germanicus, devient suspect à Tibère, pour avoir appaisé les Légions. [94](#), [95.](#)

Gracchus, son caractère. [70.](#) & *suiv.*

Greaterick (Valentin) Irlandois, passe en Angleterre après avoir long-temps abusé l'Irlande. [n. 319.](#)

Guerre, la science de la guerre passe d'une Nation à une autre. [21](#), [22.](#)

Guerre Punique, quel fut le véritable sujet de la première guerre Punique. [32](#), [33.](#)

Guiche (le Comte de) obtient son retour en France par le crédit du Comte de Grammont. [n. 368.](#)

H.

L *A Haye*, son éloge. [348](#), [349.](#)

Hollande, combien la vie qu'on mène dans cette République est douce. [344.](#) & *suiv.* Les contributions y sont grandes, mais bien employées. [345.](#) La différence de religion n'y cause aucun desordre. [346.](#) Caractère des Dames Hollandoises; *ibid.* & *suiv.*

L l ij

Hommes ; ce qui les a portés à se joindre en société. 28. & suiv.

Hoquincourt (le Maréchal d') son caractère. 156. & suiv. Amoureux de Madame de Montbazou. 158. & suiv. Son sentiment sur la Religion. 162

I.

J *Jansenistes*, par quels artifices ils ont crû pouvoir supplanter les Jésuites, 167, 168. Sont divisés en trois classes. 170. Dans quel esprit ils agissent. 169, 170. Comment ils se sont soutenus. 170, 171. Leurs opinions choquent la nature & la Religion. 171. & suiv.

Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, cité. n. 150
Jésuites, d'où vient l'animosité qu'il y a entre eux & les Jansénistes. 167, 168. Comment ils se conduisent avec les grands Seigneurs. 157. & suiv.
Italien diseur de *Concerti*, son caractère. 195. & suiv.

L.

L *Lonne* (le Marquis) son caractère. 379. & suiv.
Lionne (le Comte de) n. 359. & suiv.
Lorme (Marion de) son éloge. 342. & suiv.
Lucain, idée qu'il donne de la Religion de César. n. 106, 107

M.

M *Alherbe*, tour ingénieux dont il se sert pour consoler une grande Princesse de la mort de son époux. 124, 125
Mancinus (*Hofilius*) fait un Traité honteux avec les Numantins. 69.
Mariage, portrait d'un mariage mal assorti, où la

DES MATIERES. 405

- paix de la maison est troublée. 322. & *suiv.* La cause de ce désordre. 331, 332
- Matrone d'Ephese*, son histoire traduite de Pétrone. 150. & *suiv.* S'il y a effectivement eu à Ephese une Dame telle que Pétrone la dépeint. *n. ibid.*
- Mécénas*, excellent avis qu'il donne à Auguste. 89
- Ménage* (Gilles) critique d'une de ses observations sur Malherbe. *n. 125*
- Milon*, Ministre de Pyrrhus, son caractère. 30
- Minutius* (Marcus) son caractère. 44. & *suiv.*
- Moliere*, son éloge. 368
- Montagne*, préfère Alexandre à César, 103. ce qu'il pensoit des opinions de Plutarque & de Sénèque. 130
- Montbazou* (la Duchesse de) mourut en 1657. *n. 160.* & *suiv.* Sa mort fut un des principaux motifs qui engagèrent l'Abbé de la Trappe à quitter le monde. *n. ibid.*
- Montréal*, son caractère. 121

N.

- N**aturel sauvage & libre, ce qu'il est propre à produire, 9
- Nodot*, a critiqué M. de S. Evremond mal-à-propos. *n. 138*
- Nuit* voluptueuse, décrite vivement par Pétrone. 147, 148.

O.

- O**R, circulation de l'or; voyez *circulation.*
- Orange* (Guillaume-Henri dernier Prince d') caractère de son esprit à l'âge de quatorze ans. 349
- Ovide*, quelle fut la cause de son exil. 90

P.

P *Arthes*, redoutables à la République Romaine, lorsqu'elle étoit dans sa plus grande puissance.

115

Pétrone, s'il a voulu se moquer de Sénèque, lorsqu'il tourne en ridicule le stile & l'éloquence de son siècle. [128.](#) Jugement que Tacite fait de Pétrone. [133](#), [134.](#) Son amour pour les plaisirs ne le rendit pas ennemi des affaires. [135.](#) Ce qu'on doit juger de la manière dont il mourut. [135, 136.](#) Quel but il s'est proposé en composant le Livre que nous avons de lui. [137.](#) & *suiv.* Si Pétrone a eu dessein de nous décrire les débauches de Néron. [140.](#) & *suiv.* Admirable par son stile, & par la facilité qu'il avoit à donner ingénieusement toute sorte de caractères. [143.](#) & *suiv.* Combien il est supérieur à Lucain. [146.](#) Il fait paroître beaucoup d'éloquence dans ses déclamations. [147.](#) Pétrone est plus délicat que Catule & Martial. [148.](#) A la réserve d'Horace, il est peut-être le seul qui ait su parler de galanterie. *ibid.* S'il est l'Auteur de la Satire que nous avons sous le nom de Pétrone.

n. [134.](#) [135](#)

Peuples, ce qu'on dit de leur origine est ordinairement fabuleux.

1. & *suiv.*

Plutarque, mis en parallèle avec Sénèque. [130, 131.](#) Jugement sur les *Traitéz de Morale* de cet Auteur. [131.](#) & *suiv.* Plutarque étoit sensible au plaisir de la conversation. [131.](#) Son goût fort médiocre pour les choses purement de l'esprit. *ibid.* Ses *vies des Hommes illustres*, son chef-d'œuvre. [132.](#) & *suiv.* En quoi consiste sur-tout l'excellence de cet Ouvrage. *ibid.* Plutarque ne pénètre pas fort avant dans le fond du naturel des personnages.

DES MATIERES. 407

- qu'il entreprend de faire connoître. 133. Inférieur à Salluste & à Montagne par cet endroit. là. *ibid.*
Politique, caractère d'un Politique Anglois ridicule. 184. & *suiv.*
Prophète Irlandois, qui rapportoit toutes les maladies aux esprits. 320. & *suiv.* Combien il étoit admiré & couru du peuple. 321. & *suiv.*
Pyrrhus, son caractère. 29

Q.

Quinte-Curce, s'est fait admirer par la harangue qu'il met dans la bouche des Scythes. 389

R.

- R**acine, ce qu'il devoit apprendre de Corneille. 383, 384. Il fait d'Alexandre un Prince médiocre. 384. Donne à Porus un air François. 386. Parle trop foiblement du passage de l'Hydaspe par Alexandre. 388. & *suiv.* Défigure le caractère d'Alexandre. 396
Raison, si la raison doit entrer dans la Religion. 162, 163.
Rancé (Armand-Jean le Bouthillier de) Abbé de la Trappe; quel fut le principal motif de sa conversion & de sa retraite. *n.* 160, 161. Sa mort. *n.* 161
Relais de Pigeons, pour envoyer des nouvelles. 188
Robe; gens de robe, leur caractère. 382
Romains, ils ont eu la vanité de se croire descendus des Dieux. 2, 3. Dans les commencemens de la République, voisins violens, étrangement capricieux & rustiques 9, 10. Ce qu'on doit juger de leur frugalité, de leur modération, de leur éloignement des plaisirs. 11, 12. De leurs premières guerres. 12. Caractère des Romains des premiers

siècles. 13, 14. En quoi les derniers Romains ont différé des anciens. 14. Cause des éloges excessifs donnés aux anciens Romains. 14, 15. Jusqu'où les Romains portoient la jalousie de la liberté. 17. La constitution de leur gouvernement les empêchoit de donner toujours le commandement de leurs armées aux plus habiles Chefs. 18, 19. Ils étoient peu habiles dans l'art militaire, du temps de la première guerre Punique. 19, 20. Leur courage & leur fermeté leur tenoient lieu de tout. 33. D'où venoient les grands avantages qu'Annibal remporta sur eux. 21, 22. Leur désintéressement quand Pyrrhus passa en Italie. 23. Leurs mœurs se corrompirent après la première guerre Punique. 35. Leur conduite à l'égard des Carthaginois, mal entendue. 36. Les Romains n'eurent jamais tant de grandeur, tant de véritable mérite, que du temps de la seconde guerre Punique. 37, 38. Ils furent après cela plus attachés à leur intérêt particulier, qu'à celui de la République. 59. *& suiv.* Quel étoit le génie des Romains lorsque Tibère parvint à l'Empire. 93. Leur condition malheureuse, sous les Empereurs après Tibère. 99, 100.

Rome, son enfance a duré autant qu'elle a été gouvernée par des Rois. 4. Ses Rois ont eû des talens particuliers, qu'ils ont pris plaisir à cultiver. 4, 5. Cette diversité de talens est la cause du peu d'accroissement de Rome sous les Rois. *ibid.*

S.

S *Aluste*, son caractère. 364, 375. Excelle à faire connoître le génie des hommes. 376. *& suiv.* *Scipion l'Africain*, son caractère. 61. *& suiv.* Ses actions.

- actions ont été plus avantageuses à la République
que ses vertus. 65. & suiv.
- Scuderi* (Mademoiselle de) peu savante dans la
Mythologie des anciens, 148
- Sénat*, manière ridicule dont on harangue quelque-
fois dans un Sénat. 304. & suiv.
- Sénateurs* de Venise, leur politique mystérieuse.
213. & suiv. 321. & suiv.
- Sénèque*, par quel endroit il étoit le plus estimable.
127. Jugement sur son stile. 128. Quel est l'effet
naturel de ses discours. 129, 130. Il y a plusieurs
faits curieux répandus dans ses Ouvrages, 130.
- Ses opinions trop sévères, & peu convenables à
son état. *ibid.*
- Sertorius*, Tragédie de Corneille, son éloge. 390.
391
- Songes*, leur cause agréablement décrite par Pétrone.
146
- Sophonisbe*, son caractère admirablement bien exprimé
par Corneille. 388
- Spéculation* militaire. 189 & suiv.
- Sylla*, sa mort comparée avec celle de César. 78

T.

- T** *Acite*, son caractère. 364. 373. & suiv.
Le Jugement qu'il fait de *Pétrone*, n. 133.
& suiv.
- Tarquin* le superbe, son caractère. 6
- Tibère*, son dessein le plus caché mais le mieux
suivi 94. Un grand mérite lui étoit suspect. *Ibid.*
& suiv. Il agit ouvertement en tyran sangui-
naire. 96. 97. Tout lui fait ombrage. *Ibid.* &
suiv. La vie lui devient onéreuse. 98. Il fut la
cause de tous les désordres des Régnes suivans.
100 & suiv.

410 TABLE DES MATIERES:

Tite-Live, les éloges qu'il donna à Pompée ne lui firent pas perdre la bienveillance d'Auguste. 88. 89. Examen du jugement qu'il a fait sur ce qui seroit arrivé, supposé qu'Alexandre eût fait la guerre aux Romains. 15 & suiv.
Turenne (le Vicomte de) donne un conseil qui sauve la France. n. 57.

V

V *Elleius Paterculus*, son éloge. 385. Louange délicate qu'il donne à César. *ibid.*
Vénitiens, caractère de leur politique mystérieuse. 213. & suiv. 304. & suiv.

W

W *It* (Jean de) Pensionnaire de Hollande; son éloge. 346.

X

X *Amipe*, rétablit les affaires des Carthaginois. 19 & suiv. Son mérite est cause de sa perte. 20. 21.

Fin de la Table des Matieres du Tome second.

7.37



